E
J394
78

Mélanges
Poétiques & Littéraires

Eugène SCHMITS

Mélanges
Poétiques & Littéraires

1re Partie : ÉPITRES ★ ★ ★ ★
2e Partie : SATIRES ★ ★ ★ ★
3e Partie : THÉATRE ★ ★ ★
4e Partie : POÉSIES DIVERSES
5e Partie : PROSE ★ ★ ★ ★

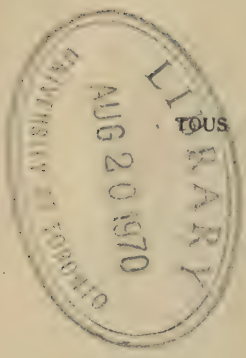
Avec un portrait et des notes de l'auteur.

PARIS
G. BEAUCHESNE & Cie
117, Rue de Rennes

BRUXELLES
ALBERT DEWIT, Éditeur
53, Rue Royale

1910

PQ
2637
C58M4



TOUS DROITS RÉSERVÉS

PRÉFACE

Depuis de longues années déjà, je consacrais les loisirs que me laissaient des occupations plus prosaïques à cultiver les belles-lettres, autant par goût que par plaisir. Je m'étais essayé à peu près à tous les genres, sans que ma modeste muse, qui aime naturellement l'obscurité, voulût jamais livrer au grand jour l'une ou l'autre de ses œuvres, quand l'inévitable mort vint m'enlever une mère tendrement aimée.

Il ne fallut rien moins qu'un événement si déplorable, pour déterminer ma muse à sortir de sa retraite. Ce malheur, en effet, et

« Le souci de ravir à l'oubli de la poudre
» Les bienfaits maternels purent seuls la résoudre
» A chercher la publicité. »

Je composai donc, sous l'impression de ma douleur, des stances à la mémoire de ma tant regrettée mère, stances dont j'ai tiré les trois vers précités. L'accueil favorable qu'elles reçurent auprès de personnes éclairées, à qui elles arrachèrent quelques larmes, montre que mon petit poème n'est peut-être pas dépourvu de mérite et me fait, tout au moins, espérer qu'il perpétuera le souvenir de cette mère chérie.

Les personnes qui m'ont lu avec quelque intérêt m'ont sollicité, à différentes reprises, de publier également mes autres productions, et ce après en avoir lu des fragments.

En vérité, j'aurais mauvaise grâce de refuser cette satisfaction à ceux qui m'ont témoigné tant d'indulgence et de bonté. Je me rends donc à des désirs si souvent exprimés.

Daigne le lecteur indulgent accueillir ces *Mélanges poétiques et littéraires* avec l'intérêt qu'il a bien voulu témoigner à l'égard de mon *Poème-Souvenir*.

Je les mets sous la sauvegarde divine et le patronage d'une mémoire à jamais chère à mon cœur.

EUGÈNE SCHMITS

Bruxelles-Etterbeek,
Avenue de la Chasse, 70.

A la mémoire de ma Mère bien-aimée,
décédée à Bruxelles,
le 3 Novembre 1904.

STANCES [1]

MAINTENANT que mon âme à ce coup abattue
Enfin a retrouvé sa liberté perdue,
Assez de soupirs et de pleurs !
Pour sauver de l'oubli la meilleure des mères,
Que peuvent ici-bas des regrets éphémères,
Des flots de larmes ou des fleurs ?

Ainsi que dans le ciel un nuage s'envole,
Rapidement, hélas ! en notre esprit frivole
S'évanouit le souvenir.
Pour rendre une mémoire en ce monde immortelle,
Les arts de Phidias, de Virgile ou d'Apelle
Doivent surtout y concourir.

A tailler dans le marbre ou fixer sur la toile
Des traits qu'à nos regards la tombe à jamais voile,
Mes efforts seraient impuissants ;
Mais le Ciel a parfois allumé dans mon âme
Du langage divin la poétique flamme.
O feu céleste en moi descends !

1 Ces Stances, l'Ode à la Patrie et d'autres morceaux de ce volume ont reçu l'approbation de hautes personnalités littéraires, et, notamment, celle de Monsieur François Coppée, Membre de l'Académie française.

Inspire-moi ! Je veux célébrer sur ma lyre
Celle dont j'ai reçu le jour que je respire ;
Secours mes sens irrésolus.
O feu divin succède à ma douleur amère !
Qu'il est doux pour un fils de louanger sa mère,
D'en parler quand elle n'est plus !

Quelles marques jamais de ma reconnaissance
Égaleront les soins qu'ont coûtés mon enfance,
Ma jeunesse après le berceau ;
Et pour mon avenir la maternelle adresse,
Quand la Parque cruelle amena la détresse
En jetant mon père au tombeau.

Je voudrais le crier du couchant à l'aurore.
Ma muse, en ses travaux pusillanime encore,
Se complaît dans l'obscurité ;
Le souci de ravir à l'oubli de la poudre
Les bienfaits maternels pourra seul la résoudre
A chercher la publicité.

Humilité, douceur, charité, bienveillance,
Dans de longues douleurs chrétienne patience,
Piété sincère et pudeur,
En ma mère formaient de vertus l'assemblage
Et, comme d'une coupe un suave breuvage,
Coulaient du vase de son cœur.

Mon âme simple et bonne, en mérites féconde,
Du bruit de ses exploits n'a point rempli le monde :
Veuve, dans l'ombre elle a vécu ;
Ses jours se sont passés, comme ceux de Monique [1],
A remplir les devoirs du foyer domestique,
Seul théâtre de sa vertu.

1 Sainte Monique, mère de saint Augustin.

Elle y fit plus de bien qu'à conduire un empire,
Et, lors de son trépas, de son cœur on put dire
(C'est là son éloge en un mot) :
Parmi tant de beautés qui remplissent la terre,
Le chef-d'œuvre de Dieu c'est le cœur d'une mère,
Car le sacrifice est son lot.

O mère! ainsi le Ciel t'aima plus qu'une reine,
J'en ai comme garant ta mort sainte et sereine,
Auprès de tes tristes enfants.
Tes constantes douleurs furent ton purgatoire,
D'un vol tu pénétras en l'éternelle gloire,
Où tu nous vois et nous attends.

Oh! que ce souvenir adoucit ma souffrance!
Qu'il ravive en mon cœur la céleste espérance!
Ma mère en Dieu croyait; je crois.
Qui possède la foi jamais ne désespère :
On se retrouve au ciel. Dors, dors en paix, ma mère,
Repose à l'ombre de la croix.

Bruxelles, 1905.

Première Partie

ÉPITRES

ÉPITRE I

De Rustique à Urbain.

Oui, crois-le, cher Urbain, et dans cette matière
Tu dois me reconnaître une sagesse entière,
Car c'est ayant longtemps, et Dieu sait à quel prix,
Connu tous les plaisirs de Bruxelle et Paris,
Que je vins le cœur las, au midi de ma vie,
Abriter mes destins dans cette métairie;
Oui, crois-le : rien n'atteint à la félicité
Que rencontre un mortel loin de toute cité,
Quand délivré du joug du mondain esclavage,
Les délices des champs deviennent son partage.
Deux ans déjà passés en mon riant séjour,
Pour la campagne encore ont accru mon amour.
Et comme c'est la loi pour toute âme bien née
De faire à son prochain goûter sa destinée,
Surtout quand l'amitié noua, comme entre nous,
Depuis les premiers ans ses liens les plus doux,
Je veux ici te faire une courte peinture
Des purs plaisirs qu'aux siens prodigue la nature.
Puissé-je t'amener, malheureux citadin,
A venir partager mon fortuné destin !
Ami, tu crois qu'ici ma vie est monotone?
Non, non, détrompe-toi. Soit que Flore et Pomone
Remplissent nos jardins de toutes leurs faveurs,
Ou la blonde Cérès, espoir des laboureurs,
Vienne, de l'horizon jusqu'au pied des montagnes,
D'un océan d'épis recouvrir nos campagnes;

Soit qu'enfin l'aquilon, dépouillant la ramure,
Arrive sous l'hermine endormir la nature
Et forcer l'hirondelle, au retour des frimas,
A chercher un asile en de plus chauds climats,
Dans l'ordre des saisons ici chaque journée
Vient de plaisirs divers remplir ma destinée.
Qui dira la fraîcheur d'un matin de printemps,
Quand dans l'air embaumé je traverse les champs,
Où plane l'alouette à la voix cristalline,
Pour gagner à pas vifs la rivière voisine?
Déjà le laboureur est au loin affairé;
Je crois être le roi de cette immensité.
Je serre dans ma main, appuyée à l'épaule,
Pour sceptre pacifique, une flexible gaule,
Où s'enroule un long fil, armé de l'hameçon,
Que va bientôt happer le frétillant poisson,
Celui-ci tarde-t-il? Je saisis mon Virgile,
(Il faut le lire au champ et non pas à la ville);
Et tandis que, couché sous l'ombre d'un ormeau,
Je crois Tityre entendre enfler son chalumeau,
Ou voir le brave Enée avec son père Anchise
Errer loin d'Ilion que les Grecs ont conquise,
Un choc qui par la ligne à ma main est donné
Tout à roup me rappelle à la réalité.
Je tire et je ramène une truite de l'onde,
Que rejoindra bientôt sur l'herbe une seconde.
Et lorsque l'Angelus sonne au hameau voisin
Je retourne au logis, muni de mon butin,
Qui joint à d'autres mets, sous forme de friture,
Viendra bientôt calmer la faim qui me torture.
Puis, quand en mon jardin, à l'ombre des lilas,
La sieste a rendu la vigueur à mes bras,
La plante de Nicot m'entourant de spirales,
Je sais de mon enclos parcourir les dédales,
Émonder, ratisser, soigner la basse-cour,
L'étable et le rucher, avant la fin du jour;

Un doux sommeil bientôt vient clore ma paupière.
Contre l'ardent été j'ai ma chère rivière :
Je m'y plonge et j'y nage ou j'en parcours le flot,
Côtoyant son rivage en mon léger canot.
Son limpide cristal est-il par la froidure
Emprisonné l'hiver sous une glace pure ?
Les pieds adroits et sûrs de l'ancien nautonnier
Déchirent ce miroir de leurs lames d'acier.
Disciples de Nemrod, notre antique modèle,
Je ne dédaigne pas, suivi d'un chien fidèle,
La carabine en main, fatiguer mes jarrets
A poursuivre parfois le fauve en nos forêts.
Mais, mon âme sensible et des bêtes l'amie
Hésite bien souvent à trancher une vie,
Et ma main, moins habile aux armes qu'au crayon,
Préfère se prêter à cette passion
De croquer, au hasard, sur l'album que j'étale,
Les sites enchanteurs de la terre natale.
Il est d'autres plaisirs. Je les néglige, ami ;
Crois-le, l'ennui n'est pas ici mon ennemi.
Surtout, qu'après les soins que ma ferme réclame,
Je sais, pour satisfaire aux besoins de mon âme,
Utiliser les dons que Dieu me départit
En m'adonnant parfois aux travaux de l'esprit ;
Surtout, je l'oubliais, que je possède encore
Le trésor d'une épouse et d'enfants que j'adore,
Et qu'aux soucis nombreux de la paternité
S'ajoutent les devoirs à la Divinité.
Le culte à la campagne est plein de poésie.
Permets que j'en dépeigne une cérémonie,
Le passage du Christ à travers le hameau :
A l'église, aux maisons s'agite le drapeau,
Sur la route bientôt que suivra le cortège,
De l'or, des fleurs, de l'herbe, on a jeté la neige ;
De multiples rameaux bordent tout le chemin,
Coupé de reposoirs qu'une naïve main

Dressa, puis embellit de l'admirable flore
Qu'un printanier soleil en nos prés fait éclore.
Mais, au clocher l'airain qui retentit gaîment
Dit la messe finie, annonce le moment.
De l'église, à travers la foule recueillie,
S'avancent lentement la blanche théorie
De femmes et d'enfants, des gars et des vieillards,
Priant devant les Saints, les sacrés étendards.
La foi de ces chrétiens et de l'enfant les charmes.
M'attendrissent le cœur et m'arrachent des larmes,
Que redouble soudain l'auguste Sacrement
Porté par le pasteur sous le dais flamboyant.
La nature est en fête et le ciel sans nuage,
Aux chants sacrés l'oiseau mêle son doux ramage,
Pour saluer aussi le divin Rédempteur,
Qui va du reposoir bénir le spectateur.
Quel tableau ! L'encens monte, odorant, en spirales,
Des corbeilles l'enfant prodigue les pétales ;
Et, quand l'Eglise a dit ses versets les plus doux,
Le Roi des rois bénit l'assistance à genoux.
Puis, d'étape en étape, aux accents du rosaire,
Le Christ et ses croyants rentrent au sanctuaire.
Un sceptique au cœur sec rirait de mon émoi ;
Mais toi, mon cher Urbain, qui possèdes la foi,
Tu sens de mes plaisirs le charme inexprimable.
Si déjà leur peinture en paraît ineffable
Ami, viens avec moi pour le prochain été,
Partager la douceur de leur réalité.
Nous te désirons tous au foyer domestique :
Ma femme, mes enfants et ton ami

RUSTIQUE.

1905.

ÉPITRE II

A mes Livres.

Chers livres, qui charmez si souvent mon ennui,
Ma muse veut enfin vous offrir aujourd'hui
Un hommage tardif de sa reconnaissance,
Pour les plaisirs goûtés par vous dès mon enfance.
C'est vous, par La Fontaine et le naïf Perrault,
Qui me portiez jadis sans fatigue et d'un saut
Dans le monde animal, au royaume des fées,
Pour charmer de leurs mœurs mes premières années :
J'écoutais parler l'ours, le chien ou le lion,
Je plaignais le Poucet, Chaperon, Cendrillon [1],
Je tremblais pour l'agneau, j'abhorrais le loup traître [2],
Du chat botté surtout j'enviais l'heureux maître.
Vinrent les ans. Alors, de vos doctes écrits
L'aliment plus viril sut nourrir mes esprits,
M'aguerrir pour la vie au combat redoutable,
Heureusement mêler l'utile à l'agréable.
L'utile ? C'est en vous que j'appris à compter,
A donner purement la forme à mon penser,
A connaître en détails les continents du monde,
Les merveilles des cieux, de la terre et de l'onde ;
Bref, ayant peu à peu de la vie appris l'art [3],
A ne point y marcher en aveugle, au hasard,

1 *Le petit Chaperon rouge*, *Le petit Poucet*, *Cendrillon* et le *Chat botté*, charmants contes de fées de Perrault.
2 Voir la jolie fable, *Le Loup et l'Agneau*, de La Fontaine.
3 En poésie, l'on peut dire sans qu'il y ait hiatus : peu à peu, ni oui ni non, eh ! oui, etc.

Mais, possesseur des lois d'une saine sagesse,
A faire autant que peut notre humaine faiblesse,
Ce que l'on doit à Dieu, comme à l'homme ici-bas,
Pour trouver le bonheur au delà du trépas.
L'agréable ? Avec vous on n'est plus solitaire,
Vous changez en Eden l'exil de cette terre,
Et, quel que soit l'ennui qui s'offre en mon chemin,
Je n'ai pour le chasser qu'à vous tendre la main.
Vous êtes des amis les accomplis modèles :
Dévoués, patients, silencieux, fidèles ;
Je puis vous visiter, vous quitter quand je veux,
Sans que de votre amour ne s'éteignent les feux ;
Au contraire. Au retour, on a plus de délices.
Vous savez satisfaire à mes moindres caprices ;
Et lorsque je me tiens auprès de vos rayons,
Où vous êtes rangés en brillants bataillons,
Chaque auteur que je vois inscrit sur vos visages,
Du repos de mon cœur me donne tous les gages :
La Bible en son ensemble et les auteurs sacrés
M'apprennent de la Foi les sublimes beautés,
Les annales du monde et les gestes des hommes,
Depuis les premiers temps jusqu'au siècle où nous sommes.
Bossuet, tel un aigle au vol majestueux,
Plane au-dessus des morts et du grand fastueux,
Pleure le reste informe et sans nom dans la bière.
Le sublime Corneille ou Racine et Molière,
Faisant agir le vice, ainsi que les vertus,
M'indignent pour Cinna, m'exaltent pour Titus,
M'enflamment pour Joad, le vengeur d'Athalie,
Me peignent les erreurs de l'humaine folie ;
Tandis qu'Homère, Horace, Ovide, Anacréon,
Malherbe, Lamartine, Hugo, Rousseau, Milton,
Illustrent sur la lyre ou la trompette épique
Nos temps, celui d'Auguste et l'époque héroïque.
Ainsi les autres noms mis par vous sous mes yeux
Comblent fidèlement mes vœux capricieux.

Que je plains le mortel, le sot bibliophile,
Qui n'admire que l'or de votre longue file
Et, vous laissant gémir dans une triste paix,
Vous fuit ou pis encor ne vous ouvre jamais!
L'éternelle blancheur est pour vous une injure,
Votre papier terni vous est une parure.
Que j'exalte plutôt celui qui, comme moi,
De votre doux commerce à su se faire loi,
Et tirer des talents dont Dieu para son âme,
Sans fausse modestie et sans crainte du blâme,
Une œuvre qui sera, placée à votre rang,
De sa reconnaissance un juste monument!
Pour finir, livres chers, jamais, je vous le jure,
Vous n'aurez à souffrir de mon oubli l'injure :
Toujours je veux jouir de votre intimité,
A moins que je ne sois frappé de cécité.

1905.

ÉPITRE III

Au faible Avite. [1]
ou *La joie de vivre.*

Je le maintiens, Avite, et point ne m'en dédis :
La vie est ici-bas sinon un paradis
Du moins toujours pour l'homme un fardeau supportable,
Même quand le malheur le visite et l'accable,
Si la Foi, cependant, ce flambeau radieux,
Lui montre son malheur comme un bienfait des cieux.
Sans elle dans la vie une âme désolée
Erre comme un esquif sur la mer déchaînée.
Pour ne philosopher longtemps à ce propos,
Laisse-moi te rimer ce conte en quelques mots [2],
Qui mieux te montrera que tous discours du monde
Le véritable roc où le bonheur se fonde.
Puissé-je, heureusement de tes chagrins vainqueur,
Ramener pour toujours le calme dans ton cœur,
Et te prouver qu'il n'est si grand mal sur la terre
Qui ne soit surpassé par une autre misère!
C'était pendant l'hiver. Un soir, en ma maison,
Assis près d'un bon feu, je narguais l'aquilon ;
La neige à flocons drus tombait depuis la veille.
Le timbre tout à coup résonne à mon oreille;
J'entends des sons de voix. On vient avec lenteur,
Et la bonne introduit bientôt le visiteur,
Vieillard maigre et barbu, sorte de Bélisaire,
Dont l'habit boutonné décelait la misère.

1. Avite, nom formé de A privatif et *vita* vie.
2. Ce conte est véridique, pour le fond.

Son visage creusé, son teint cadavéreux,
Son maintien chancelant et son regard vitreux
Annonçaient, triste sort déjà quand on est jeune,
Qu'il devait trop souvent s'abandonner au jeûne.
Mais, ce qui me frappa dans cet infortuné
Furent son doux sourire et la sérénité
Qui semblait, tel un nimbe, envelopper son être.
Le timbre de sa voix me le fit reconnaître :
C'était un vieil ami jadis de mes parents,
Qui, professeur sans titre, ayant quelques talents,
Avait à la campagne, alors ma résidence,
Nourri de son savoir les ans de mon enfance,
Jusqu'aux jours de collège et d'université.
Je ne le revis plus, fixé dans la cité.
« Excusez-moi, Monsieur, dit-il d'une voix lente,
» De.... — Je te reconnais. C'est toi, mon vieux Lalente,
(Lui dis-je en me levant et lui tendant la main,)
» Tu parais accablé du froid et du chemin.
» Prends place en ce fauteuil. Je t'invite à ma table.
» Dis-moi ce qui me vaut ta visite agréable. »
Il obéit, confus. Et, près de l'âtre assis,
Me fait, en réchauffant ses membres tout transis,
D'un air indifférent et d'une voix cassée,
Le douloureux récit de sa triste odyssée :
« Depuis vingt ans, Monsieur.... — Appelle-moi Léon,
» Ainsi qu'en mon enfance. — Oh ! vous êtes bien bon.
» Depuis donc ces vingt ans que vous êtes en ville,
» Toujours je pus trouver quelque travail utile,
» Jusqu'à l'heure, il y a je crois près de deux ans,
» Où là mort m'enleva ma femme et mes enfants.
» Je m'étais épuisé pour leur sauver la vie ;
» Mais, hélas ! vainement. Bientôt, la maladie
» Me jeta de longs mois en un repos fatal.
» Dieu voulut me guérir. Je sortis d'hôpital,
» Rétabli, sans argent, désormais seul au monde,
» Et me mis, plein d'ardeur, à chercher à la ronde

» Un travail qui donnât le pain à mes vieux jours ;
» Je ne l'ai pas encore et je cherche toujours.
» Qu'y a-t-il d'étonnant ? La force et la jeunesse
» Aux champs ont plus de poids que la faible vieillesse.
» Rien ne m'y retenait. Seul, j'ai la liberté.
» Je viens donc, cher Léon, car dans votre cité
» De trouver un emploi, j'ai la ferme espérance. —
» Et me revoir aussi t'amène en ma présence.
» Tu fus bien inspiré : car, ici, dès demain,
» Tu voudras bien reprendre, auprès de mon Firmin,
» Les leçons que jadis tu donnas à moi-même. —
» Qu'entends-je ! Je pourrais.... Ah ! ma joie est extrême ! —
» Oui, oui, c'est entendu. Je te retiens aussi :
» Ta table et ton foyer sont désormais ici. —
» Je ne puis accepter, hélas ! ma pauvre vue.... —
» Sera, par moi, docteur, entièrement rendue. »
(Hélas ! bientôt allait venir la cécité.)
De bonheur à ma voix son cœur fut transporté ;
La paix revint pourtant sur son visage austère.
Je cherchais de son calme à percer le mystère,
Quand ce mot ajouté m'en donna le secret :
« Mais, dis, si je ne suis, cher Lalente, indiscret,
» Qu'est devenu ce fils qui te doit assistance ? —
» Ah ! vous avez touché mon unique souffrance :
» Ce fils, toujours chéri, que n'est-il aussi mort ;
» Il n'eût du déshonneur empoisonné mon sort !
» Daigne la Providence apaiser mes alarmes. »
Et tirant son mouchoir pour essuyer ses larmes,
Il laissa sous mes yeux tomber un chapelet,
Qui de sa patience était tout le secret.
Depuis lors, vieux guerrier sorti de la bataille,
Il se repose, il prie, autant qu'il peut, travaille.
Chaque jour à la messe il se rend le matin,
Revient donner leçon à mon enfant Firmin,
Qui le respecte et l'aime autant que moi, son père.
De sa bouche jamais ne sort la plainte amère.

Que dis-je ! un doux sourire illumine ses yeux,
Le montre aussi content qu'un habitant des cieux :
De lui vraiment jaillit l'allégresse de vivre.
Et tu voudrais, ami, du jour qu'on te délivre,
Quand tu possèdes foi, biens, famille et santé !
C'est une honte, Avite, ou plutôt lâcheté !
Viens, viens, apprendre ici, près d'un vieillard stoïque,
Infirme, abandonné, jouet d'un sort inique,
A priser cette vie ainsi qu'un vrai trésor,
Même dans les malheurs à la chérir encor :
Car par eux cette vie, ici-bas transitoire,
Nous vaudra dans le ciel une éternelle gloire.

1905.

ÉPITRE IV

A Sylvain, garde-chasse,
ou *Clairière et sous bois.*

QUAND sous bois tu te plais à poursuivre le fauve,
Ou mieux le braconnier qui devant toi se sauve,
N'as-tu parfois, Sylvain, en quelque court arrêt,
Admiré les splendeurs de la sombre forêt ?
Je ne le crois. Ton âme au labeur enchaînée,
Aux agrestes tableaux surtout accoutumée,
N'en voit, n'en comprend point la sublime grandeur.
Moi, donc, esprit plus libre, à qui le Créateur
Voulut bien départir cette heureuse culture
Qui permet de comprendre et goûter la nature,
Je désire, aujourd'hui, te prenant par la main,
Parcourir avec toi ton forestier chemin,
Et, quels que soient les lieux où la course nous mène,
Te montrer les beautés que contient ton domaine.
Sors donc. Il en est temps. Déjà, de l'horizon,
Le soleil vient dorer la forêt, ta maison.
Partons..... Et, maintenant, nous sommes à l'orée.
Du mystère des bois que l'âme est pénétrée !
Entrons sous leurs arceaux, qui nous cachent les cieux.
Le vent qui fait gémir les troncs audacieux,
Qui passe en se jouant sous les flots de verdure
Et semble caresser l'épaisse chevelure
Du hêtre, du platane ou du chêne géant,
Remplit les profondeurs des bruits de l'Océan.
Des frondaisons ici le parfum balsamique
Remplace l'âpre odeur de l'air océanique.

Sur le tapis moussu que borde le genêt,
Où poussent la fougère et l'odorant muguet,
Poursuivons le chemin aux voûtes ogivales,
Qui jadis inspira la nef des cathédrales
Au gothique artisan des temples du Très-Haut.
Vois l'écureuil bondir, gracieux et d'un saut,
Météore vivant, disparaître au feuillage,
Ecoute des oiseaux l'harmonieux ramage,
Des insectes nombreux le bruissement confus.
Mais, voici la clairière : A ces rochers moussus
Allons nous reposer et contempler à l'aise
Le nouveau site, assis au pied de ce mélèze.
Ce n'est plus en ces lieux la sombre horreur des bois :
L'astre du jour, qu'à peine on distinguait parfois,
Ici comme un roi trône et d'un ciel sans nuage
De flamboyants faisceaux remplit le paysage.
Quel éblouissement ! Quelles splendeurs de ton
Il déploie à nos yeux jusques à l'horizon !
Il fouille en clair-obscur le sylvestre dédale,
De gradin en gradin sous la voûte d'opale,
Embrase la vallée où coule le torrent,
Qui paraît au regard un long ruban d'argent,
Et ne semble borner son fécond incendie
Qu'au lointain où le ciel à la terre se lie.
Mais reporte les yeux vers le vallon, Sylvain ;
Vois ce hameau caché dans un pli du terrain,
Ces vaches et ces bœufs dans ce gras pâturage,
Les uns nonchalamment étendus sous l'ombrage
Et les autres bondir sous le stylet du taon [1],
Que poursuit de son fouet ce jeune paysan :
Des côteaux et des bois cette vue encadrée
Me charme cent fois plus qu'un chef-d'œuvre au musée !
Comment se dérober à ce site enchanteur,
N'était de ce midi l'accablante chaleur ?

1 Par décret de l'Académie, taon se prononce actuellement tan, comme paon, Laon, faon.

Rentrons chercher le frais sous la touffue arcade ;
Déjà j'entends au loin le bruit de la cascade.
Quelle fraîcheur, Sylvain, n'y trouverons-nous pas ?
Qu'elle soit donc le terme et le but de nos pas.
Allons. Mais que ta marche, ami ne s'accélère,
Car admire en passant le chêne séculaire
Et de tous ses voisins les gigantesques corps.
Entre eux si tu vois fuir la biche et le dix-cors,
Ton âme à ce tableau pour une fois ravie,
Laisse tomber ton arme et respecte leur vie.
Cependant le chemin se fait rude, encaissé,
De roches on le voit çà et là hérissé [1],
L'atmosphère fraîchit, la terre est plus féconde,
Voici l'eau qui mugit sur le roc qu'elle inonde ;
Une gerbe liquide aux couleurs d'arc-en-ciel
Bouillonne et tombe au gouffre en un cours éternel :
C'est la cascade...! Ici, tout près de ce bocage,
Aimé du rossignol solitaire et sauvage,
Allons nous restaurer de vivres et de vin,
Aux notes de cristal de ce chantre divin....
Qu'à ces beautés ton âme, ami, ne se rebelle !
Si, par un jour d'été, la forêt est si belle,
En tous temps je pourrais : automne, hiver, printemps,
Te montrer des tableaux encor plus éclatants :
L'automne avec ses tons d'or, de bronze et de cuivre ;
L'hiver qui donne aux bois leurs dentelles de givre ;
Le printemps, réveillant les bois et les jardins,
Qui vient du renouveau réjouir les humains,
Et rendre pour leurs nids aux oiseaux le bocage,
Rempli de leurs ébats et de leurs doux ramages.
Pour ce jour, il suffit. Rentrons en nos maisons.
Si tu veux avec moi, dans les autres saisons,
Recommencer, Sylvain, le même itinéraire,
De nouvelles splendeurs viendront te satisfaire.

1905.

1 On peut dire en vers, sans qu'il y ait hiatus, eh ! oui, ni oui ni non, çà et là, peu à peu, etc....

ÉPITRE V

A mes Fleurs.

O mes aimables fleurs ! je chante votre empire,
Ici-bas si chéri de tout ce qui respire :
Enfant, femme, garçon, jeune fille et vieillard,
Se pressent à l'envi pour sentir votre nard,
Ou contempler l'éclat de la riche palette
Dont le ciel sait former votre fraîche toillette.
Je viens donc près de vous, comme chaque matin,
Chercher un peu de joie, oublier mon chagrin ;
Et quand je reprendrai l'œuvre de ma journée
Elle sera de vous comme tout embaumée.
Déjà m'ont prévenu le brillant papillon,
La diligente abeille et l'éclatant bourdon,
Qui, bijoux aériens, caressant vos calices,
En pompent le nectar, sans cesse, avec délices,
Et gorgés d'ambroisie, autrefois chère aux dieux,
S'en iront féconder vos sœurs en d'autres lieux.
Et, d'abord, vous voici, mes charmantes pensées :
De velours, de joyaux, vous êtes composées,
Vous montrez tour à tour à mes yeux éblouis
Saphir, grenat, topaze, onyx, lapis, rubis,
Et la rosée en vous sous le soleil qui brille
Des feux du diamant à mes regards scintille.
Quel éblouissement ! quel tableau gracieux
Que votre symphonie en couleurs dans ces lieux !
Vos taches, qu'avec art dispose la nature,
Forment en leur dessin une espiègle figure,

Qui, perçant l'émeraude, attrait de vos atours,
Paraît me présenter de matinals bonjours.
Votre parfum discret manque au bleu de turquoise
Du frais myosotis, distancé d'une toise.
Comme tes sœurs on t'aime, ô fleurette, ici-bas,
Qui pour l'abandonné dit : « Ne m'oubliez pas ! »
Mais, avançons plus loin. Voici votre royaume,
Mes ravissantes fleurs au si changeant arome :
Salut, héliotrope, au parfum sans pareil,
Qui, tel le tournesol, se complaît au soleil !
A toi salut aussi, modeste violette,
Lazulite vivant, suave cassolette,
Dont les pétales bleus en de mignons bouquets
Charment tant les mortels : mondaines et coquets !
Quel contraste ! A leur cœur, ta timide corolle,
Cachée en nos jardins, trône comme une idole.
Salut à vous encore, odorant réséda,
Musc aux calices d'or, chatoyant dahlia,
Noble lys, des cœurs purs symbole de victoire,
Plus beau que Salomon ne l'était dans sa gloire ;
Oranger dont les fleurs au blanc immaculé
Parent devant l'autel toute jeune beauté !
Salut à vous toujours giroflée, aubépine,
Œillet cher au poète, iris et capucine,
A vous toutes enfin qui mêlez à vos sœurs
Vos parfums si divers, vos si riches couleurs !
Surtout, à vous salut, Rose, des fleurs la reine !
Malmaison, Spa, May,France, Alphand, Pasteur, Hélène,
Giraud, Olga, Lyon, Camoëns, Rohan, Thé [1],
Aucun de vos sujets n'atteint votre beauté !
Vous avez tout reçu de l'aimable nature :
Grâce, fraîcheur, parfum, richesse de peinture ;

1 Noms de différentes espèces de roses : Souvenir de la Malmaison, Souvenir de Spa, May Paul, La France, Directeur Alphand, Docteur Pasteur, Hélène Stewart, Mme Désiré Giraud, Reine Olga de Wurtemberg, Étoile ou Merveille de Lyon, Camoëns, Prince Camille de Rohan, Fridolin, Thé, etc....

Et, comme pour combler vos charmes enchanteurs,
Elle a donné la mousse à l'une de vos sœurs.
Que j'aime à contempler ta corolle d'opale,
Qui d'un flot d'émeraude à mon regard s'étale,
Avec la coccinelle, au rouge radieux,
Globule de corail tombé sur toi des cieux,
Ou bien la libellule, au fin corps de dentelle,
Qui, semblable au zéphyr, t'effleure de son aile !
Au soleil matinal, quel ravissant tableau !
Quel sujet fut jamais plus digne du pinceau !
Mais ici ne se borne, ô Roses, votre empire.
Il fut de tous les temps. Sans vouloir plus en dire,
Déjà vous aviez su captiver les Romains :
Ils se paraient de vous dans leurs riches festins,
Dans leur coupe au falerne ils mêlaient vos pétales ;
De vous se couronnaient le prêtre et les vestales.
Que dis-je ! Ce pouvoir, doux fruit de vos appas,
Vous l'exercez encore après votre trépas,
Car, mises au pressoir au pays balkanique,
Vous nous donnez alors cette liqueur unique,
Qui, vendue à grand prix par les adroits Roumains,
S'en va dans l'univers parfumer les humains.
Ces beautés, ô mes fleurs, qu'en vous je vois paraître
Brillent de plus d'éclat qu'en la flore champêtre,
Et les vôtres aussi le cèdent à leur tour
A vos sœurs des pays brûlés des feux du jour.
Toutes, vous souriez cependant à la vie :
Douce leçon pour tous de la philosophie.
Mais, près de vous, arrière un esprit trop chagrin !
Aussi bien l'heure avance. Adieu ! Non, à demain,
A moins que je ne sois sur un lit de souffrance.
Venez, alors, mes fleurs, me rendre l'espérance,
Venez de vos bouquets ravir, à votre tour,
Un si fidèle amant, qui vous vit chaque jour ;
Et par la loi commune au mal si je succombe,
Vous, qui fûtes ma joie, ornez encor ma tombe.

1905.

ÉPITRE VI

Nuit étoilée.

O nuit ! me voici seul dans ton immensité ;
La terre est en silence, et ton obscurité,
Depuis longtemps déjà la couvrant de son ombre,
Ravive la splendeur de tes astres sans nombre.
Pas un nuage au ciel ne s'offre à mes regards ;
De mon point culminant, mes yeux de toutes parts
Plongent dans l'infini, contemplent ton royaume.
O spectacle écrasant pour moi, chétif atome !
Que tu me dis le prix de mon âme en ce lieu :
Par elle je comprends la gloire de mon Dieu.
O nuit ! à mon esprit, oublieux de ce monde,
Dévoile les beautés de ta splendeur profonde !
Devant mes yeux Phébé, dans son plein maintenant,
Montre le doux éclat de son disque d'argent,
Qui, montueux, creusé, désormais solitaire,
Ne semble dans le vide accompagner la terre
Que pour de l'astre-roi les feux nous réfléchir
Et, lors de son réveil, disparaître au nadir.
Ce même disque encore en la voûte éthérée,
Déployant au Zénith sa lumière nacrée,
Paraît, ô nuit, tenir ton sombre pavillon,
Où des astres je vois l'infini bataillon :
Les uns, fidèlement suivis de satellites,
Parcourent dans le ciel leurs immenses orbites :
Mercure, Jupiter, Mars, Neptune, Uranus,
Vesta, Junon, Cérès, Pallas et puis Vénus,

Chacun tourne sur soi, sous le nom de planètes,
Qui près de leur soleil gravitent en sujettes :
Ainsi, pour l'habitant, leurs révolutions
Marquent les jours, les mois, les ans et les saisons.
Qui dira le secret des anneaux de Saturne ?
Les autres, diamants dans la voûte nocturne,
Ou bien poussière d'or dans l'infini des cieux,
En feux rouges, bleus, verts, scintillent à mes yeux,
Et, parsemant l'éther de mille nébuleuses,
Me complètent, ô nuit ! tes splendeurs merveilleuses :
Gigantesques bouquets, jetés de toutes parts,
Qui sous leurs noms divers ravissent mes regards.
De l'Est à l'Occident, d'une blanche traînée
De soleils je te vois, nuit, d'abord, partagée ;
Et dans ce double enclos du vaste firmament
Des constellations je vois le groupement :
L'Ourse, Hercule, Pégase, Andromède, la Lyre,
L'Aigle, Cassiopée, Orion, le Navire,
Mille autres, dont la vue échappe à tout humain
Qui ne sonde le ciel le télescope en main,
Peuplent les profondeurs d'une poudre stellaire,
Dont chaque grain présente un monde planétaire.
Les vides effrayants qu'ont ces astres entre eux
Sont parfois sillonnés par des corps lumineux :
Comète chevelue à la gerbe splendide,
Bolide flamboyant, débris d'astéroïde ;
Et comme pour orner ce sublime tableau
L'aurore étend soudain son boréal manteau.
Tel astre disparaît pour jamais à la vue,
Tel autre tout à coup émerge de la nue ;
Et si, plaçant mon œil à l'équatorial,
Il fouillait au delà du monde sidéral,
Il y découvrirait de nouveaux champs d'étoiles,
Lesquelles d'autres champs me cachent de leurs voiles.
Plus l'abîme est sondé, plus il fuit au lointain :
Il n'est point de limite à ce gouffre sans fin,

Et comme un auteur dit, à ce spectacle immense :
« Par delà l'infini, l'infini recommence ».
O beautés ! O prodige ! O comble de grandeur !
Si maintenant, ô nuit ! moi, faible observateur,
Anéanti déjà, j'observe les pléiades,
Je tâche de compter d'astres les myriades,
Je les vois s'élancer dans leurs chemins parfaits,
Plus vite que l'éclair, sans se heurter jamais.
Veux-je décrire encor leurs distance et volume ?
Impuissante, ma main laisse tomber la plume.
Essayons d'en saisir le mystère en ces lieux :
Par seconde un rayon fait six dix mille lieues [1] ;
L'étoile Sirius, l'une des plus voisines,
Doit mettre vingt-deux ans pour frapper nos rétines.
Et, dans l'immensité, de cet astre brillant
Le corps passe beaucoup notre soleil géant,
Qui, roi resplendissant d'un monde planétaire,
Sept deux cent mille fois est plus gros que la terre.
Pour les astres perdus dans l'abîme sans fin,
Sirius comme masse et distance est un nain ;
Ces autres, à leur tour, sont des grains de poussière
Pour ceux-là gravitant à l'extrême frontière !
Conformément aux lois de l'immortel Newton [2],
Ils s'attirent ces corps, s'écartent en raison
Du plus ou moins de poids, du carré des distances,
Au ciel flottent ainsi, tels des globes immenses.
O spectacle écrasant ! O sublime harmonie !
Mais ces lois que trouva de Newton le génie,
Quel en fut l'artisan ? Qui les maintient toujours ?
Qui sema tous ces corps ? Qui leur traça leurs cours ?
Quel est l'auteur enfin de ces mondes d'étoiles ?
C'est Dieu que l'infini nous cache de ses voiles.
Devant tant de splendeurs qu'Il sut créer pour nous,
Je tombe stupéfait et j'adore à genoux.

1 Par seconde, la lumière parcourt 300.000 Kilomètres ou 60.000 lieues de 5 Kilomètres.
2 Newton, illustre savant anglais qui découvrit les lois de la gravitation universelle (1642-1727).

O nuit ! si ta beauté d'un tel transport m'enflamme,
De quels biens ton Auteur saura combler mon âme,
Quand elle jouira de l'éternel Esprit !
Impie à toi s'adresse, au surplus, cet écrit ;
Prends, lis, athée, et viens : Ton âme, à cette vue,
Devant l'immensité restera confondue.

1905.

ÉPITRE VII

Elle !

La gloire est une fleur difficile à cueillir ;
Beaucoup, sans se lasser, jusqu'au dernier soupir,
De leur souffle impuissant ont tâché de l'atteindre
Et n'ont que du chardon jamais pu leur front ceindre.
Je ne veux point parler des lauriers qu'ici-bas
Moissonnent les guerriers en de justes combats :
Au champ d'honneur, grisé des odeurs de la poudre,
Le plus lâche aisément se transforme en un foudre ;
Au sein de la fournaise, on le voit s'élancer
Et semer le trépas afin de l'éviter.
Mais, lorsqu'il est rentré dans le monde ordinaire,
Quand le calme a suivi le fracas du tonnerre,
Trop souvent, en la paix, ce héros si bouillant
Aux luttes de la vie agit comme un enfant :
Il geint, gémit et pleure au choc de l'infortune,
Par le suicide fuit une vie importune.
Non ; mais, j'entends ici de plus rares exploits
Que ceux livrés par Mars, en ses sanglants emplois :
Je chante les lauriers, l'auguste diadème,
Que la Muse au génie enfin donne elle-même.
O toi qui, tel un aigle au vol audacieux,
Dans le monde des arts voudrais planer aux cieux,
Avant que d'entreprendre une telle victoire,
Ecoute par ma voix ce que te dit la Gloire !
Ecoute, réfléchis et dompte ton émoi :
« Téméraire, qui veux t'élever jusqu'à moi,

» Sais-tu, présomptueux, où ton espoir se fonde ?
» Pour que ma main te sacre à la face du monde,
» Ton souffle saura-t-il t'élever vers mon lieu :
» J'habite l'empyrée et suis fille de Dieu !
» Mille qui l'ont tenté sont retombés à terre
» Et n'ont eu d'Atropos qu'une fin ordinaire.
» N'espère donc pas mieux si, près de ton berceau,
» L'Eternel sur ton front ne grava point mon sceau.
» As-tu reçu de Lui la divine étincelle ?
» Laisse le beau, le vrai, le bien souffler sur elle ;
» Travaille sans relâche. Et, ce feu t'embrasant,
» Par tes œuvres, un jour, ainsi qu'au firmament
» On voit briller Vénus qu'un nuage ne voile,
» Ton nom resplendira comme une pure étoile.
» Tu goûteras alors ma noble volupté,
» Chaste comme aux élus celle en l'éternité.
» Alors, tu nageras en plein dans les délices :
» Ton cœur, émancipé de l'étreinte des vices,
» Epris de l'idéal, enivré de grandeurs,
» En chefs-d'œuvre saura s'épancher dans les cœurs
» Qui, comme lui, du mal ont rejeté l'empire,
» Ont de nobles ardeurs mais ne peuvent les dire.
» Quelle communion ! quel héroïque emploi !
» Et quelle récompense ils produiront pour toi !
» Les mortels transportés t'appelleront leur maître ;
» Séduits par les plaisirs que tu leur fis connaître,
» Ils voudront voir partout ton génie exalté ;
» Et, pour qu'il passe un jour à la postérité,
» Ils croiront n'avoir fait ce que leur âme impose
» S'il n'a pas dans l'airain sa juste apothéose ;
» D'où, comble de bonheur ! l'assurance au trépas
» Que dans les cours des temps ton nom ne mourra pas :
» Tant de siècles passés sur les cendres d'Homère
» Ne purent étouffer son nom dans la poussière. »
Magnanime mortel, à cette auguste voix,
Laisse vibrer ma lyre une dernière fois :

Conduit au capitole, ainsi jadis le Tasse,
Quels que soient les lauriers que sur toi l'on entasse,
Accepte un juste encens, mais rejette l'orgueil,
Reste humble malgré tout, simple jusqu'au cercueil.
Pourquoi t'enorgueillir ? Ces talents, ton partage,
Ne sont point, sache-le, ton bien ni ton ouvrage,
Et ce feu dont ton œil est comme illuminé
C'est Dieu qui l'a Lui-même en ton âme allumé.
Qu'il brûle toujours pur et pour le bien du monde !
Malheur, malheur à toi si, pour un gain immonde,
Il porte le ravage en l'âme des mortels :
Tu connaîtras l'horreur des décrets éternels !
Humble encor, tu verras, quel que soit ton génie,
Expirer à tes pieds tous les traits de l'envie :
Si l'on hait un talent des humains dédaigneux,
On estime celui qui se courbe vers eux.
Lève la tête au ciel mais pour une prière,
Comme homme reconnais que tu n'es que poussière :
L'ombre prête au soleil encor plus de clarté.
Surtout, pénètre-toi de cette vérité :
Artiste de génie, amant chéri des Muses,
A caresser les sens des mortels qui t'amuses,
Sculptueur, peintre ou poète, en ce triste chemin,
Jamais tu n'atteindras un glorieux destin.
Si tu veux acquérir une gloire durable,
Sur cette terre, ami, la seule impérissable,
Toujours par tes travaux vise à la sainteté,
Source ici-bas, aux cieux, de l'Immortalité.

1906.

ÉPITRE VIII

Les Nuages.

MORTEL, qui pour porter mieux le poids de la vie
Lèves souvent au ciel ton âme endolorie,
N'admires-tu jamais aux champs du firmament
Le nuage immobile ou chassé par le vent ?
Si la voûte céleste en son bleu de turquoise,
Pure au midi, nacrée au couchant, au matin,
Ravit le campagnard, la simple villageoise,
Comme l'altière dame et le fier citadin,
Quel transport ne s'élève en l'âme du poète,
Lorsque plongeant aux cieux ses attentifs regards,
Dans l'éther il contemple, au-dessus de sa tête,
De nébuleux chaos flottant de toutes parts !
Chaque nuée errante au sein de l'empyrée
Des sept couleurs du spectre est parfois diaprée ;
Ou ces couleurs mêlant leurs tons générateurs
Peuplent l'immensité de décors enchanteurs,
Qui vont du noir au blanc, par cent nuances rares,
Se heurtant, se fondant en effets si bizarres,
Que le peintre souvent de ses hardis pinceaux
Hésite à les fixer aux ciels de ses tableaux.
D'abord, au champ d'azur d'une belle journée,
Ainsi qu'au pâturage un troupeau de moutons,
Des cirrus, précurseurs de la prochaine ondée,
On voit le fin panache et les blanches toisons.
Le vent souffle, soudain. Il les chasse et condense,
En vaste draperie, en énorme manteau,
Qui roulent en leurs plis comme une mer immense.
Et le soleil caché sous l'infini rideau,

Par les flots de tenture opaque ou diaphane,
Telle une vive écharpe orne la Castillane,
De pourpre, d'or, d'argent, de cent tons merveilleux,
Sous les regards ravis fait resplendir les cieux,
Dont la voûte au lointain de gloire se colore
Quand l'astre au couchant tombe ou se lève à l'aurore.
Mais, contre le notus si, du Septentrion,
Se déchaînent, surtout pendant la canicule,
Tout à coup les fureurs du sauvage aquilon,
Aux nuages, alors, la foudre s'accumule,
Par mille frottements qu'il leur imprime entre eux ;
La nue à la nuée accourt sombre et livide,
Le ciel s'appesantit, le jour est ténébreux,
Et l'air paraît manquer à la campagne aride ;
Un calme, avant-coureur du choc des éléments,
Tient dans l'anxiété tous les cœurs en suspens.
Soudain, des grondements roulent dans l'étendue,
Coupés au loin d'éclairs qui déchirent la nue ;
Le chêne altier gémit sous d'affreux tourbillons,
Un torrent d'eau ravage et campagne et vallons.
Le roulement redouble, il approche ; et la foudre
Eclate, embrase tout, le semble en feu résoudre :
L'âme impie elle-même, à ce comble d'horreur,
Frémit, tremble et s'élève à son divin Auteur....!
Enfin, l'on voit pâlir lentement la fournaise ;
L'atmosphère fraîchit, l'aquilon fuit au loin
Et dans l'immensité la tempête s'apaise.
De suaves parfums se dégagent du foin,
Mêlés à ceux des fleurs au souffle du Zéphire.
Comme une lampe d'or aux célestes parvis,
L'astre-roi reparaît dans son paisible empire,
Déployant les couleurs de l'écharpe d'Iris,
Eblouissant bandeau, cintre multicolore,
Qui, pour trop peu de temps, du couchant à l'aurore,
Mire de leur auteur le globe de vermeil.
L'oiseau de la nature acclame le réveil ;

Et le monde reprend sa marche accoutumée,
Tandis qu'à l'horizon disparaît la nuée.
Je me complais, alors, à suivre au firmament
Les formes qu'elle emprunte aux caprices du vent :
Ici, courent au ciel de longues théories,
Qui semblent aux regards de fières Walkyries,
Bondissant à l'assaut de quelque Walhalla,
Figuré par la nue immobile au delà.
Ailleurs, flottent en l'air des groupes de portiques,
De rochers, de forêts, entourant un champ clos,
Où se livrent combat des monstres fantastiques.
Un océan bronzé roule plus loin ses flots ;
J'y vois des continents, des îles, des falaises,
Et d'étranges vaisseaux dans une baie ancrés ;
A l'horizon, enfin, de monts ceints de mélèzes
Ces tableaux faiblement paraissent encadrés.
Ainsi, longtemps poursuit mon humeur vagabonde,
Dans les célestes champs, cette scène féconde
En tableaux variés pour le plaisir des yeux,
Quand Phébé lentement apparaît dans les cieux ;
Puis s'allume autour d'elle une foule d'étoiles.
La nuit sur notre globe enfin étend ses voiles :
C'est alors que commence, en l'espace infini,
Un spectacle déjà dont mon cœur fut ravi.
Si tu veux que ton âme en soit émerveillée,
Lecteur, je te renvoie à ma « Nuit étoilée » [1].

1906.

---

1 Voir l'épître VI de l'auteur.

ÉPITRE IX

Bella [1].

Qui mérita ce nom si doux ?
Est-il celui de quelque amante ?
Non. Ou bien celui qu'un époux
Donne à sa compagne charmante ?
Non, encore. Alors, une fleur
Le reçut d'un admirateur ?
Non plus. Notre levrette aimée
Par nous fut surnommée ainsi.
Comme son portrait que voici
Montre qu'elle est la bien nommée !

De son corps mince et souple, ainsi que l'écureuil,
La robe a les couleurs de la noisette mûre ;
Elle a de la gazelle et les pattes et l'œil,
La grâce de l'oiseau perché sur la ramure.
En ses formes parfait, ni trop petit, ni grand,
Sec, orné d'un côté d'une queue en serpent,
De l'autre d'une tête à la gentille oreille,
Au museau fin et noir comme un fruit de la treille [1],
Son corps nerveux se dresse et frémit à tout bruit
Qui retentit dans l'air, le jour ou bien la nuit.

1 L'auteur a cru pouvoir classer, parmi ses épitres, cette poésie et les deux suivantes, bien qu'elles n'en aient pas entièrement la forme.
2 Comme un grain de raisin noir.

S'il persiste, Bella se replie et s'élance,
Plus vite que l'éclair. L'ivoire de ses dents,
Sa queue au loin tendue ainsi qu'un fer de lance,
Sa lèvre frémissante et ses abois stridents,
La flamme qui jaillit de sa fauve prunelle,
Font reculer l'intrus douze fois plus gros qu'elle.
Chienne de qualité, coquette de salon,
Elle hait l'artisan et le pauvre en haillon ;
Leur seul aspect la fait s'emporter de colère.
Contrairement à nous émus de leur misère,
Elle est prise de rage à leur vue au logis
Et ne se calme, enfin, que lorsqu'ils sont sortis :
Excès de vigilance ! Elle est, pour tout le reste,
Parfaite : Propre, aimante et docile à la main
Qui la soigne et nourrit, midi, soir et matin ;
Elle écoute, obéit et vous comprend d'un geste.
Elle abhorre être seule, et la société
Semble encore l'embellir et la met en gaîté :
Alors, elle bondit, court, jappe et se trémousse,
Ainsi que des bambins s'ébattant sur la mousse.
Elle daigne parfois se mêler à leurs jeux,
Rivalisant de cris et de fougue avec eux.
Elle aime des jardins la verdure et la flore,
Les pelouses surtout que sa course dévore ;
Et quand elle revient, haletante, au logis,
Que de marques d'amour dont nous sommes ravis !
Pour tout dire en un mot, sans la moindre hyperbole,
Il ne lui manque rien si ce n'est la parole.
Maintenant, répondez : Au portrait que voilà,
Fut-on présomptueux en la nommant Bella ?

Hélas ! le silence s'impose :
Bella ne l'est plus que de nom ;
Le temps, qui flétrit toute chose,
Déjà de sa grâce a raison.

A peine sont passés deux lustres,
Et de ses qualités illustres
Il reste la fidélité.
Qu'elle vive ou bientôt succombe,
Nous pourrons graver sur sa tombe :
Ci-gît Bella, prix de beauté.

1906.

ÉPITRE X

La Neige. [1]

Par un beau jour d'hiver que la nature est belle,
Lorsque Borée, en nos climats,
A partout attaché ses festons de dentelle,
Poudré la campagne à frimas.
Mais, quand du haut des cieux son haleine glacée,
Comme les flots de tulle à la jeune épousée,
Jette encor sur l'ensemble un lilial manteau,
Ah ! c'est alors que le spectacle est beau !
Parmi les diamants que le jour illumine,
L'œil voit jouer, danser, d'infinis tourbillons,
Aux dessins merveilleux, aux paillettes d'hermine,
Comme dans les jardins les laiteux papillons
Se disputer des lis l'odorante étamine.
Mais, l'ouate céleste, accroissant ses flocons,
Devant l'aquilon fuit, va combler les vallons,
Recouvrir les ruisseaux fermés par la froidure,
Habiller des forêts les troncs et la ramure.
Elle se déploie en rubans
Aux clochers des églises,
Aux rochers, aux coteaux, aux toits des monuments,
Superbes banquises

1 Dans ce poème, l'auteur s'est efforcé d'obtenir l'harmonie imitative par les sons, par le rythme, par la diversité et le mélange des rimes, par la coupe et les dimensions des vers, dont toute la gamme a, pour ainsi dire, été employée.

Il a voulu peindre, par là, les impressions que donnent à l'âme sensible le spectacle prestigieux d'un paysage d'hiver et des effets de neige, la solitude et le calme infinis qui planent alors sur toute la nature.

Qui paraissent surgir d'un océan de lait.
Nul bruit ne trouble plus le spectacle polaire,
Si ce n'est au passant, qui s'y complaît,
Le cri que jette un corbeau solitaire,
Rayant de son vol noir l'implacable blancheur,
Vers la forêt qui l'appelle.
Le mortel fasciné, (c'est votre serviteur),
A la blanche tonnelle,
Suit la sinistre voix,
Qui l'attire sous bois....

. . . . . .

Grand Dieu ! que la forêt en sa parure est belle !
De l'ivoire nacré du floconneux tapis
Sortent les blancs piliers aux ogives d'albâtre,
A travers les rameaux en bouquets réunis
On voit du firmament percer le ton bleuâtre.
Des fûts, des chapitaux, du dôme de ces lieux,
Pareille à la guipure étalée à nos yeux,
Tombe une mousseline aux mille stalactites,
Fouillis inextricable, aux mailles si petites
Que l'astre du jour peut à peine les percer,
Pour aux prismes de glace aller s'irradier ;
Et si loin que la vue aux profondeurs s'arrête
Le merveilleux décor sans cesse se répète :
On dirait un palais qu'un sublime enchanteur
A dressé pour ravir les yeux du spectateur,
Qui, le cœur transporté, d'autant mieux le contemple
Que le silence y plane ainsi que dans un temple.
Je me trompe, là-bas,
Le cerf en fuyant brame,
Déchirant de son pas
La blanche trame
Des rameaux du buisson.
Un pinson,

Perché sur l'arbrisseau qui produit l'églantine,
Qu'au printemps l'abeille butine,
Pique du bec son fruit couleur de sang,
Pour apaiser la faim qui lui ronge le flanc.
Et du tremblant oiseau le corps vif et minime
Forme avec l'infini que sa présence anime,
Sur l'immense blancheur, un contraste effrayant,
Que détruit tout à coup le souffle de Borée
Semant autour de nous une pluie argentée.
Je m'éloigne à regret d'un spectacle si beau,
Pour revenir plus tard l'admirer de nouveau.

Oh ! oui, pendant l'hiver que la nature est belle,
Quand l'aquilon, en nos climats,
A partout attaché ses festons de dentelle,
Poudré la campagne à frimas.

1906.

ÉPITRE XI

Dévouement Sublime.
Naufrage du navire-école « COMTE DE SMET DE NAEYER [1]. »

Sur la Scène du monde,
Egoïste et trompeur,
Quand on rencontre un cœur
Qui de sa charité l'inonde,
Comme la fleur de son parfum
Embaume l'épine et l'absinthe,
Vienne la Parque, et déjà du défunt
La vie est exaltée et la mémoire sainte.
Mais, bien plus, si l'on voit cet héroïque cœur
Oublieux de lui-même et de ses sens vainqueur,
Pour l'amour des humains sacrifier sa vie,
Tel à Jérusalem autrefois le Messie,
Son nom ravit, confond, éblouit l'univers,
Ainsi que dans le ciel éclate un météore.
Telle fut votre gloire, ô Van Zuylen, Cuypers,
Fourcault, Van Esch, Rombout, autres héros encore,
Qui, bravant le trépas, l'Océan irrité,
Poussèrent aux confins la magnanimité ;
Ou parmi les terreurs d'un horrible naufrage,
Montrèrent, presque enfants, un si rare courage.
J'en dois taire les noms : Ma muse en ses accents,
Hélas ! doit ménager ses efforts impuissants,
Pour les siècles futurs, à garder la mémoire
De tant d'exploits cachés, de cet amas de gloire.

1 En avril, 1906.

Chantons-les tous en vous, ô Van Zuylen, Cuypers !
Qui l'eût dit, qu'au départ du navire d'Anvers,
Aux acclamations, à l'ardeur, l'allégresse,
Succéderaient bientôt tant de deuils, de tristesse ?
Et, tandis qu'il voguait paisible en l'Océan,
La mort déjà peut-être avait marqué son flanc.
Il venait de doubler les murs de la Corogne
Et naviguait, rapide, au golfe de Gascogne,
Quand ce cri retentit : « Une voie au vaisseau
« Laisse au milieu du lest pénétrer des flots d'eau.
» Aux pompes tout le monde ! » En vain l'on se dévoue....
L'Océan devient gros, en serpents se dénoue,
Embarque par paquets son onde amère à bord,
Y jette l'épouvante, avant-coureur de mort !
Le navire s'enfonce.... On crie : « A l'eau la barque ! »
Inutiles efforts.... Cependant que la Parque,
Sur le tableau planant en son sinistre cours,
Avait de vingt héros déjà tranché les jours.
Ici, dans nos esprits, une scène se place
Qui transporte nos cœurs et de terreur les glace :
Du navire en détresse un seul des six canots,
Qu'au prix de mille efforts on maintenait à flots,
Recueillait les nageurs dans la mer en furie ;
Et sur le bord toujours quarante étaient en vie !
Comme officier second, sans forfaire à l'honneur,
Van Zuylen, pour ses jours plein d'une juste ardeur,
Pouvait plonger dans l'onde et d'une nage habile,
Par les flots agités, gagner l'esquif fragile.
Mais, calme et méprisant un imminent trépas,
Aux cadets hésitant, il dit : « Sautez en bas ! »
Tandis que l'aumônier, oublieux de la terre,
Dans les âmes semait du sacré ministère,
Au nom du Dieu clément, la force et le pardon
Qu'il voudrait pour lui-même à l'éternel plongeon.
A regret, le canot surchargé se retire
Et voit avec horreur ces héros du martyre,

Van Zuylen et Cuypers, les mains jointes à bord,
S'enfoncer lentement avec lui dans la mort....
L'Océan se referme ; et sa nappe infinie
Continue à mugir sans clameurs d'agonie.
Magnanimes héros, le sanglot dans la voix,
Ceux-là par vous sauvés nous ont dit vos exploits !
Vos restes généreux reposent dans l'abîme,
Nul monument pour eux assez n'eût été beau :
A votre dévoûment gigantesque, sublime,
Il faut l'océan pour tombeau.

Puissent les accords de ma lyre
Des mères calmer les douleurs,
Descendre en le liquide empire
Sur tous ces morts comme des fleurs !
Qu'importe l'heure où fuit la vie
Leur beau trépas fait notre envie.

Et toi, surtout, admirable Cuypers,
Trop noble objet, pour mes indignes vers,
D'un bond tu parvins jusqu'au faîte
De la divine charité ;
La palme à jamais ta conquête,
T'a donné l'Immortalité :
Je te salue, illustre tête,
Gloire, honneur de l'humanité !

1906.

ÉPITRE XII

Au lecteur (contrastes comiques).

J'ABANDONNE, aujourd'hui, tout sujet sérieux,
Pour t'égayer, lecteur, de mes propos joyeux ;
Le monde fuit celui qui censure ou soupire,
Au contraire, il chérit quiconque le fait rire :
Aussi bien rien n'est plus propice à la santé
Que les accès prudents d'une franche gaîté.
Rions donc ; non du rire enfant des persiflages,
Mais de ce rire fruit d'innocents badinages.
Cependant dans tes yeux je lis l'étonnement :
Quoi, ce mortel chagrin va devenir plaisant !
Et d'où lui vient, dis-tu, cette heureuse pensée
De tourner vers ce but sa muse, plus versée
Dans l'art des nobles chants qu'en celui des lazzis ?
Les contrastes du monde ont provoqué mes ris ;
Que ma muse une fois par eux te désopile :
C'était hier. J'errais au milieu de la ville,
Observant le spectacle offert à mon regard
Par la foule affairée au central boulevard [1] .
Tout à coup, une voix parvient à mon oreille,
Féminine, adorable, à la flûte pareille.
Certes, me dis-je alors, un ange, un chérubin,
Doit avoir, pour charmer, cet organe divin.
Je regarde. Grand Dieu ! Pour une basse-taille,
Le soprano flûté sortait d'une futaille,

1 Boulevard Central, artère la plus fréquentée de Bruxelles.

Sorte de mastodonte, aux appas plantureux,
Echangeant doucement des propos amoureux
Avec son jeune époux, faible et replet pygmée,
Qui, pendu par le bras à cette dulcinée,
D'un organe plus creux que l'est le baryton,
Lui donnait la réplique ainsi qu'un bombardon.
Ah ! quel duo, mon cher. J'en suffoquais de rire.
L'un à l'autre en marchant ne cessait de sourire ;
Avec la sot.e mode en usage ici-bas
Que l'épouse à l'époux donne à présent le bras,
Elle semblait porter son cabas en voyage.
Un couple différent était au voisinage :
L'homme maigre à figure en lame de couteau,
Coiffé du chapeau-buse et grand comme un poteau,
Tenait, le verbe fort et l'échine courbée,
Le bras de sa compagne, insipide poupée,
Qui demeurait muette auprès de son époux :
Il semblait se gausser de sa femme à genoux.
Plus loin, tout fraîchement débarqués dans la ville,
Des campagnards flânaient bruyamment à la file ;
Hommes, femmes, enfants, pour leur plus beau des jours,
Du coffre avait tiré leurs flamboyants atours :
Ainsi, plus imposants qu'un tireur d'horoscope,
En leur marche, ils formaient un kaléidoscope.
Le Nestor, habillé d'un antique tromblon,
De redingote longue et large pantalon,
Déjà venu sans doute en notre capitale,
Expliquait les beautés qu'aux regards elle étale,
De grands gestes scandait ses hilarants discours,
Hérissés de grands mots, de cuirs et de velours.
Un gamin à l'écart se moquait de sa tête,
Le suivait et de cris agrémentait la fête ;
Tandis qu'un citadin paraissait tout surpris
Que sa ville à ces gens pût offrir tant de prix.
Comme pour ajouter au spectacle comique,
Un chien accourt soudain, le suit de sa musique ;

Puis, enfin, aux mollets du rustique orateur,
Lève la patte et lance..... un jet provocateur,
C'était tordant. Déjà, l'on encombrait l'arrière ;
Heureusement, le vieux avait bon caractère,
Car en voyant le monde en proie à la gaîté
Il y joignit aussi sa grosse hilarité.
La scène ainsi prit fin ; et, bientôt cette foule,
Sans plus, de tous côtés à petits pas s'écoule.
Alors, je remarquai combien toutes ces gens,
Qui ridiculisaient ces braves paysans,
Faisaient, sans y penser, un cocasse anicroche ;
Oui, tous à commencer par le pâle gavroche,
Vagabond vicieux, grimaçant diablotin,
Qui semblait confirmer le thème de Darwin.
Ce singe et des badauds, franche caricature,
Raillaient ces rudes gars de la saine nature !
C'est une chose étrange et commune en nos jours :
Le sot est le plus prompt à se moquer toujours ;
Ce que j'ai dit déjà le montre à l'évidence.
Quel sujet de gaîté que cette outrecuidance !
Je l'observais encor, retournant au logis :
Ici, marchait devant un sénile Adonis,
Vieux beau qui, pommadé, près d'une jouvencelle,
Essayait de ses feux la dernière étincelle,
Et de ses airs narguait les passants mécontents.
Plus loin, une matrone aux soixante printemps,
Parée et parfumée ainsi qu'une grisette,
A ses filles donnait des leçons de toilette,
Par ses traits décochés aux dames d'alentour,
Qui péchaient quelque peu contre le goût du jour.
Je m'amusais beaucoup derrière ce cortège,
De la vieille coquette observant le manège,
Quand j'entendis soudain articuler mon nom :
C'était un fat sceptique, espèce de gascon,
Redoutable censeur des actions des hommes
Et redresseur des torts de l'époque où nous sommes,

A qui, pour mon malheur, je fus lié jadis.
Je subis, gouailleur, jusques à mon logis,
Durant toute la fin de cette promenade,
Ses pointes, ses bons mots et sa fanfaronnade.
Voici mon gîte, enfin, et c'en était assez ;
Je lui jette un bonjour et puis ma porte au nez.
Lecteur, si tu ressens parfois de la tristesse,
Le remède s'en trouve au milieu de la presse ;
Alors, dans la cité va voir le monde agir :
Tu goûteras, crois-moi, des moments de plaisir.

1907.

Deuxième Partie

SATIRES

SATIRE I

Contre la soif de l'or.

Jadis, lorsque Brennus, au pied du Capitole [1],
Pour mille livres d'or que roulait le Pactole [2],
Daigna laisser la vie aux patriciens romains,
Tandis que ses guerriers s'occupaient de leurs mains
A peser la rançon promise à leur courage,
Tout à coup une voix sortant de l'entourage
Accusa les vainqueurs d'employer des faux poids.
A ces mots imprudents, le farouche Gaulois
Fixe l'audacieux, se lève et puis s'avance,
Jetant sa lourde épée au loin dans la balance :
« Malheur à vous, dit-il, malheur à vous vaincus ! »
Ce cri jeté naguère aux Romains par Brennus
De nos jours est lancé par l'altière opulence
A l'honnête labeur, à la triste indigence.
Par les décrets divins, vous qui n'êtes point nés
D'un membre du Gotha, de parents fortunés [3] ;
Vous qui passez vos jours dans les travaux arides,
Lorsque déjà vos fronts sont sillonnés de rides ;
Vous tous qui, dans la vie, avez été vaincus
Et qui n'avez pu faire ample moisson d'écus,
Combien vous éprouvez sur la scène du monde
De l'anathème ancien la vérité profonde :

1 Brennus, chef gaulois qui, après avoir pris Rome, consentit à laisser la vie aux patriciens romains assiégés dans le Capitole, moyennant 1000 livres pesant d'or (390 ans avant J.-C.).
2 Pactole, rivière de la Lydie, qui roulait des paillettes d'or.
3 Le Gotha, annuaire de la noblesse.

Morgue des parvenus couverts de diamants ;
Luxe de l'hétaïre aux fastueux amants,
Quand celle qui la pare, exempte de ses vices,
Récolte le mépris pour prix de ses services ;
Du maître à l'artisan l'égoïsme éhonté,
L'opulence insultant à l'humble pauvreté,
L'arrogance et l'orgueil d'une triste jeunesse
Qui gaspille son temps, son or dans la mollesse,
Liberté pour le riche et joug pour l'indigent,
Tout montre qu'ici-bas le vrai roi c'est l'argent.
Oui, malheur aux vaincus ! La peur de l'anathème
Alluma dans les cœurs de l'or la soif extrême,
L'*auri sacra fames* du caustique Romain [1],
Qui donne le vertige au malheureux humain.
Dès qu'il en est saisi tout paraît légitime
Et seul ce qui la sert emporte son estime.
Sur le chemin qui mène au jaune talisman,
Que de torrents de boue et de flaques de sang !
C'est dans uue cité l'industriel cupide,
Qui, de son personnel lâchement homicide,
Exige des travaux dont il est excédé,
Pour un maigre salaire à regret accordé.
C'est de tous ces marchands l'infernale chimie [2],
Source de mille maux, de la blème anémie,
Epiciers, boulangers, brasseurs, restaurateurs,
Charcutiers, charlatans, autres empoisonneurs,
Qui, deux lustres passés dans leur pratique infâme,
S'en vont vivre en rentiers avec la paix dans l'âme.
Auri sacra fames ! C'est le vil médecin,
D'un malade abusé lentement assassin,
Eternisant un mal pourvoyeur de sa bourse ;
Heureux quand du client la mort finit la course !

1 Horace, satirique romain.

2 Des lois ont dû être promulguées, pour enrayer la falsification éhontée des denrées alimentaires.

L'auteur tient à déclarer que les traits de cette satire et des suivantes ne visent que les exceptions et non la généralité.

Ce sont ces magistrats injustes et vénaux,
Passant du noir au blanc pour de secrets cadeaux ;
Ces tuteurs d'orphelins, confiants, sans défense,
Mettant toute leur ruse à spolier l'enfance.
Auri sacra fames ! qu'est-ce encore ? Israël
A la Bourse au veau d'or élevant un autel,
Où d'impudents fripons, féconds en artifices,
Drainent les capitaux de mortels trop novices ;
Le tripot où souvent un malheureux joueur,
Par le lâche suicide, accroît son déshonneur.
C'est surtout l'écrivain qui dans les cœurs allume
Le feu des passions par sa perfide plume,
Et fait monter son œuvre à trente éditions
En exaltant le vice et ses corruptions ;
Honte à ce malfaiteur de la littérature !
C'est.... Mais, bornons ici cette nomenclature.
Qu'un tel débordement d'égoïsme et d'horreurs
Fasse trembler d'effroi ses sinistres auteurs :
Sectaires ténébreux, pédagogues cyniques,
Législateurs sans foi faiseurs de lois iniques,
Scribes et crayonneurs, corrupteurs de l'enfant,
Voilà qui met le comble à notre étonnement !
Quoi ! depuis que Voltaire a dit avec cynisme :
Le seul fléau du monde est le christianisme,
Vos efforts contre lui furent toujours tournés,
Et de leurs résultats vous êtes étonnés !
Insensés ! quel spectacle offrait jadis le monde
Quand les dieux adorés étaient le vice immonde,
La débauche et le vol, vils enfants du démon,
Sous les noms de Bacchus, Mercure et Cupidon ?
Le travail regardé comme une flétrissure,
La femme au gynécée, instrument de luxure,
Et par l'époux lassé vouée aux lupanars,
Le fier Romain tremblant sous la loi des Césars,
Les enfants contrefaits jetés aux gémonies,
Les fêtes de Priape aux mille ignominies,

Le père à l'atrium un tyran pour les siens,
L'esclave une machine aux mains des patriciens
Qui, fatigués de lui, le jetaient aux murénes [1],
Les vaincus s'égorgeant pour le peuple aux arènes.
Tout avait ses autels, sauf la Divinité [2].
Le Christ naquit enfin. Par Lui, la charité
Fit émerger bientôt du sein de cette fange
Des martyrs et des saints l'héroïque phalange,
Et la terre embrasée au feu de leurs vertus
Se vit sauvée alors qu'elle n'espérait plus.
Que dis-je ! ces héros, sortant des catacombes,
De tous les dieux impurs surent sceller les tombes ;
L'Olympe en vain lutta contre le Christ vainqueur.
Maintenant, Voltairiens, répétez tous en chœur :
« Le seul fléau du monde est le christianisme !
» Règne, modernisé ! Reviens, ô paganisme,
» Rendre à l'humanité tes antiques bienfaits ! »
Déjà de vos efforts on voit les beaux effets :
L'idéal est celui de n'avoir rien à faire,
Une femme accomplie est celle qui sait plaire
Et reproduire en elle Aspasie ou Ninon [3].
Quel foyer compte encor Cléobis ou Biton [4] ?
Le fils par ses excès déshonore son père
Et dans la femme insulte au portrait de sa mère.
L'esclavage, autrefois pour l'ilote un enfer,
Reparaît dans l'usine en ce siècle de fer.
Qui n'en veut respirer l'atmosphère embrasée ?
Si le gladiateur a fui du Colisée [5],

1 Murènes, sorte d'anguilles de mer, dont la chair délicate était très estimée des Romains, qui les engraissaient dans des viviers. Ces poissons sont excessivement voraces.
2 Bossuet a dit : Tout était dieu excepté Dieu lui-même.
3 Aspasie et Ninon de Lenclos, fameuses courtisanes.
4 Cléobis et Biton, enfants célèbres dans l'antiquité pour leur piété filiale.
5 Colisée, vaste amphithéâtre de l'ancienne Rome, qui servait aux combats des gladiateurs. On a vu jusqu'à vingt mille prisonniers de guerre s'y entretuer, pour l'amusement du peuple romain. Les ruines du Colisée, qui pouvait contenir quatre-vingt mille spectateurs, existent encore.

Honneur à qui ce jour a su pour un soufflet
Se venger par l'épée ou par le pistolet ! [1]
On vante sa bravoure, on chante son adresse,
Les plumes à l'envi l'exaltent dans la presse.
Jamais par vous le monde eut-il plus beaux destins?
O fiers éducateurs des fortunés humains !
Vous avez dit à l'homme, en formant son enfance :
« Recherchez le plaisir, abhorrez la souffrance,
» A contenter vos sens consacrez tous vos jours,
» Car après votre mort c'en est fait pour toujours. —
» Fort bien, vous répond l'homme, à vos conseils fidèle,
» Je ne reconnais point la Justice éternelle
» Et n'admets qu'une loi : celle de mes plaisirs.
» Mais, pour calmer la soif de mes ardents désirs,
» Il me faudrait de l'or, beaucoup d'or, la richesse.
» Vous êtes fortunés, je suis dans la détresse,
» De quel droit dans le monde êtes-vous à ce rang?
» J'exige votre place ou sinon votre sang !
» Vous voulez résister? Mes pareils sont armée. »
Imprudents, à ce cri votre âme est alarmée
Et vous levez les bras éperdus vers les cieux !
Qui se sert de l'épée en périra, Messieurs.
Vous semâtes le vent, récoltez les tempêtes ;
Abandonnez votre or ou tremblez pour vos têtes !
Mais non, rassurez-vous, vous avez des Sauveurs :
Le Christ et son Eglise, objets de vos fureurs.
Grâce au Ciel, tous les coups de votre rage impie
Jamais n'ébranleront l'Epouse du Messie !
D'Elle en vain le plus fort cherche à venir à bout ;
Pour nous sauver, Elle est et restera debout.

1893.

---

1 Jamais la plaie du duel n'a tant sévi que de nos jours.

SATIRE II

Contre la médisance.

Comme Esope autrefois le déclarait à Xanthe [1],
J'estime que du pôle à la zone brûlante,
Domaine ensanglanté du tigre et du lion,
Où la peste et l'aspic distillent leur poison,
Des colonnes d'Hercule au pays de la cangue [2],
Il n'est pire fléau que celui de la langue.
Il n'est pas moins ancien que l'est l'humanité.
Quel mortel plus ou moins ne s'en trouve infecté ?
On chercherait en vain une perle si rare,
Car au berceau tout homme en apporte la tare.
Pour dresser de ses coups le sinistre bilan,
Où brille le premier l'Esprit du mal, Satan,
D'un Voltaire il faudrait la plume infatigable :
Nous jouirions encor d'un bonheur ineffable
Si le roi des enfers, par ses fatals discours,
N'en fut venu jadis interrompre le cours.
Dieu devint pour Adam un juge au lieu d'un père ;
Et tombèrent sur lui les coups de sa colère,
Comme sur ses enfants. La terre, depuis lors,
Ne donne plus ses fruits qu'au prix de mille efforts ;
Heureux si, tout à coup, l'aquilon ou la foudre
Ne vient du laboureur l'espoir réduire en poudre !
Les frimas de l'hiver, les ardeurs de l'été,
Accablent tour à tour la pauvre humanité,
Qui, jouet du malheur, des soucis et des peines,
Sans relâche ici-bas traîne ses lourdes chaînes

1 Xanthe, philosophe grec, maître d'Esope, le fabuliste.
2 Cangue, supplice chinois.

Jusqu'aux vers de la tombe. Encore si toujours
La charité venait inspirer nos discours ;
Mais, la perfide envie est maîtresse en ce monde.
Nul ne peut échapper à son contact immonde,
Et même la candeur qui brille chez l'enfant
De la langue d'aspic toujours ne le défend.
Ici, c'est un foyer, où règnait l'harmonie,
Qui devient un enfer par une calomnie ;
Là, deux cœurs s'apprêtant aux douceurs de l'hymen
Voient leur bonheur brisé par le même moyen.
Ailleurs, c'est un fripon qui dans son opulence
Puise la liberté d'être plein d'insolence ;
Sa fortune il la doit à son honneur détruit,
Et s'érige en Caton de la vertu d'autrui.
Voyez-vous ce dévot, nous dira cet impie,
Qui dépense à l'autel la moitié de sa vie ?
Ses larmes, ses soupirs, ses prières aux cieux,
Sont autant de transports de son cœur vicieux,
Qui, par tous les secrets d'un adroit mysticisme,
Cherche à flatter l'ardeur de son sensualisme.
Comme il sait, sous l'aspect d'une fausse vertu,
Ses vices bien cacher ! J'en suis tout confondu.
Moi-même, que de fois n'ai-je dans le silence,
Avec mépris, lecteur, souffert la médisance.
Ce n'est pas que, gonflé d'un orgueilleux dédain,
Je prétende ici-bas être pris pour un saint.
Non, non, sincèrement, devant tous je confesse
Combien je sens l'effet de l'humaine faiblesse,
Et j'aurai gré toujours à l'ami précieux
Qui sait sur mes défauts souvent m'ouvrir les yeux.
Mais, pour un juste trait que parfois on me lance,
Combien ne sont portés que par la malveillance !
Si j'ai voulu choisir l'austère célibat,
Pour, dans la liberté d'un si parfait état,
Rendre à mon Créateur un culte plus sincère
Et remplir les devoirs que me légua mon père,

La médisance y voit la seule chasteté
Que m'impose, à bon droit, une frêle santé,
Ou le calcul secret d'un honteux égoïsme,
Voué, loin de l'hymen, au vil épicurisme.
Sans me préoccuper de ces vaines clameurs,
Je poursuis mon chemin : Dieu, qui sonde les cœurs,
Voit comme en ma faiblesse ardemment je l'implore ;
De sa grâce Il saura me soutenir encore.
Imite-moi, lecteur, si jamais ton destin
Aux traits du médisant t'expose en ton chemin ;
Crois-le, quand nous avons la conscience pure,
Le silence est alors notre arme la plus sûre.
Des riches désœuvrés fuyons les entretiens,
En nos mains la fortune a-t-elle mis ses biens,
Gardons-nous d'imiter cette vile opulence
Qui tire de son or un droit à l'indolence :
Potins, parures, jeux, festins ornés de fleurs,
Forment tout le travail de ces tristes viveurs.
Ils savent avec art monter une cabale,
Sont toujours à l'affût du plus petit scandale,
S'en vont l'amplifier de salon en salon,
Sèment partout la haine et la division,
Et, comme la discorde aux noces de Pélée,
Mettent souvent en feu la plus calme assemblée.
Pour la société véritables fléaux,
Réceptacles hideux des péchés capitaux,
A qui, dans son courroux et son mépris extrêmes,
On peut crier : docteurs, guérissez-vous vous-mêmes,
On les voit s'ériger en redresseurs de torts,
Se ranger prudemment du côté des plus forts.
Se voient-ils, comme chef, pris dans une querelle,
Bien loin pour l'apaiser d'employer tout leur zèle,
Ils usent avec art du crédit de leur rang,
Pour attiser la haine et font couler le sang ;
Et c'est mettre le comble à leur triste allégresse
Que d'étaler leurs noms, leurs exploits dans la presse.

Mais, quand les passions qui grondent dans le cœur,
Libres du joug divin, exercent leur fureur,
La langue empoisonnée à cette source impure
Décoche alors ses traits sans pitié, ni mesure.
Par elle l'orgueilleux aidé dans son dessein
Écrase tout rival qui barre son chemin,
Renie amis, parents et jusqu'à son Dieu même,
Pour l'or, pour les honneurs ou pour un diadème.[1]
L'envieux voudrait voir toute l'humanité
Victime du malheur, mais lui seul excepté ;
Son unique pensée est la haine de l'homme :
N'entendit-on, jadis, certain tyran de Rome[2]
Souhaiter une tête à tout le genre humain,
Pour savoir d'un seul coup la couper de sa main!
Le libertin répand ses serments d'hyménée ;
Et, lorsque sa victime à ses vœux s'est donnée,
Abandonnant flétri cet objet de son choix,
Il court en d'autres lieux poursuivre ses exploits.
Enfin, si des mortels plongés dans la mollesse,
En proie à la colère, adonnés à l'ivresse,
Il me fallait flétrir tous les propos pervers,
Je devrais aligner encore autant de vers
Q'en présente avant lui celui que je termine.
Mais, déjà, contre moi j'entends qu'au loin fulmine
La foule des humains qu'a ma plume blessés :
» Parangon de vertu! Comédien! C'est assez!
» Qu'a-t-il fait, jusqu'ici, sinon mettre en pratique
» L'art de médire, en nous qu'avec rage il critique ? »
Leur fureur prouve assez que j'ai cent fois raison.
Il suffit. Le silence est ici de saison.

1895.

---

1. Allusion à une récente apostasie princière.
2. Caligula, empereur romain cruel et débauché (37 à 41).

SATIRE III

Contre le respect humain et l'hypocrisie.

LACHE respect humain, infâme hypocrisie,
Qui souvent dans un cœur à ce premier s'allie,
Quand vous vous emparez de ce noble milieu,
Soit pour abuser l'homme ou vouloir tromper Dieu,
Quel sujet fut jamais plus propre à la satire
Que cette abjection où conduit votre empire!
Lançons contre eux, lecteur, les coups de notre fouet :
Assez et trop longtemps nous fûmes leur jouet.
Pour saisir leur laideur en toute plénitude,
Interrogeons le Christ. Quelle mansuétude
A l'égard des défauts, lot de l'humanité :
Pour la femme adultère, Il est plein de bonté,
Il pardonne au larron, Il absout Madeleine,
Et même pour Judas, Il ignore la haine.
Lui seul, le pharisien, superbe et vicieux [1]
N'a jamais rencontré nulle grâce à ses yeux ;
Et sa juste colère est plus terrible encore
Pour qui rougit de Dieu que dans l'ombre il adore.
» Serpent, dit-Il à l'un, comédien de vertu,
» Qui t'enivres d'encens quand le mépris t'est dû,
» Ainsi que le tombeau, sous ta riche parure,
» Tu n'es dans l'intérieur qu'ossements, pourriture!
» Et toi qui pour un mot, tel un soldat qui fuit,
» Trahis ton Créateur et le sers dans la nuit,

1 Le pharisien, toujours richement habillé, était orgueilleux et corrompu, sous son masque de vertu.

» Malheur à toi ! Le jour des assises divines,
» Ce Dieu qu'à renier en public tu t'obstines,
» Rougissant à son tour de ton indignité,
» Te punira du feu de son éternité. »
Les pharisiens, malgré la divine colère,
Pullulent de nos jours encor sur cette terre.
L'enfant est-il à peine à l'âge de raison
Que souvent on le voit, fille comme garçon,
D'un masque de vertu recouvrir son visage,
Quand le vice déjà dans son cœur le ravage.
Chez le précoce enfant cette perversité
Promet quand il arrive à la maturité.
Quels perfides ressorts déploie alors son âme !
Respectant les égards qui sont dus à la femme,
Je me garderai bien de peindre dans mes vers
L'astuce qui, parfois, remplit son cœur pervers :
Si Lucrèce [1], Judith [2], Eponine [3], Julie [4],
Monique [5], Jeanne d'Arc, Thérèse [6] et Cornélie [7],
Brillent comme une étoile aux rangs du sexe beau,
Il a Locuste [8], aussi, Frédégonde [9], Isabeau [10].
Voyons le sexe fort : Des rois de la finance
Se font du Panama [11], chef-d'œuvre d'impudence,
Un moyen où leur art, leur talent de tromper,
Contre les malheureux peut sans peur s'exercer.
Conseils d'Etat, armée et vous, diplomatie,
Vos rangs ne sont non plus exempts d'hypocrisie :
Députés ? Sans rougir, vous édictez des lois
Trahissant à l'envi vos serments d'autrefois,

1 Lucrèce, dame romaine, qui ne put survivre à son déshonneur. Sa mort causa la chute des Tarquins. (509 av. J.-C.)
2 Judith, héroïne juive.
3 Eponine, femme célèbre par son amour conjugal.
4 Julie, d'une famille illustre de Carthage, martyre en 439.
5 Sainte Monique, modèle des mères, obtint par ses prières la conversion de son fils, Augustin.
6 Sainte Thérèse, femme célèbre par ses vertus et son génie.
7 Cornélie, mère des Gracques et fille de Scipion l'Africain.
8 Locuste, fameuse empoisonneuse romaine, mise à mort en 68 par Galba.
9 Frédégonde, femme astucieuse et dépravée. Simple suivante d'Audovère, épouse de Chilpéric Ier, elle parvint ou trône par l'intrigue et le crime (543-597).
10 Isabeau de Bavière, reine de France, tristement célèbre par sa duplicité et ses débordements. Elle livra la France aux anglais (1429).
11 L'affaire du Panama coûta plus d'un milliard à la petite épargne.

Tandis que vos mépris et ceux de votre presse
Vont au législateur fidèle à sa promesse.
Guerriers ? Vous prétendez à toutes les vertus,
Et de vous a surgi cette affaire Dreyfus,
Eternel monument de honte et de vengeance,
Qui de boue a couvert la malheureuse France !
O valeureux pays ! O berceau de l'honneur !
Secoue, il en est temps, ta fatale torpeur !
Diplomates ? Tandis qu'on cherche en Batavie
Entre les nations à sceller l'harmonie,
Le Turc sur l'Arménien assouvit librement
Sa haine séculaire en un égorgement.
C'est en vain qu'en frémit d'horreur toute la terre !
Que dis-je ! Aux faibles Boers la puissante Angleterre,
Esclave des conseils du pâle Chamberlain,
Porte les mêmes coups au pays Africain.
Gladstone généreux, qu'en dirait ta grande âme [1] ?
Honte aux instigateurs de cette guerre infâme !
Clio dans l'avenir gravera leur forfait,
Qui restera pour eux la tache de Macbeth.
Si je devais encor peindre la politique,
Parfois, des nations, royaume ou république,
Ma muse y trouverait un trop facile essor
Et ma bile longtemps coulerait à plein bord :
Intrigues des bureaux, cabale au ministère,
Sourires aux rivaux qu'on brise comme verre ;
Serments aux électeurs, arbitres des mandats,
Avec l'intention de ne les tenir pas ;
D'amateurs de rubans toutes les platitudes ;
Duplicité de chefs flattant les multitudes,
Qu'ils écrasent du pied, pour franchir les honneurs,
Et délaissent ensuite en proie à leurs malheurs ;
Enfin des potentats, parfois, les singeries,
Lorsque de leurs soldats les troupes aguerries
S'apprêtent à semer le ravage et la mort,
Sont chacun une source où mon feu sans effort,

1 Gladstone, homme d'État anglais, qui s'est immortalisé par ses talents et sa grandeur d'âme (mort en 1898).

Puisant d'une satire une riche matière,
Toujours vif, atteindrait le bout de la carrière [1].
Mais sur l'hypocrisie abattons le rideau
Et du respect humain achevons le tableau ;
Aussi bien, celui-ci devant l'Être suprême
Est ce que la première est envers l'homme même.
Cependant, si du fourbe on est dupe ici-bas,
Impunément de Dieu l'on ne se moque pas :
Tôt ou tard Il punit, même au cours de la vie,
Des faux adorateurs la coupable folie.
Lâches, Il tient en main la trame de vos jours,
Qu'Il peut anéantir à l'instant pour toujours,
Et vous, faibles mortels, êtes si téméraires
Que de saper son règne et braver ses colères !
Il vous a tout donné : richesse, honneurs, santé ;
Sans Lui l'on se rirait de votre autorité [2] ;
Et, tandis qu'en public Il reçoit vos outrages,
Vous Le croyez content de vos secrets hommages !
Non, non ! Détrompez-vous. Lui, qui sonde le cœur,
Se détourne de vous avec mépris, horreur.
Ainsi, soit qu'un mortel enfoncé dans le vice
D'une vertu trompeuse emprunte l'artifice,
Soit qu'un autre étalant son incrédulité
Cache dans le secret sa fausse piété,
Tous les deux sont au fond des monstres d'impudence,
L'un moins et l'autre plus pour toute différence.
Mais, me dit-on, et toi, qui lances contre nous
Dans tes vers étourdis les traits de ton courroux,
N'as-tu d'aucun péché connu la servitude ?
Hélas ! si ; mais, ma plume en flétrit l'habitude.
Si l'Evangile dit que l'homme naît trompeur,
Il offre aussi sa grâce au malheureux pécheur.
Usez-en, comme moi, pour transformer vos âmes,
Et je ne dirai plus que vous êtes infâmes.

1900.

1 Encore une fois, tous ces traits ne visent que les exceptions.
2 Tout pouvoir émane de Dieu.

SATIRE IV

Contre l'abus des décorations et la statuomanie.

L'homme est, il faut le dire, enfant toute sa vie :
Ces jouets dont son âme au jeune âge est ravie,
Chevaux de bois, tambours, billes et mirlitons,
Plus tard, cèdent la place aux rubans, aux galons.
De ces hochets, donnés jadis aux seuls Alcides,
Les mortels aujourd'hui sont d'autant plus avides
Qu'ils sont un sûr moyen qu'obtient leur vanité
De cacher sous l'éclat leur médiocrité.
Les princes à l'envi flattent cette faiblesse,
Créant ordres nouveaux et décorant sans cesse ;
Et, bientôt, de ce train dont y vont les Etats
L'honneur sera pour ceux qui ne le seront pas.
Loin de moi de chercher à couvrir de risée
Des généreux mortels la phalange empressée
A combler de bienfaits les malheureux humains,
Ou doter leur pays de chefs-d'œuvre divins ;
Aux honneurs qu'on leur rend j'applaudis sans partage
Et salue un Damien [1], un Pasteur [2], au passage.
Au surplus, cette croix qu'on prodigue ici-bas,
Quand on la leur accorde ils ne la portent pas.
Leurs bienfaits, leurs travaux suffisent à leur gloire,
Et par eux à jamais survivra leur mémoire.
Que leur font un crachat et même un monument,
Pour l'immortalité ? Mais, voyons, franchement,

1 Damien, sublime missionnaire, surnommé l'apôtre des lépreux. Il donna sa vie pour eux.
2 Pasteur, illustre savant, père de la microbiologie et, par là, grand bienfaiteur de l'humanité.

Peut-on, sans être pris d'une gaîté soudaine,
Voir quelque bon bourgeois, sur sa grosse bedaine,
Etaler une croix qu'il a, dans sa maison
Gagnée en nous vendant du sucre ou du savon ?
Peut-on voir..... Laissons-leur cette douce manie,
Qui fait pour peu de temps le charme de leur vie ;
Et, quand la Parque blême enfin fixe leur sort,
Ils emportent bientôt notre oubli dans la mort.
Le plus sage, après tout, est donc pour nous d'en rire.
Mais, je ne saurais voir, sans éprouver de l'ire,
Perpétuer leurs traits dans le marbre ou l'airain,
Par tant de monuments qui bordent mon chemin.
Quelle est, en accordant semblable apothéose,
La fin qu'un esprit droit justement se propose ?
Celle d'éterniser d'illustres actions
Et de pousser, par là, les générations
A retracer un peu, dans le cours de leur vie,
Les faits qu'ont accomplis des hommes de génie ;
Celle aussi de montrer qu'il n'est d'autre moyen
D'honorer davantage un fameux citoyen.
Or, supposons qu'un maître, au carrefour des rues,
Voit avec ses enfants, l'une de ces statues :
Qu'a-t-il fait ? Quel est-il, demande un écolier,
Celui dont j'aperçois ici le marbre altier ?
Oh ! combien je te plains, maître, en cette aventure,
Qui te mets pour parler l'esprit à la torture
Et, pour justifier ces honneurs éternels,
Contes des faits communs aux vulgaires mortels.
Etonné, l'enfant garde un éloquent silence.
Suivons par la cité la troupe qui s'avance
Et nous verrons qu'après notre parcours entier,
Pour un réel héros qu'on sut magnifier,
Vingt autres sous le bronze offert à leur mémoire,
Seulement de l'artiste éternisent la gloire.
Mais, quelle étrange erreur de penser par mes vers
Guérir l'humanité d'un si fatal travers,

Alors qu'il y faudrait plus d'une vie entière !
Les siècles réduiront ces lauriers en poussière.
Mon âme est soulagée, et je remets au temps
D'apporter la justice ici-bas que j'attends.

1900.

SATIRE V

Contre le féminisme.

Je te l'accorde, ami, sans vouloir m'en défendre,
Il n'est rien de plus doux, il n'est rien de plus tendre,
Plus digne de respect et d'admiration,
Parmi tant de beautés de la création,
Que l'est la femme. Vierge, elle ravit la vue,
Par ses charmes naissants et sa grâce ingénue ;
Epouse à son époux, pour calmer ses soucis,
Elle tend du foyer à faire un paradis.
Et, quand un pur enfant, fruit de leur hyménée,
Aura d'un nouveau nœud lié leur destinée,
Qui de son cœur dira tous les transports brûlants ?
Vienne le temps couvrir son chef de cheveux blancs,
De la famille encor c'est l'ange tutélaire.
Oui, j'admire le sexe auquel je dois ma mère !
Mais que, méconnaissant sa réelle grandeur,
La femme, sous l'attrait de quelque novateur,
Ambitionne un rôle étranger à son sexe,
Voilà ce qui m'afflige et m'étonne et me vexe ;
Et mon respect fait place au mépris après lui.
Hélas ! c'est un fléau qui s'étend aujourd'hui!
Qui pourrait sans douleur en compter les ravages ?
Assez le sexe fort eut tous les avantages,
Ont dit tous ces prôneurs de fausse liberté,
Entre la femme et l'homme il faut l'égalité.
C'est par cet idéal qu'a su le féminisme [1]
Corrompre le beau sexe, au sensible organisme,

1 Une comédie récente, *La Doctoresse*, a couvert le féminisme de ridicule.

Et des êtres former qui, malgré le jupon,
De la femme n'ont plus trop souvent que le nom.
Que je te plains, mortel, toi, dont l'aveugle flamme
Fit choisir pour compagne une pareille femme !
Car, de l'hymen à peine as-tu connu les lois
Que, pour ton désespoir, bientôt tu t'aperçois
Qu'au lieu d'avoir trouvé ton idéal, un ange,
Qui te ménagerait un bonheur sans mélange,
Tu n'as fait, au contraire, entrer en ta maison
Qu'un maître, une harpie, un tyran, un démon. —
Oh ! oh ! — Je le maintiens : Une vipère, un diable ! —
Pareille énormité n'est pas justifiable :
L'injure est coutumière à tout cœur irrité ;
Prouve de ton courroux la légitimité. —
La preuve ? La voici, reconnais-en la force :
Jamais nous n'avons vu plus sévir le divorce
Qu'en ce siècle où la femme, au mépris de sa foi,
A l'homme en son foyer veut imposer sa loi,
Renverse ainsi du Ciel toute l'économie
Et détruit de l'hymen la divine harmonie ;
Cela seul peut suffire à mille autres raisons. —
Oui. Mais, si le divorce afflige nos maisons,
L'époux plus que l'épouse est-il si beau modèle
Qu'il puisse déclarer que le malheur vient d'elle ?
La colère, le vin, la débauche et le jeu,
Dans le cœur masculin allumant tout leur feu,
Trop souvent.... — Il est vrai. Si je ne le conteste,
De nouveau, fermement, avec raison j'atteste
Que le fléau sévit d'autant plus parmi nous
Que l'épouse est poussée à dominer l'époux,
Et qu'une loi funeste, en secondant leurs haines,
Permet de secouer d'indestructibles chaînes. —
Tu charges le tableau de trop sombres couleurs ;
Comme le célibat, l'hymen a ses douceurs,
Dont ne nous prive pas la femme émancipée. —
Avec elle voyons ce qu'offre l'hyménée :

Tantôt, l'esprit farci de grec et de latin,
Le cœur enflé d'orgueil pour quelque parchemin,
Pris dans les facultés de droit ou médecine,
Aux timides conseils de ménage et cuisine
Naïvement donnés par un époux surpris,
Elle s'indigne, éclate ou bien se livre au ris.
« Monsieur, y pensez-vous ? Elle, une doctoresse,
» De ses hauteurs descendre à pareille bassesse !
» D'un procès, d'une cure agitez les débats ;
» Mais, encore une fois, ne lui demandez pas
» De soigner un enfant, de conduire un ménage :
» Ce rôle d'une bonne est le juste partage. »
Et si l'infortuné, rentrant dans son logis,
Écrasé de travail, accablé de soucis,
Veut de l'ordre et dîner autrement qu'en paroles,
Qu'il prenne dans ses mains balais et casseroles !
Ou bien, pour tous les sports brûlant de folle ardeur,
Sans pudeur et cruelle, elle met son bonheur
A voir homme ou cheval sous la corne qui tombe [1],
A percer de ses plombs l'innocente colombe [2],
Et, quand pour un insecte avant elle a pâli,
A donner le trépas au cerf dans l'hallali [3].
Du turf elle connaît l'argot et tout l'arcane ;
Ne pouvant y courir, elle vole à bécane [4],
Dans un maintien honteux, en un accoutrement,
Qui jette la stupeur dans l'âme du passant.
Quand dans la politique, enfin, femme est jetée,
Qui dira de l'époux l'affreuse destinée ?
Rappelant de Michel les scandales passés [5]
Et le portrait viril, j'en aurai dit assez

1 Les combats de taureaux en Espagne. Les femmes espagnoles sont avides de ces spectacles, parfois atroces. La tauromachie commence à se répandre en d'autres pays, notamment en France.

2 Le tir aux pigeons, jeu cruel très à la mode dans le grand monde des deux sexes.

3 Cerf aux abois. L'honneur (?) de lui donner le coup de grâce est parfois accepté par une chasseresse, qui frémit à la vue d'une araignée. C'est un spectacle lamentable : le cerf, se voyant perdu, brame et pleure.

4 Nom donné à un genre de vélocipède à roues petites et de même diamètre.

5 Louise Michel, virago jadis fameuse par ses meetings socialistes. Elle fut surnommée la vierge rouge.

Pour montrer que l'hymen avec telle bacchante
Est un sort qu'eût placé dans son enfer le Dante.
Eh bien ! réponds, ami, toi qui, d'après les bruits,
De l'hyménée aspire à connaître les fruits
Et cherche dans ce but une femme fidèle,
Prendrais-tu volontiers l'un ou l'autre modèle ?

1901.

SATIRE VI [1]

Contre l'illogisme.

Qu'est-ce que la logique [2] ? Une vertu de l'âme
Qui devrait, ici-bas, porter l'homme ou la femme
A conformer toujours aux lois de la raison
Leurs pensers, leurs discours et surtout ce qu'ils font.
Tous veulent y prétendre, alors qu'en sa conduite
Chacun par quelque endroit manque d'esprit de suite ;
Et si l'on vit jadis, la lanterne à la main [3],
Diogène chercher dans Athène un humain
Qui véritablement méritât le nom d'homme,
Sans le trouver jamais, je n'ose croire, en somme,
Que, revenant soudain parmi nous aujourd'hui,
Il trouverait plutôt ce phénix devant lui.
Que dis-je ! A notre égard le célèbre cynique
Pourrait être, à bon droit, encore plus caustique,
Car l'Athénien n'avait naguères ici-bas
De la Foi le flambeau pour diriger ses pas.
Oui, pour notre raison la céleste lumière
Rend la sagesse aisée et même coutumière ;
Mais, comme girouette en but à tous les vents,
Trop souvent nous pensons en dépit du bon sens.
Funeste aveuglement ! Telle une source impure
Au cristal de son eau mêle aussi la souillure,
Ainsi cette raison, qu'un écrivain jadis [4]
Dénomma justement la folle du logis,

1 A développer dans le sens religieux.
2 Ce mot est pris ici dans le sens de l'esprit de suite.
3 On connaît assez cet épisode de la vie de Diogène, chef de l'école des Cyniques.
4 Xavier de Maistre, auteur du délicieux *Voyage autour de ma chambre.*

N'engendre trop souvent, livrée à ses caprices,
Que discours criminels ou pis encor des vices.
La Foi nous dit : Soyez remplis de charité,
Envers vous seuls usez de la sévérité,
Faites de la vertu le but de votre vie,
L'honneur, votre intérêt, bref, tout vous y convie.
Hélas ! stérile appel. Nous perdons notre temps
A critiquer autrui, sans peur des châtiments.
Et, pour mettre le comble à notre inconséquence,
Nous osons censurer même la Providence :
Un tel passe sa vie au sein des voluptés,
Sans cesse accroît le poids de ses iniquités
Et n'a d'autres soucis, forgeant sa triste chaîne,
Que d'échapper aux lois de la justice humaine ;
A lui les dignités, les succès et l'argent.
Et, moi, qui mets ma gloire à vivre saintement,
Je ne reçois jamais, pour toute récompense,
Que pauvreté, mépris, insuccès et souffrance !
A quoi bon pratiquer une austère vertu,
Si l'impie est prospère et le juste abattu ?
Non, non, Dieu n'est pas juste. — Insensé ! tu blasphèmes
Un Dieu juste et parfait, car tes souffrances mêmes
Sont des marques pour toi de divine bonté.
N'as-tu jamais commis la moindre iniquité ?
Qui pourrait le vouloir ? Nul sur notre planète.
Tes péchés passent fort les cheveux de la tête ;
Tu les dois expier. Si Dieu frappe ici-bas,
C'est pour donner son Ciel au delà du trépas.
Bénis donc sa bonté qui, par cet artifice,
Te fournit le moyen d'apaiser sa justice.
Mais, malheur au pervers qui, malgré ses excès,
Coule des jours heureux dans la joie et la paix !
Du peu de bien qu'il fit il reçoit le salaire ;
Dieu dans l'éternité vengera sa colère.
Quoi ! vouloir corriger de leurs fatals travers
Les étourdis, les fous qui peuplent l'univers !

Oh ! la plaisante erreur. Insensé qui se pique
D'inspirer aux humains quelque peu de logique.
La vertu leur sourit dans les prospérités ;
Mais, si par le malheur ils se sentent frappés,
Le murmure aussitôt s'échappe de leur âme,
Et, qu'il dure, bientôt le courroux les enflamme :
Si la vertu conduit à ce triste destin,
Sortons sans plus tarder, de son fatal chemin ;
Mettons-nous dans les rangs du troupeau d'Epicure [1] :
Se livrer aux plaisirs est chose la plus sûre.
Profitons du présent. Jouissons ici-bas ;
Le tiens vaut certes mieux que les deux tu l'auras.
Et, pour calmer la soif de bonheur qui nous presse,
A n'importe quel prix il nous faut la richesse,
Talisman qui conduit à toutes voluptés.
Sur la pente fatale, imprudents, arrêtez !
Etes-vous si certains d'une longue carrière ?
Pour vous cette journée est peut-être dernière.
Qu'emporterez-vous donc dans l'empire des morts
De ces richesses, fruits de criminels efforts ?
Mais, je veux que, la Parque à vos fins favorable,
Vous poursuiviez longtemps votre marche coupable,
Croyez-vous être heureux dans vos débordements ?
Non, non. Bientôt viendront en foule les tourments :
Satiété, dégoût, remords, maux que le vice
Réserve à ses amants comme un juste supplice ;
Et, punis à la mort par les divines lois,
Malheureux ici-bas, vous le serez deux fois. —
Fort bien ; mais, cependant, si ton espoir se fonde
A détruire un défaut aussi vieux que le monde,
Quel comble d'illogisme ! En effet, tu l'as dit,
Poète, en commençant les vers de cet écrit :
Chacun par quelque endroit manque d'esprit de suite.
Quand la chute d'Adam jadis se fut produite,

1 Epicure, philosophe athénien. Ses disciples dénaturèrent sa doctrine en plaçant le bonheur, non dans la pratique de la vertu, mais dans les plaisirs des sens.

Sa raison, jusque là de tous ses sens vainqueur,
Se vit soudain en proie au vertige, à l'erreur ;
Et cet effet devint, en passant d'âge en âge,
De tous ses descendants le funeste héritage :
Nous admirons le bien et nous faisons le mal ;
Nous descendons parfois plus bas que l'animal,
Quand le cœur tout rempli de notre suffisance
Nous osons mépriser la divine assistance,
Elle qui chez les Saints, malgré l'austérité,
N'anéantit jamais toute fragilité.
L'état parfait du Ciel est l'unique partage ;
Pour tout dire en cinq mots : Dieu seul est toujours sage.
Tu ne peux l'ignorer. — Hélas ! non, je le sais. —
Donc, plus de vains discours. — J'obéis et me tais.

1903.

SATIRE VII

Contre l'impiété.

Les êtres variés qui peuplent la nature :
L'oiseau qui le matin chante dans la ramure,
Les plantes et les fleurs, parures des jardins,
Le lion rugissant aux déserts africains,
L'insecte que l'on voit s'agiter dans la poudre,
Les astres, l'aquilon, l'océan et la foudre,
Rendent gloire au Seigneur chacun à sa façon.
L'homme seul, tout doué qu'il est de la raison,
Le favori du Ciel, le souverain du monde,
L'homme à qui Dieu destine une fin sans seconde :
Celle de partager son bonheur dans les Cieux,
Refuse de courber son front audacieux
Et, de tant de bienfaits oubliant la mémoire,
Ose outrager son Dieu, loin de lui rendre gloire.
Certes, je dois louer la phalange des Saints,
Couronne de l'Eglise et l'honneur des humains,
Qui chaque jour au Ciel adressent leurs louanges
Et mêlent leurs transports à ceux du chœur des anges.
Oui ; mais, si le Très-Haut a ses adorateurs,
Satan, hélas ! aussi compte des serviteurs,
Libertins, renégats, infernale sequelle,
Qui voudraient, se tournant vers la Force éternelle,
Par la fourbe, l'astuce et des flots de venin,
Anéantir un Dieu qui barre leur chemin.
Dans l'art de déverser sur l'Eglise l'outrage,
Des lâches aspostats rien n'égale la rage.
Soit que ces révoltés et ces nouveaux Judas
Espèrent étouffer, à force d'attentats,

Dans leurs cœurs le remords qui justement les mine ;
Soit qu'ils veuillent briser la sublime doctrine,
Dont ils sont impuissants à pratiquer les lois ;
Ou, poussés par la haine, entraîner à la fois
Les naïfs avec eux dans leur ignominie ;
Ils s'en vont dans les clubs de la démagogie
Vomir contre le Christ des blasphèmes affreux,
Au scandale joignant ce crime monstrueux
De saper dans les cœurs, par leurs discours infâmes,
La Foi, dans le malheur seul refuge des âmes.
Et, pour mettre le comble à leur perversité,
Ils nomment joug honteux la douce charité.
Inutiles efforts ! Que l'Eglise s'en rie !
Son vieux tronc, dégagé d'une branche pourrie,
Poussera des rameaux plus verts et plus puissants,
Dans l'univers entier, jusqu'à la fin des temps.
Ce que n'ont pu contre Elle un Julien [1], un Voltaire,
Ces mirmidons en vain s'efforcent de le faire.
D'autres, demi-savants, de leur savoir épris,
Pour l'Eglise et les siens sont remplis de mépris.
L'une est, s'exclament-ils, mère de l'ignorance,
Seul secret ici-bas de sa toute-puissance.
Guerre à cet oppresseur ! Les autres en deux mots
Se rangent en deux camps : les fourbes et les sots.
De leurs outrages c'est en six vers la synthèse.
Oh ! d'impudents farceurs prétention niaise !
Pourquoi les réfuter de ma modeste voix,
Quand tant d'auteurs fameux l'ont fait plus de cent fois ?
Augustin, Bossuet, mille autres par leur gloire,
Donneraient à mes vers trop facile victoire ;
Et de nos jours l'Eglise en Léon [2] s'incarnant
Propage la science en ce monde à torrent.
De leurs vaines clameurs le mieux est donc de rire.
Mais, ce qui justement doit provoquer notre ire

1 La terminaison *ien* peut être d'une ou de deux syllabes, au gré du poète.
2 Léon XIII, l'un des plus grands papes de l'Église.

C'est d'entendre traiter de fourbes et de sots
Ces chrétiens généreux, ces savants, ces héros,
Qui par leur piété, leur savoir, leur courage,
Parfois même aux méchants arrachent leur hommage :
Fourbes, tous ces martyrs qui, jetés aux lions,
Ont cimenté leur foi jadis par millions ;
Qui de nos jours, au loin, pour conquérir des âmes,
Vont subir le trépas par le fer ou les flammes !
Fourbes, tous ces mortels qui, dans les hôpitaux,
De leurs persécuteurs pansent souvent les maux ;
Ou, méprisant du monde, honneurs, plaisirs, richesse,
Cachent dans le couvent leur beauté, leur jeunesse,
Et là, par la prière et par l'austérité,
Apaisent le courroux de la Divinité,
Dont les foudres sinon frapperaient les impies !
Fourbes et sots encor tous ces fameux génies :
Paul [1], Tertullien, Ambroise, Origène, Thomas [2],
Rubens, Mozart, Racine, Arnaud [3], Pascal, Dumas [4],
Mille autres, dont la Foi guidant la main féconde,
Ont laissé des travaux qui surprennent le monde !
Il suffit. Prouve-t-on ce qui crève les yeux ?
Qui dénie au soleil son éclat radieux
Est un mortel aveugle ou frappé de folie.
Après tout, de quel droit cette tourbe avilie
Ose-t-elle outrager l'Eglise et ses croyants ?
Quelles sont les vertus florissant dans ses rangs ?
Pour les infortunés, quels sont ses sacrifices ?
Quelques cas exceptés, je vois beaucoup de vices :
Cupidité, luxure, envie, ambition,
Egoïsme, mensonge, orgueil, dissension,
Forment presque toujours le funeste mobile
Qui conduit ici-bas cette troupe servile.

1 S[t] Paul, l'apôtre des nations.
2 S[t] Thomas d'Aquin, surnommé l'*ange de l'école*.
3 Arnaud, célèbre écrivain, qui mérita le nom de *Grand*.
4 Jean-Baptiste Dumas, éminent chimiste français.

L'impie en vain veut donc percer un diamant,
Ses traits sont renvoyés sur lui rebondissant.
Mais, honte à ceux surtout qui, par mille bassesses,
D'odieux gouvernants s'attirent les largesses !
Ces tyrans adulés, vil et lâche troupeau,
Ne te sauveront point au-delà du tombeau.
Pour moi qu'un tel défaut n'effleura de son aile,
Je brûlerai toujours contre lui d'un saint zèle,
Mettant tout mon devoir, avec l'aide de Dieu,
A venger la vertu par tout temps, en tout lieu.
Que font l'or, les honneurs, à moi, fils de l'Eglise ?
Devant Elle la mort tout nivelle, égalise,
Et de ses purs enfants les seuls restes mortels
Méritent à ses yeux la gloire des autels.

1903.

SATIRE VIII

Contre l'égoïsme.

Que d'un poète est vrai ce vers bien que brutal :
« L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal [1], »
Quand son âme ignorant la grâce qui l'épure
Pour tout guide il ne prend que la seule nature.
C'est alors qu'il devient idolâtre de soi
Et que son bon plaisir fait son unique loi.
Heureux qui n'en connut jamais la tyranie !
Qui ne l'a rencontré dans le cours de sa vie
Ce mortel odieux, ce comédien, ce sot,
Ce fléau des humains, l'égoïste en un mot ?
Je veux prendre en mes vers ce tyran à sa source [2],
Pour le peindre en traits brefs dans sa funeste course :
Rejeton de parents dont l'aveugle bonté
Se fait de leur enfant une divinité,
Admire tout en lui, tout, jusques à ses vices,
Se plaît à satisfaire à ses moindres caprices,
Il montre en lui déjà, par sa bizarre humeur,
Le germe d'un despote, à l'œil observateur.
Le moindre contretemps provoque sa colère :
Sa mère est son esclave et de même son père.
S'il croît, plus son plaisir fait loi dans la maison.
Vienne le cours du temps parfaire sa raison
Et lui donner un rôle à remplir dans le monde,
C'est alors que son âme, en adresse féconde,
Trouve mille ressorts, au dépens du prochain,
Pour s'assurer toujours un fortuné destin.

1 Molière, le Tartufe, Acte V, Scène VI.
2 Tyran n'est pas trop fort, car l'égoïste est véritablement un tyran pour son entourage.

D'abord, pour s'éviter le moindre sacrifice,
L'égoïste, homme ou femme, use de l'artifice
De simuler souvent une faible santé,
Que démentent sa force et son teint coloré.
Admirez les effets de cette comédie :
De crainte d'aggraver sa fausse maladie,
Il se doit épargner toute charge et soucis ;
Vers lui vont tous les soins du monde et du logis.
Sa santé pour toujours atteinte en ses racines,
Non seulement exige et soins et médecines,
Mais surtout mets choisis avec vins généreux,
Des jours exempts de peine et des plaisirs nombreux.
Bref, tout doit converger vers sa seule existence.
Qu'importe à son cœur sec l'étrangère souffrance ?
Il verrait l'un des siens au moment du trépas
Que, pour le soulager, il ne ferait un pas !
L'égoïste s'entend, quelle que soit sa place,
A se soustraire au joug qui les autres enlace ;
S'il travaille, parfois, c'est dans son intérêt.
Perfidement prolixe ou savamment discret,
Il sait suivant le cas parler ou bien se taire,
Flatter les passions des puissants de la terre,
Pour attirer sur lui le salaire et l'honneur
Qu'un autre a mérités par son rude labeur.
Autour de lui l'on souffre, on peine ? Il n'en a cure ;
Il goûte d'autant mieux sa douce sinécure.
Il s'indigne au mépris qu'il a seul mérité ;
Voir autrui confondu c'est pour lui volupté.
S'il donne à son prochain, s'il lui prête assistance,
Qu'on le rendra dix fois c'est qu'il a l'assurance.
La loi divine ordonne à tous le dévoûment ;
Lui, se confinant seul dans son isolement,
Hait de la charité la céleste contrainte,
S'affranchit de la Foi pour, librement, sans crainte,
Pouvoir choyer son corps que le commun trépas
Des vers du monument ne garantira pas.

Pour soustraire son cœur à toute inquiétude,
L'égoïste a grand soin de fuir la solitude ;
Ennemi de son âme, amoureux de son corps,
A caresser ses sens il met tous ses efforts :
Il n'est pour l'embellir de parure trop rare,
Il voit sans s'émouvoir les haillons de Lazare ;
Et, refusant l'obole à qui lui tend les mains,
Il prodigue son or en fêtes et festins ;
Leur joie et leur éclat forment toute sa vie.
Dans le séjour des pleurs ou de la maladie,
Jamais on ne le voit à quelque infortuné
Témoigner cet amour qui prouve un cœur bien né.
Non, de ce lieu maudit, il s'éloigne sans cesse :
Le spectacle affligeant d'une telle détresse
Pourrait empoisonner le bonheur de ses jours
Et de sa quiétude interrompre le cours.
Bref, j'aurai résumé d'un trait cette satire
Disant que pour lui seul l'égoïste respire.
Mais, pourquoi plus longtemps contre lui s'indigner ?
Ne vaudrait-il pas mieux, plutôt, s'apitoyer ?
Tôt ou tard, en effet, la loi de la souffrance
Surprendra ce mortel dans sa triste indolence
Et viendra lui montrer, au milieu du plaisir,
Qu'il n'est pas ici-bas seulement pour jouir.
Au bonheur jusque là son âme accoutumée,
Sans ressorts, tombera sous son mal écrasée.
Puisse-t-elle trouver, en cette extrémité,
Elle qui méconnut toujours la charité,
Un ami dont la voix relève son courage
Et dont la douce main dans ses maux la soulage !
Elle apprendra, par là, le prix du dévoûment
Et rougira, surtout, de son aveuglement.

1904.

SATIRE IX

Contre les vanités du monde.

SALOMON, ce grand roi dont jamais l'opulence,
Le faste, le savoir, la gloire et la puissance,
Ne furent égalés par d'autres potentats,
Dans l'Ecriture Sainte affirme qu'ici-bas
Tout n'est que vanité : plaisirs, honneurs, richesse,
Hormis aimer son Dieu, seul Le servir sans cesse.
Quelle leçon devrait tirer l'humanité
De cet aveu d'un cœur qui de la volupté
Connut tous les secrets et, funeste utopie,
Y chercha le bonheur au déclin de sa vie !
Heureux si, comme avant, le plus sage des rois
Toujours de la sagesse eut observé les lois :
De honte, il n'aurait point sa gloire couronnée [1].
La regrettable fin du fils de Bethsabée
Eloquemment encor montre à l'humanité
Qu'il est, sur cette terre, une autre vanité :
Celle d'avoir si bien parlé de la sagesse
Et de se reposer sur sa seule faiblesse,
Pour conformer sa vie à ses austères lois.
Comme l'aquilon brise un chêne dans les bois,
Ainsi toute vertu sans la grâce divine,
Aux coups des passions, sombre dans la ruine.
Cette force du cœur, ce guide de l'esprit,
Où doit-on les chercher sinon dans Jésus-Christ,

1 Salomon, dans sa vieillesse, s'abandonna à la luxure et à l'idolâtrie (Livre des rois, Chapitre XI). Il est l'auteur du livre des Proverbes, de l'Ecclésiaste et du livre de la Sagesse.

Lui, le Verbe de Dieu, la Sagesse éternelle ?
Or, cette voix divine aux humains que dil-elle ?
C'est une vanité que d'amasser de l'or
Dont on n'emporte pas un atome à la mort,
Cet or, vil instrument de nos concupiscences,
Qui nous pousse ici-bas à tant de défaillances.
C'est une vanité que les honteux désirs,
La criminelle soif de coupables plaisirs,
Qui dégradent le cœur et réservent à l'âme
Le juste châtiment de l'éternelle flamme.
C'est une vanité que ces folles ardeurs
A vouloir s'élever au sommet des honneurs,
Vils hochets de l'orgueil, dont la trompeuse amorce
Pour les biens éternels laisse l'âme sans force.
Ce sont des vanités de vouloir de longs jours
Et de fautes sans cesse en parsemer le cours,
De se livrer sans frein aux plaisirs de la terre
Sans de l'éternité méditer le mystère,
Bref, de river son cœur aux choses d'ici-bas
Et du bonheur du Ciel ne faire point de cas.
Hélas ! à cette voix que d'humains sont rebelles !
Bien plus, ils nomment fous ceux qui lui sont fidèles.
O comble d'ironie ! O triste aveuglement,
Qui rencontre ici-bas même son châtiment !
Semblables aux forçats tout meurtris de leurs chaînes,
Oui, cette soif de l'or qui leur brûle les veines,
Ces désirs effrénés de plaisirs et d'honneurs,
De soucis, nuit et jour, tyranisent leurs cœurs.
Dieu parsema de fleurs le chemin de leur vie,
Le bonheur légitime est là qui les convie :
Agréments du foyer, d'une juste union,
Délices des beaux arts, de la religion.
Mais, hélas ! s'obstinant dans leur erreur fatale,
Ils usent leurs efforts, semblables à Tantale,
Parmi les passions jusqu'à leurs derniers jours,
A saisir un bonheur qui les fuira toujours.

Ils sont donc insensés ceux dont l'espoir se fonde
A contenter leurs cœurs aux choses de ce monde.
Le bonheur n'est point là. Déjà, l'antiquité
Montre le sage aimant la médiocrité.
On conte qu'Alexandre, en passant par Corinthe,
Voulut voir Diogène alors dans son enceinte [1];
Il trouva le Cynique auprès de son tonneau,
Qui réchauffait son corps, couvert d'un vieux manteau,
Au soleil radieux du beau ciel de la Grèce.
Tout ému du tableau de semblable détresse,
Il dit au philosophe : « Expose-moi tes vœux,
Je les exaucerai ; dis-moi ce que tu veux. —
Ote-toi du soleil », riposta Diogène.
Sa boutade ravit le royal capitaine
Et prouva, par l'absurde, au monde éloquemment,
Qu'on trouve le bonheur dans le renoncement ;
Non pas comme autrefois le célèbre Cynique,
Sans pudeur, à la Grèce en montrait la pratique,
Mais, ainsi que du Christ les préceptes divins,
En lui-même incarnés, l'enseignent aux humains.
Oh ! que ce joug est doux ! Oh ! qu'il est raisonnable,
Quand on voit du trépas le sort inévitable !
Vienne l'instant fatal, le destin le plus beau
Ne permet d'emporter qu'un linceul au tombeau,
Où de ce corps objet de tant d'idolâtrie
Ne restent que des os et de la chair pourrie,
Qui, réduite en poussière aux ravages du temps,
Passe comme un nuage emporté par les vents.
Mais, tout n'est pas fini pour l'homme qui succombe :
Non, sa réelle vie est au bord de la tombe,
Car son âme de là gagnant l'éternité
Y trouvera le sort qu'elle aura mérité ;

1 Diogène le Cynique, né à Sinope, faisait consister la sagesse dans les privations volontaires. Très caustique, il dédaignait toutes les convenances et vivait sobrement. Il marchait pieds nus en toute saison, dormait sous les portiques des temples, enveloppé dans son unique manteau et ayant pour logis un tonneau, qui devint populaire dans la Grèce entière. Il mourut à quatre-vingt-dix ans (413-323 avant J.-C.).

Et l'âme au dernier jour à son corps réunie
Lui fera partager son immortelle vie :
Ineffable, s'il fut ami de la vertu ;
Effroyable, s'il a dans le vice vécu.
Foulons donc à nos pieds et le monde et sa gloire,
Luttons pour remporter l'éternelle victoire ;
Et pour nous résumer comme un auteur l'a dit,
Ayons toujours présent ce conseil à l'esprit :
Ne demandez à Dieu ni grandeurs, ni richesse,
Mais, pour vous gouverner, implorez la sagesse.

1904.

SATIRE X

Contre l'orgueil.

Esprit humain, rayon de la Divinité,
Vous qui comme l'éclair percez l'immensité,
Jusqu'où bornerez-vous vos sublimes conquêtes ?
Quand je vois les progrès que sans cesse vous faites
Dans le champ glorieux des sciences, des arts,
Les prodiges semés par vous de toutes parts,
Ma muse donnant cours au transport qui l'anime
Vous offre dans ces vers un encens légitime.
Qui peut s'y refuser ? Que diraient nos aïeux,
Si Dieu pour eux hâtant l'instant mystérieux [1],
Ils sortaient du tombeau, revenaient dans ce monde,
Pour contempler les fruits de votre ardeur féconde ?
Ces superbes cités qui, pour leurs habitants,
Possèdent du confort tous les raffinements ;
Ces somptueux palais, ces vastes édifices,
Séjours où l'amateur contemple avec délices
Les chefs-d'œuvre sortis du marbre et du pinceau,
Par écoles rangés du parquet au vaisseau ;
L'art si cher, autrefois, à Galien [2] et Vésale [3]
Reculant du trépas la minute fatale [4] ;
La vapeur appliquée à ces monstres de fer
Qui, soit locomotive et luxueux steamer,

1 Le jour inconnu de la résurrection générale.
2 Galien, célèbre médecin de l'antiquité, né à Pergame (131 à 210). Il fut médecin de l'empereur Marc-Aurèle.
3 André Vésale, fameux anatomiste, né à Bruxelles (1514 à 1564).
4 Les progrès de la médecine et de la chirurgie ont considérablement augmenté la moyenne de la vie humaine.

Traversent comme un trait les monts [1], la terre et l'onde,
Et font ainsi voisins les habitants du monde,
Ou bien dans l'industrie aides, sûrs et puissants,
Centuplent sans efforts l'effet des artisans ;
La foudre redoutable, aujourd'hui maîtrisée,
Transmettant la parole ainsi que la pensée [2],
Animant l'atelier, supplantant les chevaux [3],
Ou jetant dans la nuit ses flamboyants faisceaux [4].
Bien plus, l'homme a conquis l'abîme océanique [5] ;
Et, pour comble, le ciel, lui, dont l'empire unique
De l'assaut des mortels se ria si longtemps,
Voit son immensité parcourue en tous sens [6] !
Oui, ces fruits merveilleux et bien d'autres encore [7],
Que le génie humain à nos yeux fait éclore,
Provoquent justement notre admiration.
Nous y mettrons pourtant une condition :
C'est que l'homme jamais ne perde la mémoire
Qu'il doit de ses succès rendre à Dieu toute gloire.
Est-ce là le devoir qu'il accomplit toujours ?
Hélas ! non. Si jamais, ainsi que de nos jours,
L'essor humain plus haut ne parvint dans sa course,
Combien en font hommage à sa divine source ?
Un grand nombre, plutôt, enflés de leurs succès,
Affirment que le dogme est détruit à jamais,
Se moquent d'une foi bonne au plus pour l'enfance
Et ne courbent le front que devant la science.
Insensés ! Orgueilleux ! Pour briser votre erreur,
Je n'ai qu'à vous montrer votre maître Pasteur [8].

1 Aucune montagne ne résiste plus à l'art de l'ingénieur.
2 Le télégraphe de Morse et le téléphone de Bell, perfectionné par Edison, inventeur du phonographe.
3 La traction électrique par accumulateur, trolley ou caniveau.
4 L'éclairage électrique par la lampe à arc ou à incandescence.
5 Le scaphandre et le vaisseau sous-marin.
6 Le ballon dirigeable, l'aéronef ou l'aéroplane.
7 Tels que le microphone, la télégraphie sans fil, le photographie des couleurs, la radiographie, le cinématographe, etc....
8 Pasteur, illustre chimiste français, le plus grand savant des temps modernes, inventeur de la science microbienne. Grand bienfaiteur de l'humanité, par ses découvertes médicales.

Avez-vous oublié, race imprudente, altière,
Les traits que vous lança l'éloquent Brunetière [1] ?
Qu'avez-vous répondu à cette illustre voix ?
Rien, sinon que hurler comme un chien aux abois.
Non, non, la foi n'est point du savoir l'ennemie ;
Elle prête, au contraire, à l'homme de génie
Une force nouvelle et le divin flambeau
Qui trouve le secret du bien, du vrai, du beau.
Craignons les fruits maudits de la science athée,
Elle doit toujours être à bon droit redoutée,
Car, fléau des humains, elle engendre l'orgueil,
Source de tous nos maux de l'enfance au cercueil.
Quand un homme illettré de ce vice est la proie
Que de crimes déjà ne parsèment sa voie !
Mais, qu'un mortel encore à son impiété
Unisse du savoir toute l'habileté,
Le prestige de l'or, le crédit, la puissance,
Sa soif de dominer devient de la démence ;
Et, parfois, pour asseoir son pouvoir ici-bas,
Il jette l'épouvante à force d'attentats !
Pour comprendre où l'orgueil pousse la perfidie,
Lisez du Golgotha l'antique tragédie :
Le vulgaire n'en fut que l'aveugle instrument,
L'auteur, le Pharisien ou le Scribe savant [2].
Mais, lorsqu'un vrai génie en sa marche sublime,
Comme jadis Newton, en extase s'abîme [3]
Devant Dieu qui l'inspire et dont il voit le nom
Ecrit en lettres d'or sur l'astre à l'horizon,
Comme sur l'humble fleur qui se cache sous l'herbe,
Ce n'est plus un mortel égoïste et superbe

Chrétien convaincu, il a prouvé par un ouvrage célèbre l'absurdité de la croyance à la génération spontanée.

1 Brunetière, éminent académicien, auteur du discours sur la faillite de la science.

2 Pharisien, sectaire juif. Orgueilleux et corrompu, il n'avait que le masque de la vertu Scribe, docteur de la loi chez les anciens Juifs. Tous deux tramèrent la mort du Messie, pour conserver leur ascendant sur le peuple.

3 Newton (1642 à 1727), illustre savant anglais. Il avait un tel respect pour la Divinité, à la vue de la création, qu'il ne prononçait jamais le nom de Dieu sans se découvrir.

Qui, de son vain savoir follement exalté,
Méprise, écrase, hait la simple humanité [1].
Oh ! non. Le feu divin qui l'anime et l'enflamme
De l'amour du prochain pénètre aussi son âme ;
Au milieu de la gloire, il poursuit son bonheur
Et dans la créature aime le Créateur.
Sincèrement encore et sans honte il confesse,
Malgré tout son savoir, son néant, sa bassesse ;
Et, devant l'univers que l'Eternel soutient,
Comme le grand Pascal, il dit : Je ne sais rien [2].
Chaque pas que l'on fait au champ de la science
Recule l'horizon, montre notre ignorance ;
Ce n'est qu'après la mort, à son Dieu réuni,
Qu'on a la clef de tout plongé dans l'Infini.

1905.

---

1 Voir notamment la doctrine de Nietzsche, l'inventeur du Surhomme.

2 Blaise Pascal (1623 à 1662). Illustre écrivain et géomètre français. Après avoir parcouru le cycle des connaissances humaines, il s'écria : Je ne sais rien. Il vécut et mourut chrétiennement.

SATIRE XI

Contre la curiosité.

On conte qu'à Pandore, en son jour d'hyménée,
Une boîte en présent par les dieux fut donnée,
Qui, funeste cadeau, renfermait dans son sein
Tous les maux s'acharnant contre le genre humain.
La gracieuse épouse, elle n'eût été femme,
Brûlait de contenter ce désir de son âme :
De voir le contenu du divin contenant.
Elle l'ouvre, soudain. Malheur ! Car, à l'instant,
Tous les maux prisonniers s'en échappent en foule ;
Partout, dans l'univers, l'affreux torrent s'écoule.
Par cette image on voit la curiosité
Source de mille maux pour notre humanité.
Ce défaut de l'enfant est déjà l'apanage,
Car c'est lui qui le pousse à briser avec rage
Le jouet que sa mère a remis dans sa main,
Pour trouver le secret qu'il pense être en son sein ;
Et, devant les débris dont la chambre est semée,
Il déplore trop tard sa fatale pensée.
Ephémère regret ! Inutile leçon !
Vienne le cours du temps lui donner la raison,
Allumer dans son cœur les feux de la jeunesse,
Puis de la puberté la dangereuse ivresse ;
Vienne, enfin, l'âge mûr amortir tous ses sens,
Et le couchant les rendre à peu près impuissants,
L'homme au désir de voir, de tout savoir succombe,
Chaque jour, du berceau jusqu'au bord de la tombe.

Certes, ce sont penchants qui, sagement conduits,
Portent chez les mortels de magnifiques fruits,
Et par eux la vertu, les arts et les sciences,
Augmentent leur éclat, comme nos connaissances.
Utile et noble instinct ! Mais, hélas ! on le sait,
Dans sa marche ici-bas, oui l'homme est ainsi fait
Que ce désir constant de tout voir et connaître
Sert plus à son malheur qu'au progrès de son être.
Observez des enfants les ébats au logis,
Qu'ils remplissent si bien de leurs jeux, de leurs ris ;
Ou des adolescents la course vagabonde,
Dans la ville où le vice en cent formes abonde ;
Toujours, vous les verrez poursuivre avec ardeur
Ce qui flatte les sens et pervertit le cœur :
Ces livres graveleux, ces obscènes brochures,
Ces marbres, ces tableaux, ces journaux, ces gravures,
Honte des magasins, des rues et des salons,
Ecole ouverte à tous pour d'infâmes leçons,
Sont autant de foyers où se perd la jeune âme,
Ainsi qu'un papillon au contact de la flamme.
C'est le moindre danger. Il est d'autres appâts
Dont l'humaine nature est friande ici-bas :
Les entretiens scabreux, les scandaleuses fêtes,
Les spectacles lascifs, les bals dignes des bêtes,
Où d'indignes parents, sous couleur de bons tons,
S'empressent pour jouir avec leurs rejetons.
Et ces enfants, gâtés au poison qu'on distille,
Reproduiront plus tard, au foyer, dans la ville,
Les exemples fatals qu'on plaça sous leurs yeux ;
On en lit les beaux fruits aux journaux de tous lieux :
Débauche, escroquerie, orgueil, vol, adultère,
Et les maux qu'après eux ils sèment sur la terre,
Il faut en convenir, en toute vérité,
Ont pour point de départ la curiosité.
Laissons-là son aspect lamentable et tragique
Et voyons son côté ridicule et comique,

Il est source féconde en exemples fameux ;
Cueillons-en quelques-uns aux plus communs d'entre eux.
D'abord, qu'observe-t-on, chez soi ? Derrière la porte,
La servante écouter les bruits qu'elle colporte ;
Elle et votre valet y sont tant absorbés,
Qu'en ouvrant tout à coup vous leur cassez le nez.
Mais, vous, maîtres, plus tard, trouvez simple et logique
D'agir hors de chez vous comme ce domestique.
Sortez pour parcourir en tous sens la cité :
Devant une maison, là, le peuple est massé.
Quoi? Qu'est-ce encore? Il vient de s'y commettre un crime ;
Il ne se lasse pas et trouve légitime
De contempler l'endroit où l'acte fut commis.
Plus loin, c'est un farceur sur le trottoir assis,
Qui trace sur le sol mille signes bizarres ;
Un passant, trois, dix, cent, près de dessins si rares,
S'arrêtent, ébahis, et les boivent des yeux.
Ou bien ce sont des gens qui, pressés, soucieux,
Entourent un malade affaissé sur la terre :
Faute d'air, l'étouffer c'est tout leur ministère,
Ailleurs, c'est tabarin, monté sur ses tréteaux,
Qui de farces amorce une mer de badauds.
La foire bat son plein. Mêlez-vous à la presse,
Vous verrez ce que peut une foule en liesse,
Garçons, hommes, vieillards, filles et surtout dames,
Pour contenter l'ardeur qui dévore leurs âmes.
Oui, les dames surtout ; elles, en d'autres temps,
Si pleines de réserve et même de bon sens,
Pour voler aux plaisirs vous heurtent sans merci,
Se laissent bousculer, bousculent à l'envi.
Mais, homme, ne crois pas être exempt du défaut :
Tu n'en es pas indemne, oh ! non, bien il s'en faut !
Et ta fureur de voir est d'autant plus coupable
Que tu prétends toujours ton esprit raisonnable.
Ce sont-là, dira-t-on, boutades de docteur.
Quoi, m'englober aussi se récrie un lecteur !

Membre du sexe fort, moi, du moins, je me pique,
De n'avoir ce travers, au beau sexe endémique. —
Les tiens et toi trop tôt vous en êtes ravis,
Car, bien que dans vos rangs, voici mon humble avis :
Si pour tout voir, savoir, fille d'Eve s'enflamme,
Sous ce rapport chaque homme est souvent une femme.

1906.

SATIRE XII

Contre le Scepticisme ou *Satire contre les Satires.*

Muse, avec la satire il est temps d'en finir,
Louer pour le poète est un plus doux plaisir
Que de s'apitoyer sur les vices des hommes,
Qui s'offrent à ses yeux dans le siècle où nous sommes.
Croyez-vous, par l'attrait de vos caustiques vers,
De saints et de héros remplissant l'univers,
Rendre de Montyon l'artifice inutile [1] ?
D'autres l'ont entrepris. Déjà Perse, Lucile,
Horace et Juvénal ont dans leurs vers latins [2]
Naguère flagellé les vices des Romains ;
Ils n'ont point empêché le peuple roi du monde
De périr étouffé dans une fange immonde.
Et, plus proches de nous, Régnier et puis Boileau [3],
Des travers de leur temps dépeignant le tableau,
Ont-ils, l'un de sa verve incisive et cynique
Augmenté la pudeur au foyer domestique ?
L'autre, en criblant de traits les méchants écrivains,
Tari pour l'avenir la source des Cotins [4] ?
Qui l'oserait prétendre ? On peut dire, au contraire,
Que, s'inspirant des lieux qui semblaient tant lui plaire,
Le poète de Chartre en vers licencieux
Ne fit que propager les instincts vicieux ;

1 Montyon (baron de), célèbre philantrope, né à Paris, fondateur de plusieurs prix de vertu décernés chaque année par l'Institut (1735-1820).

2 Perse (34-62), Lucilius ou Lucile (149-103 avant J.-C.), Horace (64-7 avant J.-C.), Juvénal (42-123), poètes satiriques latins.

3 Régnier (1573 à 1613), poète satirique français. Ses vers sont aisés et mordants, mais souvent licencieux. Il mourut, victime de ses excès, à l'âge de 40 ans. Boileau Despréaux (1636 à 1711), célèbre poète français, le roi de la satire.

4 Cotin, mauvais écrivain du siècle de Louis XIV. Il fut ridiculisé par Boileau.

Et qu'après lui Boileau, de son mordant génie,
Attisa dans les cœurs la colère et l'envie,
Qui noircit de son fiel des monceaux de papier,
Ignorés du lecteur mais non de l'épicier.
Bénissons, toutefois, le courroux légitime
De l'auteur du Lutrin, dont la verve sublime [1]
Burina, dans le feu de son cœur irrité,
Des chefs-d'œuvre chéris de la postérité.
Voyons de Despréaux, le roi de la Satire,
Si les imitateurs, en tirant de leur lyre
Des accords moins vibrants et moins harmonieux,
Eurent par leur vertu des effets plus heureux :
Voltaire, de sa plume inlassable et sceptique [2],
Sape tout, foi, pouvoir qu'il nomme despotique.
Corrupteur de la femme et flatteur de la cour,
Méprisant le petit, louant la Pompadour,
Soufflant l'impiété, la haine et la colère,
Il ouvre ainsi la voie au règne populaire,
Redoutable chaos d'où naquit la Terreur,
Qui submergea la France et de sang et d'horreur.
Chénier veut vainement conjurer la tempête [3] :
Il paie un des premiers ses efforts de sa tête ;
Et pour ramener l'ordre, enfin, dans cet enfer,
De Bonaparte on dut prendre la main de fer.
Hélas ! si de sa gloire il éblouit la terre,
Il ne vainquit le vice et l'esprit de Voltaire [4],
Que déjà de sa muse, étouffée en sa fleur,
Gilbert avait flétris avec tant de chaleur [5] !

1 Le Lutrin, poème héroï-comique de Boileau Despréaux, œuvre remplie d'imagination.
2 Voltaire (1694 à 1778) célèbre écrivain français, d'une fécondité prodigieuse, mais impie et sceptique. Il fut le précurseur de la révolution française.
3 André Chénier, poète distingué (1762 à 1794), combattit les idées révolutionnaires et mourut sur l'échafaud.
4 Ce qui caractérise surtout l'esprit voltairien c'est le scepticisme, l'impiété et l'illogisme. Voltaire, bien qu'affectant une grande indépendance, se fit le flatteur de la marquise de Pompadour, favorite de Louis XV.
5 Gilbert (1751 à 1780), poète satirique français, mort à 29 ans, à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Et de nos jours Barbier, par ces vers ïambiques [1],
Restaura-t-il les mœurs et les vertus publiques ?
Voyez et concluez. Quelle corruption !
Quels flots d'impiété ! Quelle division !
On dirait, tel un chêne emporté d'une cime,
Que le monde descend lentement dans l'abîme.
Il suffit. Des rimeurs négligeons le fretin [2],
Dont les vers n'eurent pas un plus heureux destin.
Qui, du reste, est parfait ? De tous on peut médire :
Chaque homme en son ensemble enferme une satire.
A-t-il moins de défauts qu'il n'a de qualités,
Soyons déjà contents et disons : c'est assez.
Muse, vous le voyez, c'est donc peine perdue
De blâmer en nos vers l'humanité déchue.
Quittons de tels soucis. Aux sacrés orateurs
Abandonnons le soin de réformer les mœurs,
En rappelant, surtout, à leur saint auditoire
Qu'au crime échoit l'enfer, à la vertu la gloire.
Ce rôle n'appartient qu'aux prêtres du Très-Haut.
Évitons désormais le dangereux défaut
De blesser le prochain, par nos vaines critiques,
Dont nous sommes punis en passant pour sceptiques.
Quoi ! sceptique, moi ? Non. Un chrétien, je le suis,
Ignore de ce mal les lamentables fruits.
Sa foi jette ses feux sur notre déchéance,
Que lui fait supporter la commune espérance
De s'enivrer un jour, durant l'éternité,
D'un bonheur qui pour tous n'est que la charité.
De la reine du Ciel déjà sur cette terre
Il voit les serviteurs de l'humaine misère,
Et leurs bienfaits sur elle épandus à longs flots
Montrent que les vertus ne sont pas de vains mots.

1 Auguste Barbier, né à Paris en 1810, auteur des *Iambes*, série de satires politiques et sociales, dans lesquelles il flagelle la corruption au sortir de la révolution française.
Les autres poètes satiriques, venus après Barbier, sont nombreux, mais peu renommés.

Oh ! combien je plains l'homme en qui l'âme altérée
Ignore ou méconnaît la céleste rosée,
Qui féconde, adoucit notre exil ici-bas,
Et le rend méritoire au delà du trépas !
Mais, c'est mon dernier trait en quittant la satire,
Aussi que je te hais monstre, entre tous le pire,
Qui des chrétiens heureux comme un démon jaloux
S'acharnent sur leur foi, plus cruel que les loups !
Plutôt non, je te plains ; car l'envie en ton âme
Est pour toi l'avant-goût de l'éternelle flamme.
Malheureux, cesse enfin d'impuissants attentats,
Reprends pour ton salut la foi que tu combats !
Adieu donc, Muse, adieu le métier de médire.
Pour un emploi plus noble usons de notre lyre ;
L'homme est à la vertu comme aux vices sujet,
Je veux être pour eux sourd, aveugle et muet.

1905.

Dissertation sur la Satire.

Si la satire proprement dite est un genre à peu près abandonné de nos jours, ce n'est pas que l'esprit de critique, qui fait sa vie, ne règne plus à notre époque. On peut dire, au contraire, que jamais cet esprit n'a plus sévi qu'actuellement ; c'est une véritable rage de tout censurer. Heureux quand elle ne s'exerce que contre le vice et respecte la vertu ! D'où vient donc cet abandon ? Il nous semble qu'il faut en chercher la cause dans l'expansion prodigieuse de la presse, qui n'existait même pas au siècle de Boileau, le maître de la satire. La critique contemporaine, tant littéraire que morale, trouve, en effet, dans le journal une sorte d'exutoire. Dès lors, elle ne cherche plus à épancher sa bile dans la pure satire. Nous y perdons la qualité, mais non la quantité ! Journellement, quel torrent de papier ! quel ton dans les polémiques ! quelle virulence dans les attaques ! quel langage digne des halles ! On ne respecte plus rien. Ce n'est plus le noble courroux de Despréaux produisant des chefs-d'œuvre de versification, c'est la grossièreté du porte-faix s'exerçant dans toute sa hideur [1]. Ce style poissard se montre même dans le roman et le théâtre. Joignez-y la grivoiserie, condition de leur succès, hélas ! et vous aurez le secret de la dépravation du goût chez tant d'écrivains bien doués, mais devenus incapables de donner à leurs critiques les formes littéraires qu'exige la satire. D'autant plus que ce genre est très difficile et c'est là, nous paraît-il, la seconde raison de son abandon presque complet.

Nombreux sont, en effet, ceux qui se sont exercés à la satire dans tous les temps, mais rares ceux qui, par elle, ont laissé leurs noms à la postérité.

Chaque genre, en poésie, compte des maîtres parfaits, si pas dans l'ensemble de leurs œuvres, du moins pour quelques-unes de leurs

1 Il est bien entendu que ces considérations ne visent que la mauvaise presse.

productions : l'épopée nous présente Homère avec l'Iliade ; la tragédie, Sophocle, Corneille ou Racine avec Œdipe roi, Polyeucte et Athalie ; la comédie, Térence et Molière avec les Adelphes et le Misanthrope ; l'ode compte Pindare, Horace et Malherbe ; l'élégie, Tibulle, Lamartine et Rousseau ; la fable, Esope, Phèdre et Lafontaine, et ainsi de suite.

Il n'en est pas de même de la satire. Et, chose curieuse, alors que nul genre n'est plus ancien et ne fut plus cultivé, car on peut dire sans paradoxe que le besoin de critiquer, endémique dans tout cœur humain, commença à se donner libre cours, tout au moins par la parole, dès que les hommes furent établis en société, on chercherait en vain parmi tant d'écrivains un satirique qui fût parfait sous tous les rapports. Aucun ne l'est, pas même le correct Boileau, qui, nous le reconnaissons, a produit dans ce genre des chefs-d'œuvre de style et de versification, mais non toujours, avouons-le, de critique judicieuse et impartiale. Remarquons encore que la passion, également latente en tout cœur humain, anime surtout les poètes, et principalement l'écrivain satirique. Emporté par sa fougue, il oublie trop souvent le noble but de la satire : censurer justement, pour améliorer, et non frapper sans mesure, pour écraser. Qu'est-ce, en effet, que la satire ? C'est un ouvrage, presque toujours en vers, dans lequel on attaque directement avec un goût sûr, mais sans amertume, ni passion, ni partialité, les vices ou les ridicules des hommes, pour les en corriger. Dans sa critique, il faut que l'écrivain juge sans prévention et, le plus possible, évite les personnalités. Le rire et la colère lui sont permis, mais à condition d'être dirigés par la saine raison.

Jetons, maintenant, un rapide coup d'œil sur l'histoire de la satire, depuis son origine jusqu'à nos jours, et, négligeant le menu fretin, voyons si, parmi les satiriques de génie, il en est un seul qui réunisse l'ensemble des qualités constitutives de la perfection.

La satire prit naissance chez les Grecs, on ignore à quelle époque. Elle n'eut pas, dès le principe, la forme que nous lui connaissons aujourd'hui. Ce ne fut d'abord qu'une sorte de spectacle tenant le milieu entre la tragédie et la comédie, et dont les personnages symboliques avaient leur langage, leur déclamation, leurs parures et leurs danses propres.

Archiloque vint, qui lui donna la forme du récit. Né dans l'île de Paros, ce poète florissait vers l'an 700 avant Jésus-Christ. Ses poèmes, écrits en vers ïambiques, dont quelques fragments seuls nous sont

parvenus, brillent par la force du style et la vivacité des images, mais respirent la colère et la haine. C'est ainsi que sa satire contre Lycambe, qui lui avait promis sa fille en mariage mais reprit sa parole, causa la mort de l'imprudent : il se pendit de désespoir.

Nous ne parlerons pas davantage des œuvres satiriques chez les Grecs, qui, s'inspirant de leurs divinités champêtres, les lubriques satyres, croyaient devoir remplir leurs ouvrages de bouffonneries et d'obscénités.

Pour trouver la pure satire, il faut passer chez les Romains. Quintillien a dit : *Satira tota nostra est* [1]. C'est, en effet, à Lucilius que revient l'honneur d'avoir inventé la satire telle que l'adoptèrent Horace, Perse et Juvénal, ses compatriotes. Avant lui, la satire n'était qu'une chanson en dialogue, dont le mérite résidait dans la force et la vivacité des réparties. Elle devint, ensuite, un drame, comme chez les Grecs, pour prendre enfin, sous la plume de Lucilius (149 à 103 avant J.-C.), la forme actuelle, c'est-à-dire celle d'un discours en vers. Nommer Lucilius, Horace, Perse et Juvénal, c'est faire toute l'histoire de la Satire chez les Latins :

Lucilius naquit à Suessa, l'an 149 avant J.-C. Horace compare ses productions à un fleuve dont les eaux doivent être purifiées de leur limon. Il ne nous est parvenu que quelques fragments de ses œuvres. Leur mérite, bien que grossier encore, fait regretter les trente satires qu'il avait composées.

Horace est né à Venose, le 8 décembre de l'an de Rome 689. Ses satires sont écrites avec élégance, correction et harmonie. Elles seraient parfaites si le vice y était flagellé avec plus d'énergie et de sévérité. Le ton enjoué et frivole que prend trop souvent ce poète dans les passages où il faudrait de la gravité, joint aux exemples qu'il a donnés, rend en quelque sorte le vice aimable ou tout au moins excusable, ce qui est manquer le but de la satire. C'est le même défaut qui rend la lecture de certaines odes d'Horace si dangereuses. Mais, louons, en passant, sans réserves son Art poétique, en tous points admirable.

Perse, né à Volaterre (ville de l'Etrurie), l'an de Rome 787, de J.-C. 34, mourut à l'âge de 28 ans. Il n'a donc pu donner toute la mesure de son talent. Il écrivit sous le règne de Néron, époque terrible où beaucoup de courage était nécessaire pour fustiger la corruption de la cour et de ses sujets. Son mérite est d'autant plus grand que ses œuvres sont remplies de vigueur et d'indignation. Mais le style de

1 La Satire est toute nôtre.

cet écrivain, élevé à l'école des rhéteurs, manque de goût et de grâce. Il est fréquemment obscurci par des ellipses excessives, des réticences bizarres ou des métaphores outrées. Ce poète aurait beaucoup gagné à l'étude assidue des œuvres harmonieuses et pures d'Horace, son prédécesseur.

Juvénal naquit à Aquinum, vers l'an de Rome 795. Son style, comme celui de Perse, se ressent parfois des études de rhétorique auxquelles l'auteur se livra de vingt-trois à quarante ans. Sans avoir la grâce ni la finesse d'Horace, Juvénal a plus de verve et d'énergie. Censeur incorruptible, doué d'une âme de feu, il flagelle impitoyablement la corruption des oppresseurs et l'avilissement des opprimés. Le vers nonantième de sa septième satire :

Ce que les grands ne sauraient donner, un histrion le donne,

lui attira la haine d'un acteur, favori d'Adrien. Le poète fut disgracié et exilé en Egypte, où il mourut vers l'an 121, à l'âge de quatre-vingts ans. On regrette chez cet écrivain la crudité de ses tableaux, un style parfois emphatique et l'abus de l'hyperbole.

Ce nom clot la liste des satiriques romains vraiment dignes d'être cités ; et, si nous voulons retrouver la satire dans toute sa pureté, c'est en France qu'il nous faut la chercher, car les autres contrées ne possèdent que des noms peu célèbres dans le genre, abstraction faite de Cervantès, né à Alcala, en Espagne (1547-1616), et de Swift, né à Dublin, en Irlande, illustres auteurs, l'un de *Don Quichotte de la Manche,* l'autre des *Voyages de Gulliver*. Ces ouvrages sont, du reste, entièrement écrits en prose.

Le genre satirique n'aurait pas été inventé par les Romains qu'il l'eût été par les Français, de leur nature spirituels et railleurs. On en trouve la preuve dans leurs premiers essais de poésie, qui tous sont animés plus ou moins de l'esprit satirique : les fabliaux sont remplis de traits lancés contre les travers de l'époque. Il en est de même des contes du *Castoiement,* des poèmes de la *Mort,* des *Sirventes provençaux* et de la plupart des poésies de Villon, de Ch. Bordigné, de Martial de Paris, de Laurent Desmoulins et de Pierre Michaut, sans parler du *Gargantua* de Rabelais et de la *Satire Ménipée,* presque entièrement en prose. Toutefois, la satire ne prit une forme déterminée, en France, que dans le courant du XVI^e^ siècle. C'est, en effet, Du Belley qui, sous le nom de *Le Poète-Courtisan,* donna vers 1550 la première satire à peu près régulière. Ajoutons, cependant, que ce

fut Vauquelin, né à Lafresnaye en 1536, qui fonda la satire telle que l'adoptèrent ses successeurs de Régnier à Boileau, en passant par Courval-Sonnet, d'Aubigné, Auvray, du Lorrens, Marigny, Louis Petit et Furetière, dont nous ne citons les noms que pour mémoire, aucun d'eux n'approchant de Boileau, ni même de Régnier.

Régnier Mathurin, né à Chartres le 21 décembre 1573, mourut avant l'âge de 40 ans, victime de ses débauches. Ses ouvrages, bien que remplis d'incorrections, brillent par leur hardiesse et leur verve. Étincelants d'images et remplis de gracieux et de naturel, ils débordent de vie et prodiguent les traits, le fort et l'imprévu. Mais, hélas! les goûts dépravés du poète ont parsemé ses œuvres de révoltantes obscénités, qui rendent leur lecture extrêmement dangereuse. Elle flatte et corrompt plutôt qu'elle ne corrige. Ce grave défaut ne peut être reproché à Boileau, presque toujours décent dans ses écrits.

Nous arrivons enfin au maître de la satire qui, Horace et Juvénal exceptés, dépasse par son génie poétique tous les autres satiriques, comme le chêne domine de toute sa hauteur les arbrisseaux qui l'environnent. Horace et Juvénal même lui sont inférieurs, car s'il leur a beaucoup emprunté, combien ces emprunts se sont ennoblis sous sa plume!

Boileau-Despréaux (Nicolas) naquit à Paris ou à Crosne, le 1er novembre 1636. Ses premiers essais, deux chansons, un sonnet et une ode, sont faibles et ne faisaient pas pressentir tant de gloire future pour leur auteur. Celui-ci débuta véritablement dans la carrière à l'âge de vingt-quatre ans, par sa première satire : *Adieux d'un poète à la ville de Paris,* si remarquable déjà par la pureté du style, l'élégance de la versification, la richesse des rimes et l'art d'embellir les détails les plus vulgaires. Ces qualités progressent dans les ouvrages qui suivent et parviennent à leur perfection dans la VIII^{e} et la IX^{e} satire, les meilleures de l'auteur. Quelle correction grammaticale, syntaxique ou prosodique! Rares sont dans les œuvres de l'écrivain les solécismes, les barbarismes de mots et de phrases ou les fautes contre la rime et la cadence.

Pourtant, si les satires de Boileau sont parfaites pour la forme, il n'en est pas de même pour le fond. On doit reprocher, en effet, à ce poète un choix de sujets trop communs, un manque de sensibilité, de la froideur dans l'exposition, trop de brièveté dans le dénouement, une critique parfois injuste, outrée ou manquant de naturel, enfin une flatterie souvent excessive à l'égard des grands et particuliè-

rement de Louis XIV. Cette flatterie est d'autant plus singulière que l'écrivain avait le caractère naturellement indépendant, fier et cassant, bien qu'il fût en réalité charitable et bon.

Nous pourrions multiplier les exemples de ces défauts; bornons-nous aux citations suivantes :

Qu'un poète, dit-il, s'y voit maudit de Dieu.

Satire I, vers 23.

Pensée fausse et exagérée, qui ne semble amenée que pour rimer avec lieu. Le ton général de cette satire est, du reste, outré. Elle abuse des personnalités et finit trop brusquement.

La raison, dit Virgile, et la rime Quinault.

Satire II, vers 20.

Trait injuste. Quinault méritait mieux qu'un pareil dédain. Malgré ses incorrections, il fut un poète de génie : le quatrième acte de Roland, toute la tragédie d'Armide et plusieurs de ses opéras sont des chefs-d'œuvre.

La satire III, donnant la description d'un festin ridicule, est remplie de traits spirituels et bien lancés; mais elle manque souvent de naturel et les transitions y sont parfois trop brusques, témoin le passage à la colère, à propos de la discussion poétique.

La satire IV est une peinture assez faible des folies humaines.

La satire V, d'un ton quelque peu exagéré, pourrait laisser dans l'esprit du lecteur une opinion contraire au premier vers :

La noblesse, Dangeau, n'est point une chimère.

Satire V, vers 1.

Sans compter ce trait admirablement versifié, mais de mauvais goût :

Mais qui m'assurera qu'en ce long cercle d'ans,
A leurs fameux époux vos aïeules fidèles
. . . . . .

Satire V, vers 80, 81 et les cinq suivants.

La satire VI serait peut-être la meilleure de l'auteur, n'était son style trop hyperbolique et les vers ci-après :

Que jamais en plein jour ne fut l'abbé de Pure.

Satire VI, vers 12.

Trait injuste.

Y sont en moins de rien suivis de plus de mille.

Satire VI, vers 52.

Pensée fausse : pour que plus de mille carrosses eussent pu suivre les premiers, il aurait fallu, au contraire, un temps considérable, en admettant que la chose eût été possible alors, à Paris.

De plus, ce vers est médiocre.

La satire VII traite du genre satirique lui-même. Elle est inférieure au modèle latin qu'elle imite.

La satire VIII pèche également par son ton excessif dans certains passages, défaut familier à l'auteur. Voir, notamment, les vers contre Alexandre le Grand, qui indignèrent tant Charles XII, roi de Suède, et les suivants :

Non sans doute; et jamais chez eux un médecin
N'empoisonna les bois de son art assassin.

Satire VIII, vers 173 et 174.

Pointe outrée contre les médecins, que le poète fut heureux d'appeler, quand la maladie vint le saisir.

Le trait suivant de la IX[e] satire est souverainement injuste :

Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

Satire IX, vers 130.

Cotin était certes un mauvais écrivain, mais non un prédicateur médiocre. Son talent d'orateur sacré lui attirait souvent un nombreux auditoire. Très instruit, il fut même prédicateur de la Cour et membre de l'Académie française.

La satire X est une censure amère des femmes en général. Elle contient beaucoup de vrai mêlé à beaucoup d'exagération, et manque parfois de naturel.

Nous ne parlerons pas des satires XI et XII, qui, remplies encore de beaux vers et de riches détails, montrent le talent du poète faiblissant déjà sous le poids des ans.

Disons quelques mots de la flatterie que Boileau, malgré son caractère franc et loyal, témoigna trop souvent à l'égard des grands et, surtout, de Louis XIV. Lisez, pour en avoir une idée, son dicours au roi, la fin de la satire V et les épîtres I, IV et VIII. Quelle adulation pour un

monarque despotique et corrompu ! Il avait, sans conteste, de grandes qualités ; mais nous doutons fort qu'elles eussent été suffisantes pour lui mériter le surnom de grand que lui a décerné l'histoire, s'il n'eût été singulièrement secondé par les nombreux hommes de génie qui vécurent durant son long règne. Certes, sa gloire n'est pas comparable à celle de Charlemagne, de Charles-Quint ou de Henri IV, grands par leur propre génie. L'esprit servile que l'absolutisme du roi-soleil avait su inculquer à tous ses sujets, même aux plus indépendants, explique seul la courtisanerie de Boileau. Cela dit, celui-ci n'en reste pas moins le roi des satiriques. Sa versification est délicieuse, admirable, parfaite. Quel est celui de ses successeurs qui peut lui être comparé ? Aucun. Voltaire n'emploie sa muse sarcastique et déloyale qu'au profit de son égoïsme et de son orgueil ; Chénier a plus de cœur, mais moins de talent ; Gilbert, mort à vingt-huit ans, n'a pu donner que quelques essais remplis de promesses. Nous ne dirons rien de Darie, Baour-Lormian, Colnet, Berchoux, ni de cent autres dont la muse, parfois heureuse, ne peut être comparée à celle de leurs illustres devanciers, et nous ne pousserons pas plus loin nos investigations.

Il découle de ces considérations qu'un poète satirique, pour être parfait, devrait unir à la versification impeccable de Boileau, la verve tantôt mordante de Juvénal, tantôt enjouée d'Horace, suivant qu'il flagelle les vices des hommes ou tourne leurs douces manies en ridicule. Il devrait être doué d'une imagination riche, d'un tact exquis, d'une sûreté de goût jamais en défaut et d'un caractère ignorant la crainte et l'adulation. Il devrait, en lançant ses traits toujours justes et naturels, ne prendre jamais ce ton doctoral ou haineux, qui semble être indirectement le panégyrique de sa propre vertu ou la satisfaction de ses rancunes personnelles, mais montrer par son style invariablement sage, même dans l'emportement d'une légitime indignation, qu'il poursuit sincèrement un but noble et désintéressé : l'amélioration morale de l'humanité. En un mot, il devrait réunir en lui-même un ensemble de qualités qu'aucun satirique n'eut et n'aura jamais.

1906.

Troisième Partie

THÉATRE

MADAME TOUCHE-A-TOUT

Comédie en un acte, en prose.

PERSONNAGES

MARCEL DE LIMANGE, *rentier, oncle de Renée de Linon.*
LUCIEN DE BORAND, *ami de Marcel de Limange et soupirant de Renée de Linon.*
Madame DE LIMANGE, *épouse de Marcel de Limange.*
RENÉE DE LINON, *orpheline, nièce de Marcel de Limange et vivant sous son toit.*
FIRMIN, *valet de chambre de Monsieur de Limange.*
ROSE, *femme de chambre de Madame de Limange.*
DOMESTIQUES.

La scène est à Paris, dans le salon de l'hôtel de Monsieur de Limange. Ameublement luxueux et du meilleur goût. Dans le fond, à gauche par rapport au public, porte d'entrée ; à droite, autre porte donnant accès à la suite de l'appartement.

CARACTÈRES DES PERSONNAGES

MARCEL DE LIMANGE, *cinquante ans, nature bonne, joviale et sympathique.*
LUCIEN DE BORAND, *trente ans, âme active, simple et tendre.*
Madame DE LIMANGE, *quarante ans, nature autoritaire, fureteuse, mais bonne au fond.*
RENÉE DE LINON, *nature triste et sensible.*
FIRMIN, *âge mûr, type du domestique dévoué, mais un peu vif et frondeur.*
ROSE, *trente-cinq ans, type de la femme de chambre piquante et accorte, mais honnête.*

Madame Touche-à-tout

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

SCÈNE PREMIÈRE

FIRMIN, ROSE.

FIRMIN, *époussetant avec rage.*

Ah! je commence à en avoir assez de cette maison, et si ce n'était pour toi, ma petite Rose... Enfin !... Avant le mariage de Monsieur de Limange, cet hôtel était un paradis; car, il est bon Monsieur le comte, bon comme le bon pain, c'est le papa gâteau pour les petits comme pour les grands. Ainsi, quelle n'est pas sa sollicitude pour Mademoiselle Renée de Linon, cette charmante nièce orpheline qu'il a recueillie sous son toit? Il semble qu'il veuille reporter sur elle la tendresse qu'il ne peut prodiguer aux enfants dont il est privé. Mais, Madame de Limange, quelle chipie! quel furet! quel touche-à-tout! Oui, son entrée dans cette maison a tout gâté. Elle n'épargne pas même cette douce Mademoiselle Renée, un ange! Heureusement que Monsieur le comte est là pour l'entourer de ses soins paternels! Heureusement que bientôt Monsieur Lucien de Borand, ce jeune et excellent ami de Monsieur le comte...

ROSE.

Que me chantes-tu là, Firmin?

FIRMIN.

J'ai des yeux pour voir et des oreilles pour entendre; et je m'étonne que toi, si fine, ma petite Rose... Enfin, suffit!

Bientôt, je l'espère, Mademoiselle Renée n'aura plus à subir les coups d'épingle de Madame Touche-à-Tout, la bien nommée. Que n'en est-il ainsi pour nous !

ROSE.

Bah ! Madame la comtesse est difficile, je le sais, moi qui la sers. C'est son droit, du reste...

FIRMIN.

Elle te paie.

ROSE.

Mais, le cœur n'est pas mauvais.

FIRMIN.

Bonté du diable ! je le sais aussi : je suis plus son valet que celui de Monsieur de Limange. Toute la journée elle est à mes trousses, comme si je ne connaissais pas mon service, moi, depuis vingt ans dans cet hôtel. Ce ne sont que des Firmin par ci, Firmin par là. Firmin, as-tu fait ci ? Firmin, as-tu fait ça ? Pourquoi ci, pourquoi ça ? Firmin, n'oublie pas ceci, n'oublie pas cela. Au diable, Madame Touche-à-Tout ! Je le répète, si ce n'était pour Monsieur le comte et Mademoiselle Renée, si ce n'était surtout pour toi, ma chère petite Rose, j'aurais tôt fait de quitter cette galère. *(La prenant par la taille, tandis qu'elle écoute un bruit venant du dehors.)* Rose, Rose chérie, si tu voulais m'écouter, nous retournerions nous unir au pays, notre beau pays de Touraine, qui vaut bien cette fournaise de Paris, où l'on étouffe. Mon petit Trianon attend sa bergère. Allons cultiver notre potager, notre vigne et nos roses, dont tu seras la plus belle !

ROSE, *se sauvant.*

Ah !... Monsieur le comte !....

SCÈNE II

MARCEL DE LIMANGE, FIRMIN.

MARCEL DE LIMANGE, *en toilette de ville.*

(Riant.) Eh bien ! ne vous gênez pas ! Ah ! je t'y prends, mons Firmin ! A ton âge ! Mais le cœur est jeune, hein, mon gaillard ?

FIRMIN.

Pardon, excuses, Monsieur le comte ! C'est pour le bon motif.

MARCEL DE LIMANGE.

Je n'en doute pas, mon ami, car tu es aussi brave garçon que Rose est honnête fille. Je vous connais tous les deux depuis longtemps ; vous êtes faits l'un pour l'autre. Compliments !

FIRMIN, *ému.*

Oh ! Monsieur le comte est trop bon !

MARCEL DE LIMANGE.

Je n'ai dit que la vérité. Mais, dis-moi, Madame est-elle rentrée ?

FIRMIN.

Non, Monsieur le comte.

MARCEL DE LIMANGE, *tirant sa montre.*

(A part.) Pas encore, et il est midi passé ! Que signifie ? *(A Firmin.)* Je sors un instant, Firmin. Monsieur le marquis de Borand doit venir ; si je ne suis pas rentré, tu le prieras de vouloir bien m'attendre.

FIRMIN.

Bien, Monsieur le comte.

SCÈNE III

FIRMIN, *continuant à ranger la pièce.*

(Au public.) Hein ! qu'en dites-vous ? Et c'est toujours ainsi depuis vingt ans que je le sers. Aussi, nul maître ne fut jamais

mieux servi, je m'en flatte, car ce serait un crime de faire le moindre tort à cette crème des hommes. On se jetterait dans le feu pour lui faire plaisir. Ah ! si tous les maîtres lui ressemblaient ! *(Avec fatuité.)* Je veux bien admettre que tous les valets ne sont pas comme moi : honnête, rangé, intelligent, empressé, instruit, car feu mon regretté père, Modeste Baluchon, était instituteur et je tiens de lui. Mais, franchement, nous, domestiques, ne pourrions-nous dire souvent à nos maîtres : Retournez-vous de grâce ! Vous vous imaginez qu'avec un peu d'argent vous nous transformez en fantoches, dont vous pouvez tirer les ficelles, au gré de vos caprices ! Non, Mesdames ; non, Messieurs ; il y a en nous la dignité d'homme qui ne s'achète pas, qui subsiste toujours et qui, ne pouvant se révolter ouvertement contre votre tyrannie, s'en venge de mille manières sourdes et cachées. Vous exigez de nous toutes les vertus : activité, dévouement, honnêteté, discrétion, patience et le reste. Quelles sont les vôtres ? Parlons-en ! Nous qui vivons dans votre intimité, nous savons ce qu'elles valent. Certes, je ne veux pas généraliser : il y a encore de bons maîtres, comme il y a de bons domestiques. Mais, les uns font les autres ; on est souvent servi comme on mérite de l'être. Qui ne serait dévoué à Monsieur de Limange ? qui, à moins qu'il ne fût un saint, supporterait, sans regimber, le caractère de Madame Touche-à-Tout ? *(Ecoutant.)* Tenez, la voici ! Vous avez vu l'un, jugez l'autre !

SCÈNE IV

MADAME DE LIMANGE, RENÉE DE LINON,

FIRMIN, *à l'écart et rangeant discrètement la pièce.*

MADAME DE LIMANGE, *en toilette de ville.*

(*Elle entre vivement, suivie de Renée de Linon, en négligé.*) Rose ! Rose ! .... Où est-elle donc ? Oh ! ces domestiques, jamais là quand on a besoin d'eux ! (*A Renée de Linon.*) Allons, Mademoiselle, quittez cet air navré qui m'horripile !

Qu'avez-vous donc à me regarder comme une statue ? Rendez-vous utile ! Aidez-moi !

RENÉE DE LINON, *aidant Madame de Limange à se débarrasser de son chapeau et de son manteau.*

Oh ! pardon, ma tante ; je ne savais pas ..... (*Avec douceur.*) Vous avez fait une agréable promenade, ma tante ?

MADAME DE LIMANGE.

Que t'importe, Renée ? Je ne suis, du reste, pas sortie pour me promener. J'avais d'autres sujets d'employer utilement un temps précieux. Je me suis, surtout, occupée de toi.

RENÉE DE LINON, *surprise et craintive.*

De moi ! Puis-je vous demander, ma tante ?

MADAME DE LIMANGE.

Que t'importe, encore un coup ! Tu le sauras assez tôt.

FIRMIN, *heurtant une chaise dans son indignation.*

(*A part.*) Oh ! la chipie !... Pauvre petite !...

MADAME DE LIMANGE, *se retournant.*

Quoi ! toujours là, Firmin ? Qu'as-tu donc fait depuis mon départ, il y a trois heures de cela ? Sans doute flirter avec Rose, aussi tête de linotte que toi ? Mais nous y mettrons bon ordre. Le service est ici par trop négligé.

FIRMIN, *à part.*

Jour de Dieu ! que sera-ce donc, alors ? Je plains nos successeurs !

MADAME DE LIMANGE.

Tu dis ?

FIRMIN, *se contenant.*

Rien. J'écoute, Madame la comtesse.

MADAME DE LIMANGE.

As-tu fait, au moins, ce dont je t'avais chargé ?

FIRMIN.

Oui, Madame la comtesse.

MADAME DE LIMANGE.

Mon courrier ?

FIRMIN.

Porté, Madame la comtesse.

MADAME DE LIMANGE.

Mes journaux ?

FIRMIN.

Achetés, Madame la comtesse.

MADAME DE LIMANGE.

Mon nouveau chapeau ?

FIRMIN.

Reporté, Madame la comtesse.

MADAME DE LIMANGE.

Et mon billet l'accompagnant ?

FIRMIN.

Remis, Madame la comtesse.

MADAME DE LIMANGE.

Pas de réponse ?

FIRMIN.

Non, Madame la comtesse.

MADAME DE LIMANGE.

Tu aurais dû la demander et me la rapporter par écrit.

FIRMIN, *à part.*

Morbleu, j'enrage !

MADAME DE LIMANGE.

Les choses sont toujours faites à demi.

FIRMIN, *un peu ironique.*

Madame la comtesse voudra bien reconnaître, cependant, que je n'ai pas perdu tout à fait mon temps.

MADAME DE LIMANGE

Garde pour toi tes appréciations. Mais, dis-moi, Monsieur de Limange est-il là ?

FIRMIN.

Non, Monsieur le comte est sorti, peu avant la rentrée de Madame la comtesse, et ne tardera pas à revenir, car il attend, m'a-t-il dit, la visite de Monsieur le marquis de Borand.

RENÉE DE LINON, *à part et rayonnante.*

Lucien va venir !

MADAME DE LIMANGE.

C'est bien ! Laisse-nous. Ah ! un instant... Tâche de retrouver Rose et dis-lui que je l'attends dans mon boudoir.

FIRMIN.

Bien, Madame la comtesse. *(Montrant le poing à Madame de Limange, qui lui tourne le dos.)* Oh ! chipie et guenon, va ! *(Contemplant Renée de Linon, qui a repris son air triste et résigné.)* Pauvre, pauvre petite ! *(Il sort.)*

SCÈNE V

MADAME DE LIMANGE, RENÉE DE LINON.

MADAME DE LIMANGE.

Voyons, Renée, pourquoi cet air triste et résigné, qui n'est pas de ton âge ? Je croyais, en te donnant notre foyer, y faire entrer, avec tes vingt ans, un peu de gaieté. Car tu as vingt ans demain, Renée.

RENÉE DE LINON.

Hélas ! je n'y pensais guère !

MADAME DE LIMANGE.

N'es-tu pas heureuse ici ? Que te manque-t-il ?

RENÉE DE LINON.

J'ai peu connu mon père et mon oncle est si bon, si paternel pour moi. Mais, il y a si peu de temps que j'ai perdu ma mère. Ah ! qu'il est triste pour une jeune fille de perdre sa mère, une mère comme la mienne !

MADAME DE LIMANGE.

Et que je ne remplace guère, veux-tu dire ?

RENÉE DE LINON.

Oh ! ma tante ; croyez à ma reconnaissance...

MADAME DE LIMANGE.

Sois franche ; si tu ne le dis pas, tu le penses. Eh bien, je te l'accorde ! Mais, si je ne te rends pas toute la tendresse de cette bonne mère que tu as perdue, c'est qu'il n'est pas dans ma nature de me répandre en démonstrations d'amitié. Je connais le monde. En général, il n'est pas beau : ingrat, égoïste, intéressé, trompeur et méchant. Aussi, dès que j'ai dû voler de mes propres ailes, me suis-je accoutumée à dominer ma sensibilité, à voir tout par moi-même, à m'occuper de tout, à me défendre contre tous, en un mot à me garer des trompeurs pour n'être pas trompée par eux. Si ma tactique ne m'a pas attiré beaucoup de flatteries, en revanche elle m'a évité beaucoup de mécomptes. Je m'en suis toujours bien trouvée et ne changerai point. Mais, au fond, je ne suis pas plus méchante qu'une autre. Ce qui le prouve, c'est que ce matin, comme je te l'ai dit déjà, je me suis occupée de toi, petite ingrate !

RENÉE DE LINON.

De moi, ma tante ! Pourrais-je savoir ?

MADAME DE LIMANGE.

Je suis sortie pour voir Monsieur de Borand.

RENÉE DE LINON, *rougissant.*

Qu'entends-je !... Lucien... Monsieur de Borand, veux-je dire !

MADAME DE LIMANGE, *goguenarde.*

Tiens, il paraît que ce nom ne t'est pas indifférent !

RENÉE DE LINON.

Oh ! Monsieur de Borand ne pense guère à moi.

MADAME DE LIMANGE.

Non, mais tu penses beaucoup à lui. (*Tirant d'un carnet, qu'elle tenait caché, le portrait de Monsieur de Borand et le montrant.*) En voici la preuve.

RENÉE DE LINON, *vivement émue.*

Son carnet ! Son portrait !

MADAME DE LIMANGE.

Par lui perdus ici, que tu as retrouvés et gardais précieusement. J'y vois même la trace de ...

RENÉE DE LINON, *indignée.*

Ma tante, de grâce !... Vous êtes cruelle !

MADAME DE LIMANGE, *riant.*

Ah ! petite cachottière ! Tu vois qu'il est parfois bon de fureter dans les affaires des autres ; c'est même un devoir lorsqu'on a leur tutelle. J'ai voulu restituer honnêtement à Monsieur de Borand ce qu'il avait perdu chez moi ; mais, il m'a priée de le rendre à l'heureux trouveur. Allons, allons, petite sotte, pourquoi ne pas rire comme moi de l'incident ? *(Elle lui remet le carnet contenant le portrait.)*

RENÉE DE LINON, *rougissante.*

Oh ! ma tante, qu'avez-vous fait ? Dans quelle situation je vais me trouver vis-à-vis de Monsieur de Borand !

MADAME DE LIMANGE.

Bah ! bah ! tu n'en mourras pas. Tu me remercieras même, peut-être, de ce que j'ai fait. Attends les suites de l'heureuse aventure. (*Elle sort, en riant.*)

SCÈNE VI

RENÉE DE LINON, *les yeux mouillés de larmes.*

Oh ! se jouer ainsi de ma dignité ! C'est mal ! Moi qui ne demande qu'à l'aimer ! Que lui ai-je donc fait ?... O mère, mère chérie, comme vous me manquez !... A qui demander conseil ? En qui m'épancher ?... Mon oncle et tuteur est bon pour moi, oui, souverainement bon ; mais, pour comprendre une jeune fille, il faut un cœur de femme. Et je suis seule ! Que je suis malheureuse !... Et j'ai vingt ans, demain ! Jour de bonheur et de joie, si ma mère était là... Quel isolement ! Quelle tristesse en mon âme ! (*Se raidissant.*) Eh bien, non ! Je veux imiter ma tante, devenir comme elle insensible et sceptique... Sceptique à vingt ans, est-ce possible ?... Le monde est méchant, a dit Madame de Limange. Ici, pourtant, l'on est compatissant pour moi ; tous m'aiment. Tous ?... Hélas ! non, il y a une exception, celle-là même qui devrait le plus m'aimer. Quelle imprudence j'ai commise en ne faisant pas remettre, sur-le-champ, ma trouvaille à son propriétaire ! Comme je vais être ridicule, en présence de Monsieur de Borand ! Oui, j'aurais dû restituer ce carnet. Mais, si je l'avais rendu, Madame de Limange ne l'aurait pas trouvé dans ma chambre, elle ne l'aurait pas reporté elle-même, Monsieur de Borand ne me l'aurait pas rendu par elle. Et, alors... Que s'est-il passé entre eux ? Pourquoi m'a-t-il fait remettre ce que j'avais trouvé ? Pourquoi ?... *(Elle cache le carnet dans son corsage.)*

SCÈNE VII

RENÉE DE LINON, FIRMIN.

FIRMIN, *avec une pointe de finesse.*

Mademoiselle, Monsieur le marquis de Borand est là et demande à voir Monsieur le comte ; mais Monsieur le comte est sorti. Puis-je introduire Monsieur le marquis ?

RENÉE DE LINON, *avec épouvante.*

Non, Firmin, non ! Pas ici, pas ici !

FIRMIN, *avec bonté.*

Qu'a donc Mademoiselle ? Elle est agitée, toute chose !

RENÉE DE LINON, *d'une voix douce et résignée.*

Je n'ai rien, Firmin.

FIRMIN, *compatissant.*

Mais, si. On dirait que Mademoiselle a pleuré !

RENÉE DE LINON, *refoulant ses larmes avec peine.*

Tu te trompes.

FIRMIN.

Que Mademoiselle veuille bien excuser la liberté d'un vieux serviteur, qui l'affectionne. Si je pouvais lui être utile ? Si Mademoiselle voulait bien se fier à moi ?

RENÉE DE LINON.

Merci, mon bon Firmin ! Je sais que tu m'aimes, que tous vous m'aimez.

FIRMIN.

Oh ! oui ! Allons, Mademoiselle, remettez-vous. Ce jour doit ignorer la tristesse, car il vous ménage d'agréables surprises, (*Écoutant.*) Voici Monsieur le comte qui s'avance, avec Monsieur le marquis de Borand. Allez vous reposer dans votre boudoir. Je vous enverrai Rose, Rose si bonne et qui vous aime bien aussi, croyez-moi.

RENÉE DE LINON, *émue.*

Encore une fois merci, mon bon Firmin, merci de tout mon cœur ! (*Elle sort.*)

FIRMIN, *seul.*

N'est-ce pas une pitié de faire de la peine à cette petite brebis du bon Dieu ? Ah ! Madame Touche-à-Tout, il y a encore une fois du vôtre là-dedans !

SCÈNE VIII

MONSIEUR DE LIMANGE ; MONSIEUR DE BORAND, *mise très soignée, redingote boutonnée, ruban de la Légion d'Honneur à la boutonnière ;* FIRMIN, *à l'écart.*

MONSIEUR DE LIMANGE, *riant.*

Tudieu, marquis de Borand, mon jeune ami, quel chic ! Cette mise est-elle bien de rigueur, Lucien, pour visiter un vieil ami comme moi ?

MONSIEUR DE BORAND.

Ne ris pas, mon cher Marcel. L'objet de ma visite est sérieux, très sérieux.

MONSIEUR DE LIMANGE.

Tu me surprends, mon cher Lucien. Quel air de procès-verbal auquel tu ne m'as guère habitué, toi si gai d'ordinaire !

MONSIEUR DE BORAND.

Tu vas comprendre. Avant tout, permets-moi deux questions : As-tu vu Madame de Limange, ce matin ? Ne t'a-t-elle rien dit ?

MONSIEUR DE LIMANGE.

Non, je suis sorti avant le retour de ma femme, qui est rentrée pendant ma courte absence, dont tu devines la cause. J'avais quelques commandes à faire, pour fêter dignement aujourd'hui le vingtième anniversaire de notre chère Renée. C'est dans ce but que je t'ai prié de venir, car tu es un peu de la maison, Lucien !

MONSIEUR DE BORAND, *avec chaleur.*

Ah ! merci ! (*Tirant un écrin de sa poche et le déposant sur la table.*) Je te demanderai la permission d'offrir ce modeste collier à Mademoiselle de Linon.

MONSIEUR DE LIMANGE.

Volontiers et merci pour elle !

MONSIEUR DE BORAND.

Pour mettre le comble à ta bonté, Marcel, veuille bien faire savoir à Madame de Limange que je sollicite d'elle l'honneur d'un court entretien, en ta présence.

MONSIEUR DE LIMANGE.

De grand cœur! Firmin, va prier Madame la comtesse d'avoir la bonté de descendre, quand elle le voudra.

FIRMIN.

Bien, Monsieur le comte. (*Il sort.*)

MONSIEUR DE LIMANGE, *présentant un siège à Monsieur de Borand.*

Quel mystère! Puis-je savoir maintenant, cher ami? (*Ils s'asseyent.*)

MONSIEUR DE BORAND.

Bien que diplomate, je n'irai pas par quatre chemins. Tu n'ignores pas, car tu es trop fin pour ne l'avoir pas remarqué, tu n'ignores pas l'impression que ta charmante nièce a faite sur moi.

MONSIEUR DE LIMANGE.

Non. Mais...

MONSIEUR DE BORAND.

Ton amitié continuée et même redoublée m'a été un encouragement tacite.

MONSIEUR DE LIMANGE.

Soit! Mais, bien que son tuteur, puis-je disposer de Renée sans son consentement?

MONSIEUR DE BORAND.

Marcel, j'ai vu ce matin Madame de Limange, chez moi.

MONSIEUR DE LIMANGE.

Ah! quelle inconvenance! Quelle rage de toucher à tout, de s'occuper de tout, sans rien dire!

MONSIEUR DE BORAND

Cher ami, pardonne cette légère incorrection en faveur de l'intention : c'est pour faire deux heureux, je l'espère.

MONSIEUR DE LIMANGE.

Soit, encore.

MONSIEUR DE BORAND.

J'ai donc vu Madame la comtesse, et je sais par elle que j'ai le bonheur de n'être pas indifférent à Mademoiselle Renée.

MONSIEUR DE LIMANGE.

Comment ! Que t'a dit Madame de Limange ?

MONSIEUR DE BORAND.

Rien que de convenable. Mais, tu sais aussi que la discrétion est une vertu diplomatique, surtout quand le beau sexe est en jeu. J'ai promis le secret. J'aurais dû même te laisser ignorer la démarche de Madame de Limange. Cependant, la loyauté, ta situation vis-à-vis de Mademoiselle de Linon me faisaient un devoir de ...

MONSIEUR DE LIMANGE, *se levant.*

(*Avec un peu d'impatience.*) Au fait, Lucien, au fait !

MONSIEUR DE BORAND, *se levant également.*

(*Avec émotion.*) Excuse l'incorrection de ma démarche : n'ayant plus de parents, je dois bien l'accomplir moi-même. J'ai donc l'honneur de demander à Monsieur le comte de Limange la main de sa nièce, Mademoiselle la vicomtesse Renée de Linon.

MONSIEUR DE LIMANGE, *lui serrant affectueusement la main.*

Mon cher Lucien, ta demande me rend bien heureux et nous honore grandement, car je connais ta valeur. J'y souscris avec bonheur, à condition, toutefois, que tu emportes également le consentement de Madame de Limange, et surtout celui de Renée.

MONSIEUR DE BORAND.

C'est précisément ce que m'a répondu Madame la comtesse.

MONSIEUR DE LIMANGE, *souriant.*

Peste ! tu n'as pas perdu ton temps. (*Écoutant.*) Mais, voici ma femme. Si tu la gagnes, comme moi, à la cause qui t'est chère, tu n'auras plus qu'à convaincre Renée. Alors, coïncidence d'heureuse augure, nous échangerons nos présents. (*Tirant un écrin de sa poche.*) Nous offrirons à notre chère Renée, à l'occasion de son anniversaire, toi cette bague, qui sera celle de vos fiançailles, et moi, ton collier. (*Prenant sur la table l'écrin de Monsieur de Borand et l'ouvrant.*) Corbleu ! mon cher Lucien, quel luxe ! quel orient ! Provenance directe de la rue la Paix ! Tu fais princièrement les choses.

(*Pendant cette tirade, Madame de Limange entre, précédée de domestiques qui déposent, au hasard, sur le parquet et sur les meubles, des bouquets, des gerbes de fleurs, et se retirent ensuite.*)

SCÈNE IX

MONSIEUR DE LIMANGE, MADAME DE LIMANGE, MONSIEUR DE BORAND.

MADAME DE LIMANGE, *affairée et contemplant le fouillis de fleurs.*

Un beau désordre est un .... (*A Monsieur de Borand, qui la salue, incliné.*) Bonjour, Monsieur de Borand ! (*Elle lui tend la main, qu'il baise galamment.*) Soyez le bienvenu, mon cher Lucien ; vous venez à propos. (*A son mari.*) Qu'y a-t-il, Marcel ?

MONSIEUR DE LIMANGE.

Tudieu, ma chère amie, quel papillon tu es aujourd'hui ! Sois calme un instant et causons sérieusement : il s'agit des intérêts de notre chère Renée.

MADAME DE LIMANGE.

Bien volontiers. J'écoute.

(*Tous s'asseyent.*)

MONSIEUR DE LIMANGE.

J'irai droit au but : Monsieur de Borand, épris des qualités de Renée, nous demande sa main. Qu'as-tu à répondre, chère amie ?

MADAME DE LIMANGE, *feignant l'étonnement.*

Que cette demande nous honore et me ravit. Je l'accueille donc avec bonheur, Marcel, sous réserve de ton consentement.

MONSIEUR DE LIMANGE.

Tu n'en peux douter.

MONSIEUR DE BORAND, *profondément ému.*

Ah ! que de reconnaissance !...

MADAME DE LIMANGE.

Mais, avez-vous bien réfléchi, mon cher Lucien ? Orpheline, seule au monde...

MONSIEUR DE BORAND.

Comme moi.

MADAME DE LIMANGE.

Renée est bien triste pour son âge. C'est une sauvage, qui chérit la nature et déteste Paris et le monde. Elle n'aspire qu'à retourner dans son beau domaine de Linon, en Touraine. Tandis que vous, brillant attaché d'ambassade, vous êtes friand de sport, réceptions, fêtes et le reste.

(*Madame de Limange se lève et marche çà et là, disposant les fleurs dans le salon.*)

MONSIEUR DE BORAND.

Ah! Madame, si vous saviez comme tout cela me pèse! Enfant aussi de la Touraine, je quittai notre beau pays, il y a cinq ans, après la mort de mon père, que ma mère avait, hélas! depuis longtemps déjà précédé dans la tombe, désireux, moi aussi, de connaître cette vie parisienne, tant vantée. Ma fortune, mon nom, mes fonctions, facilement obtenues grâce au crédit de mon père, m'y donnèrent libre accès. J'en connus tous les

secrets, toute la griserie, sans déchoir toutefois. Oh ! mes amis, quelle déception, quel vide, quel dégoût ! (*Avec feu. Il se lève.*) Non, non, je ne suis pas fait pour cette vie de futilités et de plaisirs. Mon seul désir est de la quitter au plus tôt et de retourner en Touraine, où je connus déjà Mademoiselle de Linon, d'y fonder un foyer et d'y mener l'existence utile et saine du gentilhomme campagnard, cultivant ses terres, semant le bien ...

MONSIEUR DE LIMANGE.

Peste ! mon cher Lucien, quel feu ! quelle éloquence ! Tu convaincrais une pierre. Il suffit et voici ma réponse. *(Il se lève et appuie sur un timbre.)*

MONSIEUR DE BORAND, *craintif.*

Que fais-tu là ?

(*Firmin paraît en livrée.*)

MONSIEUR DE LIMANGE.

Prie Mademoiselle de Linon d'avoir l'obligeance de venir, sur-le-champ.

(*Firmin s'incline et sort.*)

MONSIEUR DE BORAND, *ému et tremblant.*

Ah ! mon ami, je comprends ! Que vas-tu lui dire ? Que va-t-elle répondre ? De grâce ! ménage sa sensibilité, sa candeur !

MONSIEUR DE LIMANGE, *riant.*

Sois tranquille. Allons, te voilà craintif et timide comme un écolier, toi le fêtard, le diplomate sceptique et roué !

MADAME DE LIMANGE, *se retournant railleuse.*

Je vous croyais plus d'aplomb, Monsieur le marquis de Borand. Allons, allons, remettez-vous, ne tombez pas en pamoison ! Voulez-vous mon flacon de sels ?

(*Mademoiselle de Linon paraît timide et craintive, vêtue d'une robe blanche, simple et sans autres ornements qu'un ruban au cou et à la ceinture.*)

SCÈNE X

MONSIEUR DE LIMANGE, MADAME DE LIMANGE, LUCIEN DE BORAND, RENÉE DE LINON.

LUCIEN DE BORAND, *à part et contemplant Renée de Linon.*

Grand Dieu ! qu'elle est belle !

MONSIEUR DE LIMANGE, *riant pour mettre tout le monde à l'aise.*

(*Il va vers Renée de Linon et la prend avec bonté par la main.*) Avance, ma chérie, et quitte cet air triste. Sois toute à la joie. Ces fleurs ne te disent-elles rien ? Tu as vingt ans demain. Nous avons voulu tous, (*avec finesse*) y compris Monsieur de Borand, fêter cet heureux anniversaire. Reçois nos affectueuses félicitations et nos meilleurs vœux de bonheur.

RENÉE DE LINON, *tremblante.*

Ah ! mon bon oncle, je suis toute confuse... et je ne sais que vous dire... merci... de tout mon cœur !

MADAME DE LIMANGE, *souriante.*

Et pour nous, Renée, n'auras-tu pas également quelques paroles de remerciement, surtout pour Monsieur de Borand, qui t'offre, en ce beau jour, un don magnifique...

RENÉE DE LINON.

Qu'entends-je ?

MADAME DE LIMANGE.

Celui de son cœur, et nous demande ta main. (*Avec finesse.*) Qu'allons-nous lui répondre ?

RENÉE DE LINON, *rayonnante.*

(*Avec hésitation.*) Je... je... (*Elle se précipite, enfin, vers Monsieur de Borand et murmure :*) Ah ! Lucien, mon Lucien, je t'aime !

MONSIEUR DE BORAND, *triomphant.*

Je savais bien, moi, que je l'emporterais ! (*Pressant Renée*

de Linon sur son cœur et déposant un chaste baiser sur son front.) Ma Renée... ma chère petite adorée !

MONSIEUR DE LIMANGE, *s'approchant d'eux gaiement.*

Charmant ! charmant ! Mais, Renée, il y a pour toi d'autres présents plus utiles et moins poétiques que celui d'un cœur. Reçois, ma chérie, de ta tante cet éventail de dentelles ; de moi, ce collier de perles ; l'un et l'autre commencent ta corbeille ; et *(finement)* de notre cher Lucien, cette jolie bague émeraude et brillants, celle de vos fiançailles.

RENÉE DE LINON, *au comble de l'émotion.*

Oh ! que vous êtes tous bons pour moi ; oui, tous !... Merci... merci !

(Soudain, la porte de gauche s'ouvre et Firmin, en livrée, entre, suivi de Rose, portant une magnifique corbeille d'orchidées, et de tous les domestiques de la maison. Ceux-ci se groupent dans le fond de la scène, tandis que Firmin et Rose s'avancent vers Mademoiselle de Linon. Stupéfaction des autres personnages.)

FIRMIN, *vivement ému. Il tient en main un papier qu'il lit en bredouillant.*

(*Il tousse.*) Hem !... hem !... Mademoiselle, en ce beau jour..., laissez-moi... hem !..., avec la permission de Monsieur le comte, en ce beau jour du vingtième anniversaire de votre désirée naissance,... hem !... laissez-moi, au nom de tous mes camarades et du mien, vous offrir cette corbeille de fleurs... hem !..., symbole de vos grâce, jeunesse et beauté. Laissez-moi vous exprimer tout ce que nos cœurs renferment de ... hem ! ... hem !... de désirs pour vos prospérité et bonheur. Pénétré d'admiration, pénétré de... de... (*Tous rient. Vite et froissant son papier, qu'il ne lit plus.*) Au diable ! Pas n'est besoin de tant de phrases ronflantes, pour vous dire que tous nous vous aimons de tout notre cœur, et pour vous le prouver, j'invite mes camarades à crier avec moi : « Vive Mademoiselle de Linon ! »

Tous répètent : Vive Mademoiselle de Linon ! Vive Mademoiselle de Linon !

RENÉE DE LINON, *s'avançant au bras de son fiancé.*

(*Émue et rayonnante.*) Merci, mon bon Firmin ; merci, ma chère Rose, de votre délicate attention. J'en conserverai toujours, comme Monsieur de Borand, mon fiancé, le doux souvenir. (*Elle leur donne la main, ainsi qu'à tous les domestiques, leur disant :*) Merci, mes chers amis, merci !

Tous crient : Vive Mademoiselle de Linon ! Vive Monsieur de Borand !

MADAME DE LIMANGE.

(*A sa nièce et à Monsieur de Borand, qui reviennent vers elle.*) Eh bien, mes enfants, votre bonheur n'est-il pas un peu mon œuvre et n'ai-je pas raison de m'occuper, parfois, des affaires des autres ? (*Finement.*) Toi, surtout, ma chérie, ne me remercies-tu pas, maintenant, de ma démarche ?

RENÉE DE LINON.

(*L'embrassant.*) Chère... chère tante !... Moi qui croyais....

MADAME DE LIMANGE.

Que je ne t'aimais guère ? Je t'aime beaucoup, au contraire, mais à ma manière, qui vaut bien celle des autres, n'est-il pas vrai ? (*Aux domestiques.*) Allons, mes amis, soyons tous à la joie pour célébrer ce jour, doublement beau, du vingtième anniversaire de Mademoiselle de Linon et de ses fiançailles avec Monsieur le marquis de Borand. Vous êtes libres. Firmin veillera à ce que rien ne vous manque, pour fêter ces heureux événements. Allez !

FIRMIN, *à part.*

Ah ! voilà qui me réconcilie un peu avec Madame Touche-à-Tout, et je crierais presque : « Vive Madame la comtesse ! »

(*Les domestiques, prenant ces derniers mots pour un signal, crient tous ensemble en sortant :* Vive Madame la comtesse !

Vive Madame la Comtesse!... *Les cris se perdent dans les coulisses.*)

MONSIEUR DE LIMANGE.

Braves gens! Qu'il est doux de faire des heureux!

FIRMIN.

(*A part à Rose.*) Tu l'entends? Rose, ma chère petite Rose, devrai-je attendre encore longtemps, pour te cueillir?

ROSE, *rouge et émue.*

Cueille, mon cher Firmin, cueille!

FIRMIN, *ravi.*

Enfin! (*Le rideau tombe.*)

1896.

LA MORT DE SOCRATE

Pièce en un acte, en vers

(Inspirée du Phédon de Platon.)

Notice explicative.

Socrate (468-399 avant J.-C.), illustre philosophe grec, fils du sculpteur Sophonisque. Ses moqueries satiriques et ses sarcasmes, tendant à corriger ses concitoyens de leurs vices, lui créèrent beaucoup d'ennemis, parmi lesquels Anytos, Mélitos et Lycon. Ceux-ci, pour assouvir leur haine, l'accusèrent faussement d'impiété, de corrompre la jeunesse et de prêcher la désobéissance aux lois. Devant ses juges, Socrate garda la plus noble attitude, demandant pour toute peine de pouvoir achever ses jours au Prytanée, aux frais de l'État.

Condamné à boire la ciguë, il porte la coupe à ses lèvres et meurt avec une simplicité sublime, au milieu de ses disciples et amis, que sa voix console et raffermit.

Cette mort offre le sujet d'une véritable tragédie.

—

Conclusion de la philosophie socratique : La seule connaissance nécessaire à l'homme est celle de ses devoirs.

ACTEURS

SOCRATE, *philosophe grec.*
PLATON, *disciple et ami de Socrate.*
APOLLODORE, *id.* *id.*
PHÉDON, *id.* *id.*
ALCIBIADE, *id.* *id.*
ISOCRATE, *id.* *id.*
CRITON, *id.* *id.*
XANTIPPE, *femme de Socrate.*
OLYMPE, *amie de Xantippe.*
AGATHON, *fils aîné de Socrate et de Xantippe.*
EUPHORBE, *geôlier.*
Le bourreau.
Un esclave.

La scène se passe dans la prison d'Athènes.

La mort de Socrate.

PIÈCE EN UN ACTE, EN VERS.

SCÈNE PREMIÈRE

PLATON, APOLLODORE, PHÉDON, ALCIBIADE.

APOLLODORE.

Oui, c'en est fait, Platon, le crime est consommé :
Notre maître chéri, Socrate, est condamné ;
Et l'arrêt qui le voue au perfide breuvage [1],
Sans appel, est rendu par cet Aréopage
Dont jusqu'ici la Grèce admira les décrets.
Déjà, de son trépas on fixe les apprêts.

PLATON.

Qu'entends-je, Apollodore ? O comble de misère !
Cruelle iniquité qui nous ravit un père !
Lui, lui, par ses vertus la gloire des humains,
Jugé digne de mort comme les assassins !
Dans la cité vouée à la sage Minerve,
Au favori des dieux voilà ce qu'on réserve !
Mais, Socrate, indigné, n'a-t-il rien dit, réponds ?
Ou de tant d'Athéniens formés à ses leçons,
Quand un fatal destin trahissant mon courage,
Malgré moi, m'a tenu loin de l'Aréopage,
Pas un au tribunal ne s'est-il donc rendu,
Pour confondre la haine et venger la vertu ?

APOLLODORE.

Phédon qui s'y trouvait te l'apprendra lui-même.

1 Suc vénéneux extrait de la grande ciguë (plante ombellifère). Les Athéniens exécutaient leurs condamnés à mort en leur faisant prendre ce poison.

PHÉDON.

Socrate, toujours calme, en ce moment suprême,
Contre l'accusateur s'acharnant après lui,
N'a point de longs discours voulut chercher l'appui :
« Athéniens, a-t-il dit, d'un ton bref et sévère,
» Vous êtes par les dieux chargés du ministère
» D'appliquer justement les rigueurs de la loi,
» Non de servir l'enfer qui s'arme contre moi.
» Quel crime ai-je commis ? Corrompre la jeunesse [1] ?
» Consultez mes amis. Est-ce par la mollesse
» Que j'ai pu vous donner Isocrate ou Platon [2] ?
» Non, je n'aurais produit qu'Anytos ou Lycon [3].
» Ai-je des Immortels blasphémé la puissance ?
» J'en atteste ces dieux, vengeurs de l'innocence,
» Que j'ai passé mes jours à louer leurs grandeurs,
» Eu pour premier souci leur règne dans les cœurs !
» Enfin, par moi, jamais, parmi quelque assemblée,
» La résistance aux lois fut-elle conseillée ?
» Non, non ! Tous mes discours tenus aux Athéniens
» N'ont eu qu'un but : former d'utiles citoyens ;
» Et, voici tout le fond de ma philosophie :
» Ce qu'il importe à l'homme, au cours de cette vie,
» C'est de connaître, aimer, pratiquer son devoir,
» Aux dieux il plaît ainsi, peut espérer les voir.
» Je demande, et par là je finis ma réplique,
» Que pour le bien par moi fait à la république,
» Que pour le châtiment des calomniateurs
» Et l'encouragement de mes imitateurs,
» Il me soit accordé la seule destinée
» De pouvoir achever mes jours au Prytanée [4].

1 Tels furent les trois chefs d'accusation portés faussement contre Socrate.
2 Isocrate, célèbre orateur grec. Platon, célèbre philosophe grec et maître d'Aristote.
3 Anytos, Lycon et Mélitos, citoyens considérables d'Athènes, qui, par vengeance, firent condamner Socrate. Leurs noms sont restés flétris dans l'histoire.
4 Le Prytanée, édifice d'Athènes dans lequel étaient nourris et entretenus, aux frais de la république, les citoyens qui avaient rendu des services éminents à l'État.

» Si, malgré mon attente, augustes magistrats,
» Vous serviez contre moi de si noirs attentats,
» J'accepterais en paix votre injuste sentence,
» Plaignant mes ennemis, vous plaignant en silence,
» Et laisserais le soin à la postérité
» De venger mon honneur de cette iniquité. »
Il dit. Vaine éloquence, hélas ! Bientôt, la haine
Contre l'accusé, calme, en clameurs se déchaîne,
Quand après les débats de cette affreuse nuit [1]
On entend la sentence aussitôt qui s'ensuit ;
Et, c'est désespéré, les yeux voilés de larmes,
Qu'ici j'accompagnai Socrate, exempt d'alarmes.
Depuis lors, l'intérêt qu'il prend à nos douleurs
Témoigne que sa mort va remplir nos malheurs.

PLATON.

O comble d'injustice ! O fatale faiblesse,
Qui couvrira d'opprobe Athènes et la Grèce !
Mais, les lois de Solon ne leur commandaient pas [2]
De vouer, malgré tout, notre maître au trépas :
Ils pouvaient par l'exil assouvir leur colère.

PHÉDON.

Socrate est-il pour eux une proie ordinaire ?
Non ! Trop longtemps le fouet de ses mordants discours
A cinglé justement les vices de leurs jours ;
Et cette verve enfin qui jamais ne se lasse
Ils ne l'étoufferont que si la mort le glace.
Même ils ont pu l'entendre en provoquer l'arrêt,
Bravant au tribunal le danger qu'il courait.

ALCIBIADE.

Mais, il est un moyen d'en conjurer la suite.

1 L'Aréopage, célèbre tribunal d'Athènes, tenait ses séances dans un lieu découvert et pendant la nuit.
2 Solon, législateur d'Athènes, l'un des sept sages de la Grèce.

PLATON.

Ah ! parle, Alcibiade !

ALCIBIADE.

Il lui reste la fuite.
Criton par son crédit en poursuit le succès [1] ;
Et pour s'enfuir Socrate aura le libre accès,
Si contre nos efforts son cœur ne se mutine
Et dans son noble orgueil follement ne s'obstine.
Criton, pour qu'au hasard il ne soit rien remis,
Doit conduire en ces lieux Xantippe avec son fils [2] :
Pour attendrir Socrate il n'est meilleures armes
Que la douleur de l'une et de l'autre les larmes.
J'en espère beaucoup.

APOLLODORE.

Nous espérons en vain !

ALCIBIADE.

Nous le saurons bientôt. De la salle du bain, [3]
Socrate, malgré tout, de son âme le maître,
Ne tardera plus guère en ce lieu de paraître.

PLATON.

J'ai hâte de jouïr de sa présence ici.
Ce jour est son dernier, peut-être !

PHÉDON.

Le voici.

1 Criton, riche Athénien, ami et disciple de Socrate. Il vint trouver son maître dans la prison et lui offrir de le rendre à la liberté.

2 Xantippe, femme de Socrate, connue pour son caractère acariâtre. Le philosophe l'épousa, surtout, pour se former à la patience.

3 Les anciens Grecs étaient grands amateurs de bains. Socrate ne négligea pas ce plaisir dans sa prison, même le jour de sa mort (voir le Phédon).

SCÈNE II

SOCRATE, PLATON, APOLLODORE, PHÉDON, ALCIBIADE, ISOCRATE.

SOCRATE.

Elle est venue, amis, cette heure fortunée
Où la Parque soudain tranche ma destinée,
Où mon âme soustraite au vil fardeau du corps,
Pour toujours, va franchir du Styx les sombres bords [1].
J'en rends grâces aux dieux ! Et je bénis l'envie
Qui sut porter Socrate au terme de sa vie,
Et lui garder encor votre douce amitié.
Etouffez dans vos cœurs la moindre inimitié
Pour Anytos, Lycon et pour l'Aréopage,
Qui m'accorde aujourd'hui cet heureux avantage.
C'est ici que le sage, affranchi des émois,
Doit savoir pardonner et respecter les lois.

PLATON.

Ah ! quelle est ma douleur, maître ! Et je doute encore
De cette iniquité que l'univers déplore.
Hé quoi ! quand ils ont vu la suite de tes jours
De toutes les vertus leur présenter le cours :
Charité, patience au foyer domestique,
Zèle toujours brûlant pour la chose publique,
Douceur, humilité, valeur dans les combats [2],
Pour toute récompense ils t'offrent le trépas !
Et tu veux que j'oublie et que je leur pardonne !

SOCRATE.

Oui, tu le dois, Platon. Je le veux, je l'ordonne.

1 Styx, fleuve des enfers, dont il faisait plusieurs fois le tour (Mythologie).

2 Socrate donna des preuves brillantes de son courage, dans ses différentes campagnes, et notamment au siège de Potidée, où il sauva Alcibiade, à qui il abandonna généreusement le prix qu'avait mérité sa propre valeur.

A la bataille de Délium, il sauva Xénophon, comme il avait sauvé Alcibiade.

APOLLODORE.

Mais ils vont nous ravir notre maître innocent !

SOCRATE.

Voudriez-vous sa mort un juste châtiment ?
La mort n'est-elle pas un bonheur pour le sage ?
Loin de moi d'ordonner d'en chercher le passage
Avant le jour prescrit par le décret des dieux ;
Mais, quand il la présente une fois à nos yeux,
Quelle que soit la main qui nous ouvre la voie,
Nous devons l'accepter sans murmure, avec joie.

PHÉDON.

Avec joie, elle, objet d'horreur pour les humains !

ISOCRATE.

Quel secret te fait donc accepter de leurs mains,
Sans plainte, sans révolte, avec calme, allégresse,
Un sort qui jetterait tout autre en la détresse ?

SOCRATE.

Le secret de ma paix, de mon contentement,
Isocrate, se trouve en mon enseignement ;
(*A tous.*)
Et le sort qui m'est fait, mes amis, me convie
A le graver en vous, car c'est toute la vie.
Comment, en vérité, pour tous la définir
Sinon l'art qui prépare ici-bas à mourir,
Et qui par là procure aux véritables sages
Un calme inaltérable au milieu des orages ?
Que m'importe, dès lors, l'heure de mon trépas ?
Je suis de ces humains qui ne le craignent pas ;
Qui, détachés de tout...

SCÈNE III

SOCRATE, PLATON, APOLLODORE, PHÉDON, ALCIBIADE, ISOCRATE, CRITON, XANTIPPE, OLYMPE, AGATHON.

CRITON.

La galère sacrée [1],
De retour de Délos, vient d'entrer au Pirée ;
Et ce jour qui déjà penche vers son déclin,
Socrate, doit aussi précipiter ta fin.
Fuis ! J'ai pu de ces lieux t'assurer la sortie,
Ton arrivée heureuse ensuite en Thessalie [2].
Fuis, il est temps encore ! Ecoute tes amis,
Contemple la douleur de Xantippe et ton fils ;
Epargne, en empêchant que ta mort s'accomplisse,
Des remords aux ingrats qui veulent ton supplice !
La fuite est un devoir et non point lâcheté,
Quand par elle on prévient semblable iniquité.

XANTIPPE.

Socrate, cher époux, prends pitié de nos larmes !
Peut-être cette vie à tes yeux est sans charmes,
Au souvenir amer de ces mille tourments
Que t'ont fait endurer mes esprits inconstants ?
Accepte mes regrets. Je te fais la promesse
De n'avoir plus pour toi que douceur et tendresse.
Si pour moi tu ne veux fuir de cette prison,
Fléchis du moins aux pleurs de ton fils Agathon. [3]

AGATHON.

Quoi ! mon père, au malheur toujours si secourable,
Pour ma mère et son fils serait inexorable ?

1 La loi athénienne défendait de mettre à mort les condamnés pendant tout le temps qu'était en mer la galère sacrée, chargée de porter les offrandes d'Athènes au temple d'Apollon, à Délos.

2 Criton vint proposer à Socrate de fuir et de se réfugier en Thessalie.

3 Agathon, nom créé. Socrate avait trois fils, dont deux en bas âge et le troisième déjà loin dans l'adolescence, quand survint la mort du philosophe. L'histoire ne rapporte pas leurs noms. C'est l'aîné que l'on fait paraître en scène.

Mon père, ayez pitié! *(Il se précipite aux genoux de son père.)*
J'embrasse vos genoux.
Rendez-vous à nos vœux!

SOCRATE.

Mon fils, relevez-vous;
Et par d'indignes vœux n'exposez point ma gloire
A vous laisser un jour impure ma mémoire.
Devant le tribunal, je pouvais librement
Choisir entre la mort et le bannissement;
J'ai provoqué l'arrêt qui prescrit la première.
Et j'irais, maintenant, devant votre prière,
Me déclarer coupable et parjurer ma foi,
Moi, qui toujours prêchai le respect à la loi!
J'irais, pour conserver le reste de ma vie,
Au mépris des leçons d'un passé qu'il renie,
Montrer Socrate au loin proscrit, déshonoré!
C'est en vain que de moi vous l'avez espéré.
Je rends grâces, pourtant, à la vive tendresse
Qui d'inutiles soins, mes bien-aimés, vous presse;
Et puisqu'elle vous mène à cette heure en ces lieux,
Recevez mes conseils, ainsi que mes adieux.

AGATHON.

Qu'ai-je entendu? Mon père!

XANTIPPE.

O comble d'infortune!
Son fils, ainsi que moi, l'irrite et l'importune.
Olympe, je n'ai plus qu'à pleurer et mourir!

OLYMPE.

Xantippe, vous vivrez pour vos fils à chérir.

SOCRATE.

Et leur apprendre encor, durant toute leur vie,
A préférer la mort plutôt que l'infamie,

A se montrer des lois les serviteurs soumis,
A pardonner toujours à tous leurs ennemis,
A vénérer les dieux, à détester le vice,
En un mot, des vertus à faire leur délice.
Pour toi, chère Xantippe, étouffe dans ton cœur,
De puérils regrets le germe empoisonneur.
Notre ciel conjugal ne fut point sans nuage ?
Il en faut accuser un époux si peu sage,
Qui, trop souvent drapé dans son austérité,
Eut moins d'amour pour toi que de sévérité.
Excuse mon erreur, compagne de ma vie,
Et recouvre la paix, c'est moi qui t'en convie.
(*La pressant sur son cœur.*)
Dans un dernier baiser, scellons notre pardon.
(*Euphorbe entre.*)
Adieu, chère Xantippe! Adieu, cher Agathon!
Ou plutôt au revoir dans le séjour céleste !

AGATHON.

Hélas! tout est perdu. Voici l'instant funeste!

XANTIPPE, *apercevant Euphorbe.*

Qui vois-je ? Loin de nous, vil messager de mort!
(*Éperdue.*)
Socrate... cher Socrate!... Ah ! c'est fait de son sort!...

SOCRATE.

Olympe, éloigne-la. Va, je te la confie ;
Et reçois en partant mes adieux pour la vie.

OLYMPE, *entraînant Xantippe et son fils.*

Adieu, Socrate!

SCÈNE IV

SOCRATE, PLATON, APOLLODORE, PHÉDON, ALCIBIADE, ISOCRATE, CRITON, EUPHORBE, UN ESCLAVE.

SOCRATE.

Euphorbe, excuse son état
Et près de moi sans crainte accomplis ton mandat.

EUPHORBE.

Socrate, j'ai l'espoir que, dans ces conjonctures,
Tu n'éclateras pas contre Euphorbe en injures,
Comme l'ont fait tous ceux qui, dans cette prison,
Reçurent l'ordre aussi de prendre le poison.
Depuis le peu de temps qu'ensemble ici nous sommes,
Tu t'es toujours montré le modèle des hommes :
Courageux, patient, pour tous plein de bonté.
Pardonne et contre moi ne sois pas irrité.
Adieu ! Présentement, subis avec courage
L'inévitable sort qui devient ton partage.

(*Il se détourne, en fondant en larmes, et se retire.*)

SOCRATE.

Et toi reçois aussi, cher ami, mes adieux;
Je suivrai tes conseils.

SCÈNE V

SOCRATE, PLATON, APOLLODORE, PHÉDON, ALCIBIADE, ISOCRATE, CRITON, UN ESCLAVE.

SOCRATE, *à ses disciples.*

Les pleurs baignent ses yeux.
Voyez comme il est bon ! Durant chaque journée,
Depuis que m'a conduit ici ma destinée,

Il vint comme un ami converser avec moi.
Et puis, pour m'avertir quel n'est pas son émoi!
En vérité, Criton, c'est le meilleur des hommes.
Mais, obéissons-lui, regarde où nous en sommes ;
Si le poison est prêt qu'on l'apporte à l'instant ;
Sinon, fais annoncer que Socrate l'attend.

CRITON.

Le soleil luit encore au loin sur les montagnes ;
Attendons que la nuit tombe sur nos campagnes.
Rien ne presse : je sais que, dans cette prison,
Beaucoup de condamnés absorbent le poison
Longtemps après l'arrêt de la magistrature,
Qu'ils prennent librement boisson et nourriture.
Ah! prolonge comme eux aussi ton dernier jour,
Et garde-nous ainsi d'autant plus ton amour!

SOCRATE.

Ils ont eu leurs raisons pour agir de la sorte ;
Montrons, pour nous, Criton, une âme un peu plus forte.
Hé quoi! je chercherais, quand je touche au trépas,
A caresser mes sens par le vin, un repas?
Quel exemple à la Grèce à léguer par un sage!
Fais donc ce que j'ai dit, sans tarder davantage!

CRITON, *faisant signe à l'esclave.*

Socrate, qu'il soit fait selon ta volonté!

PHÉDON.

Hélas! voici venu cet instant redouté
Qui nous ravit à tous notre ami, notre père,
Et ferme pour toujours une bouche si chère!
Privés de ses conseils, notre futur destin
En horreur passera celui de l'orphelin!

APOLLODORE.

Qu'est devenue, ô dieux! votre auguste justice,
Si vous souffrez qu'on livre un tel homme au supplice?

SOCRATE.

Arrêtez, mes amis, ces cris injurieux
Et ne blasphèmez point la majesté des dieux !
C'est en laissant le crime accabler l'innocence
Qu'ils montrent aux humains leur bonté, leur puissance,
Car le persécuteur et le persécuté
Gagnent, par là, leur dû dans l'immortalité :
A l'un du noir Tartare et l'horreur et la peine,
De l'Elysée à l'autre aussi la paix sereine [1] ;
Sans compter cette gloire offerte à l'univers
D'avoir injustement souffert par le pervers.
Mes leçons, mes conseils, l'exemple que je laisse
Aguerriront vos cœurs contre toute faiblesse.

ISOCRATE, *à part.*

O noblesse ! ô grandeur ! ô magnanimité !
Qui de notre malheur montre l'immensité !
Où retrouverons-nous un ami si fidèle ?

(*Il sort, ne pouvant contenir sa douleur, à la vue du bourreau qui entre porteur du poison* [2].)

Maître,... adieu !...

SCÈNE VI

SOCRATE, PLATON, APOLLODORE, PHÉDON, ALCIBIADE, CRITON, LE BOURREAU.

SOCRATE, *au bourreau* [3].

Mon ami, j'approuve fort ton zèle.
Mais, dis-moi, que faut-il que je fasse à présent ?
Nul ne peut mieux que toi me l'apprendre à l'instant.

LE BOURREAU, *présentant la coupe à Socrate.*

Attendre, étant debout, les effets du breuvage,
Te coucher et subir la mort avec courage.

1 L'Élysée était le paradis des Grecs et des Romains, le Tartare était leur enfer.
2 Conforme au Phédon.
3 Dans ce moment pathétique, le calme et la douceur de Socrate furent admirables.

SOCRATE.

Fort bien. Encore un mot, dernière question :
Puis-je en répandre un peu comme libation [1],
Pour rendre aux Immortels tout honneur, toute gloire ?

LE BOURREAU.

Non. Nous ne préparons que ce qu'il en faut boire.

SOCRATE.

J'entends. Mais, tout au moins doit-il m'être permis
D'élever jusqu'aux dieux mon cœur et mes esprits,
Pour que dans cette voie où ce jour je m'engage,
Ils daignent m'accorder un très heureux voyage.
Qu'ils exaucent mes vœux !

(*Il porte la coupe à ses lèvres et la vide avec une admirable sérénité.*

Ses disciples manifestent le plus grand désespoir. Les uns poussent des gémissements, les autres se couvrent le visage de leurs manteaux, pour cacher leurs larmes.)

APOLLODORE.

Arrête ! Ah ! c'en est fait !
D'éternel désespoir ô trop juste sujet !

SOCRATE.

Qu'entends-je, mes amis ! Raffermissez vos âmes.
Pour éviter ces cris, n'ai-je éloigné les femmes ?
Il est juste et sensé de terminer ses jours
Sans trouble, sans regrets et par de bons discours.

PHÉDON.

Comment tant désirer une mort à maudire ?

1 Épanchement de liquides que les anciens faisaient en l'honneur de leurs dieux.

SOCRATE [1].

C'est que j'ai toujours eu, depuis que je respire,
Pour mon soin le plus grand l'étude du trépas
Et que je suis ainsi comme mort ici-bas.
Qu'est pour moi cette fin aux humains si terrible ?
L'heure où l'âme est soustraite à ce corps corruptible,
Qui, par les vanités et par la passion,
Lui fermait le chemin de la perfection,
Pour contempler en Dieu, dans toute leur puissance [2],
Le beau, le bien, le vrai qu'Il est seul par essence.
Or, comme pour franchir ces sublimes hauteurs
L'âme doit secouer ces instincts corrupteurs,
Où le fardeau du corps la tient en servitude,
La mort lui donnera ce vol en plénitude,
Pour parvenir enfin à la Divinité
Et se perdre avec joie en son immensité ;
Celui-là peut avoir cette ferme assurance
Qui de la vérité poursuit la connaissance.
Parce que vers ce but j'ai tourné mon esprit,
Le passage qui m'est à cette heure prescrit
Eloigne de mon cœur le trouble, la détresse,
Et le remplit d'espoir, de paix et d'allégresse.
Amis, écoutez-moi. N'épargnez point vos jours
A suivre les conseils de ce dernier discours ;
Que votre âme, surtout, de plus en plus s'épure :
De Dieu n'approchera jamais nulle souillure ;
Et cette confiance, accordée au vrai sage,
Sera lors du trépas aussi votre partage.

ALCIBIADE

Cher maître, je t'entends, Mais, nous, pauvres humains,
Pouvons-nous aspirer à de si hauts destins ?

1 Rien n'égale la sublimité de ce spectacle : Socrate mourant et philosophant, au milieu de ses disciples.

2 Socrate reconnaissait l'existence d'un Dieu tout-puissant. Au-dessous de l'Être suprême, il admettait des divinités secondaires revêtues d'une partie de son autorité et dignes encore du culte des hommes.

Quel mortel est doué de ton cœur magnanime ?
Combien faible est en moi cette âme qui m'anime !

SOCRATE

Tous peuvent y prétendre avec la volonté,
S'ils demandent secours à la Divinité ;
Amis, priez toujours vous aurez la vaillance.

(*Il s'assied.*)

PLATON, *à part.*

Hélas ! voici déjà que vient la défaillance !

LE BOURREAU.

Si quelque avis encor doit leur être donné,
Socrate, hâte-toi, car le temps est compté.

SOCRATE, *d'une voix qui s'affaiblit de plus en plus.*

Voici, mes bons amis, ma volonté dernière :
Loin de vous la tristesse, à l'âme meurtrière ;
Gardez fidèlement, surtout, dans vos esprits
Mes leçons, mes conseils, car ce n'est qu'à ce prix
Qu'ici-bas vous rendrez votre bonheur durable,
Puis jouirez après d'une gloire ineffable.
Et, si Socrate fut jamais cher à vos cœurs,
Dans la Grèce soyez ses continuateurs,

(*Il se couche, puis se relève péniblement.*
A Criton, penché vers lui.)

Sache encore, avant que le trépas ne me frappe,
Que nous devons... un coq... au divin Esculappe [1].

CRITON.

J'aurai soin de payer notre dette à ce dieu.
Que dois-tu dire, encor ?

SOCRATE.

Rien... Mes amis,... adieu !

(*Socrate ne sait plus parler. Des mouvements convulsifs*

1 Esculappe, dieu de la médecine chez les anciens. On lui offrait des coqs en sacrifice.

l'agitent pendant quelques instants; puis, il expire. Consternation de ses disciples.)

LE BOURREAU, *examinant Socrate.*

Votre maître n'est plus.

PLATON.

Admirons sa grande âme!
Allumons dans nos cœurs, amis, la pure flamme
Qui le brûla toujours envers la vérité,
Et la portons au loin, selon sa volonté.
Allons, Phédon, Criton, allons, Alcibiade,
De tous ses défenseurs augmenter la pléiade,
Par nos écrits venger le plus noir des forfaits,
Montrer quel fut Socrate et ce qu'il nous a faits,
Et, par là, de son nom éternisant la gloire,
Rendre ses ennemis odieux dans l'histoire!

1898.

Notice finale.

Le plus beau génie qu'ait produit la philosophie antique est, sans contredit, Platon. Il a mérité, à juste titre, le surnom de divin par la sublimité de ses œuvres.

Mais, si l'on pense qu'il n'a fait que reproduire dans ses ouvrages admirables les leçons de son maître, qui, lui, n'a rien écrit, se contentant d'enseigner par la parole, que dire de Socrate ?

Quel autre philosophe profane a parlé en termes plus éloquents de l'âme et de la Divinité, a mieux expliqué la nature de l'homme et lui montra si bien ses devoirs envers Dieu, son prochain et lui-même ?

Quel autre fit jamais mieux comprendre que le véritable bonheur ici-bas consiste à pratiquer la vertu, pratique qui mérite elle-même une félicité éternelle ?

Il est prodigieux que ce génie, livré à ses seules forces et sans le secours de la révélation, se soit élevé à des hauteurs telles que sa doctrine forme, pour ainsi dire, la transition entre la philosophie humaine et le Christianisme.

Et Socrate ne s'est pas contenté de répandre son système, il en a montré le magnifique épanouissement dans sa personne. Semblable à ce vase grossier, mais précieux par le parfum qu'il contient, Socrate, sous sa laideur, cachait les plus belles qualités.

Sa patience inaltérable, son humilité, sa douceur, sa charité, sa sévérité envers lui-même et son indulgence à l'égard des autres, son zèle pour leur perfectionnement, sa piété simple et sincère, bien d'autres vertus encore et, surtout, la sérénité admirable avec laquelle il accepta et souffrit une mort injuste, justifient l'admiration de la postérité pour cet homme extraordinaire.

EPONINE

Tragédie en trois actes.

Notice explicative.

Eponine était l'épouse du Gaulois Sabinus qui entreprit, avec Civilis, d'affranchir sa patrie du joug des Romains. Ayant été vaincu, Sabinus se retira dans sa maison, l'incendia et répandit au dehors le bruit de sa mort. Retiré dans un souterrain, il fit savoir à sa femme le secret de son existence. Cette épouse héroïque alla s'enfermer avec lui dans ce tombeau, où pendant neuf années elle sut, par sa tendresse et ses soins, le consoler de la perte du jour et de la privation de la liberté. Trahi enfin, Sabinus fut livré à Vespasien, qui l'envoya au supplice, malgré les larmes et le sublime dévouement d'Eponine.

Cette femme, martyre de l'amour conjugal, ne put survivre à son époux bien-aimé.

Il n'existe aucun ouvrage célébrant la gloire d'Eponine, ce qui m'a incité à choisir ce sujet, difficile à traiter par sa simplicité même et par le peu de détails que l'histoire rapporte sur la vie de notre héroïne.

CARACTÈRES DES PRINCIPAUX PERSONNAGES.

VESPASIEN, *simple, rude et énergique.*
EPONINE, *tendre et dévouée à son époux, jusqu'à la mort ; timide, mais capable d'énergie par soubresauts.*
CIVILIS, *intelligent, brave et retors.*
SABINUS, *brave, présomptueux, fier et intransigeant.*
PAULIN, *intrépide et fougueux, très chatouilleux sur le point d'honneur.*
ILDA, *tendrement dévouée à son amie Éponine.*
ALBIN, *fidèle jusqu'au sacrifice de sa vie.*

PLAN.

Action simple : Arrivée d'Eponine à Rome, pour sauver son époux Sabinus, prisonnier de Vespasien.

ACTE I.

Entrevue d'Eponine et de Civilis.

ACTE II.

Une tentative d'évasion de Sabinus ayant avorté, Civilis promet de demander une audience à Vespasien et l'obtient.

ACTE III.

Entrevue de Vespasien et d'Eponine. Insuccès et mort d'Eponine, qui ne peut survivre à son époux. Elle succombe, épuisée par son long martyre.

ACTEURS.

VESPASIEN, *empereur romain.*
EPONINE, *épouse de Sabinus.*
CIVILIS, *confident de Vespasien.*
SABINUS, *chef gaulois, époux d'Éponine.*
PAULIN, *amant d'Ilda et frère de Civilis.*
ILDA, *confidente ou plutôt amie et l'égale d'Éponine.*
ALBIN, *Gaulois, officier de Vespasien et confident de Civilis.*
Courtisans, Gardes.

La scène est à Rome, dans une salle du palais de Vespasien.

Eponine.

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

PAULIN [1].

Est-ce bien toi, Paulin, qui parais en ces lieux ?
A quelle insigne honte es-tu réduit, grands dieux !
Moi, vainqueur autrefois des légions romaines,
Qui, le sang de César circulant dans mes veines,
Devrais entrer dans Rome en l'appareil des rois,
Paraître en ce palais pour y dicter mes lois,
Je viens ici, malgré mon illustre origine,
En humble suppliant de la triste Eponine.
Et ce qui tous les deux nous rend plus avilis
Nous venons implorer un traître, Civilis;
Civilis, autrefois le fier chef des Bataves,
Aujourd'hui d'un tyran le plus vil des esclaves,
Qui tient entre ses mains de Sabinus le sort.
En est-il encor temps ? N'est-il point déjà mort ?
Pourrons-nous à ses fers, au trépas le soustraire ?
Ne prîrons-nous en vain un trop indigne frère [2],

1 Julius Paulus, dont j'ai fait Paulin, et Julius Sabinus se prétendaient issus de Jules César.
2 Julius Paulus était le frère de Civilis. Tous deux, et surtout le second, luttèrent avec succès contre les Romains, mais finirent par être vaincus.

De héros devenu suppôt de Vespasien ?
O chère amante Ilda ! trop généreux soutien
Des malheurs d'Eponine, épouse infortunée,
Pourquoi n'avoir souscrit à mes vœux d'hyménée
Qu'à ses pleurs si je rends son époux Sabinus ?
J'aurais dû t'oublier; je t'en aime encor plus !
Quand d'une amie ainsi tu ressens la détresse,
Que n'aura point l'époux objet de ta tendresse ?
Teutatès, aux combats soutien de nos guerriers [1],
Divin dispensateur des glorieux lauriers,
Daigne écouter ma voix en ce moment suprême !
Si, par le favori de Vespasien lui-même,
J'arrive à réunir deux époux malheureux
Et couronne par là mes légitimes feux,
Je jure de bientôt en ces murs reparaître,
Pour y laisser ma vie ou t'immoler un traître !
Albin l'a prévenu que je l'attends ici.
On vient. Dissimulons. *(Regardant au dehors.)* C'est bien lui. Le voici !

SCÈNE II

CIVILIS, PAULIN, ALBIN.

CIVILIS [2].

En croirai-je mes yeux ! Et quel dieu tutélaire
Conduit ici tes pas, mon cher Paulin, mon frère ?
D'où me vient ce bonheur, après un si long temps,
De pouvoir te donner de doux embrassements ?
Albin est notre ami : tu peux parler sans crainte.
Mais, tu ne réponds pas, mon frère, à mon étreinte ?

1 Teutatès, dieu de la guerre chez les Gaulois.

2 Civilis, chef des Bataves, vainquit les Romains, commandés par Aquilius. Il remporta sur eux d'autres succès à Vetera, et fut vaincu à son tour par Cérialis et non Cérealis, comme le disent certains historiens. Civilis conclut avec Rome une paix honorable. Conduit à Rome, il parvint, par son intelligence et son esprit retors, à capter la confiance de Vespasien, pour travailler à l'affranchissement de sa patrie. L'habile Batave se ménage des intelligences dans l'armée romaine, y sème adroitement la division et s'échappe pour se mettre à la tête des Bataves révoltés.

Nos peuples révoltés, Bataves et Gaulois,
Veulent-ils Civilis pour de nouveaux exploits ?

PAULIN.

Non. Pour les commander, les Gaulois et Bataves
Désirent des héros et non pas des esclaves.

CIVILIS.

Ai-je bien entendu ? Tout autre que Paulin
Payerait cet outrage à l'instant de ma main !

PAULIN.

Outrage mérité quand je retrouve à Rome
Civilis favori de César, de cet homme
Par qui fut mon pays ravagé, mis à sang,
Par qui fut Sabinus abattu de son rang.
Civilis au tyran qui le livra peut-être ...

CIVILIS.

Plus un mot ! Téméraire, apprends à me connaître :
Rufin qui le trahit fut tué de ma main.
Après quoi, si je pris de Rome le chemin,
Si je sus à la cour, par ruse et patience,
Capter de Vespasien toute la confiance,
Et, semant entre chefs et soldats les soupçons,
Allumer la discorde au sein des légions,
L'amour de mon pays dicta seul ma conduite :
Délivrer Sabinus, favoriser sa fuite,
Revoler avec lui vers nos braves Gaulois,
Groupés par le druide en nos antiques bois,
Fondre sur l'étranger, bref, au prix de ma vie,
Affranchir des Romains ma chère Batavie,
Tel fut, tel est mon but. Rôle infâme, vraiment !

PAULIN.

Teutatès soit béni, Sabinus est vivant !
Pardonne, Civilis ! J'ai retrouvé mon frère !
Maintenant va changer notre destin contraire.

Mais pourquoi t'abaisser à la duplicité ?
Luttons ouvertement pour notre liberté !

CIVILIS.

Crois-tu briser ainsi la puissance romaine ?
Joignons, pour leur donner un second Trasimène [1],
La ruse de Carthage aux vertus d'Annibal ;
Notre courage seul nous fut toujours fatal.
Tous moyens me sont bons pour sauver ma patrie :
Valeur, corruption et surtout fourberie.
Mais Rome en a donné l'exemple à l'univers,
En rangeant sous ses lois tous ces peuples divers :
Romule et ses bandits en jettent les racines,
Par le meurtre d'un frère et le rapt des Sabines ;
Et, huit siècles durant, rois, consuls, empereurs,
Depuis lors, dans le monde exerçant leurs fureurs,
Montrent à tous ainsi la source empoisonnée
Qui naguère de Rome ouvrit la destinée.
Malheur à qui se croit assez brave, assez fort,
Pour de l'aigle romaine enfin briser l'essor !
L'entreprise en coûta le jour à Viriathe [2] ;
Vingt ans s'y consacra l'immortel Mithridate [3],
Qui n'eut d'autre ressource, après tant de combats,
Que du bras d'un esclave accepter le trépas,
Sous peine de tomber dans les mains de Pompée.
Tu sais pourquoi Numance a péri par l'épée.
Rappelle-toi, surtout, comment Cathage enfin
Valut à Scipion le surnom d'Africain ;
Carthage, elle autrefois la rivale de Rome,
Que de nos jours, Paulin, à peine encore on nomme!
Et nous Gaulois, Nerviens, Bataves, Éburons,
Que César compara naguère à des lions,

1 Trasimène, lac de l'ancienne Étrurie, où Annibal infligea une sanglante défaite au consul romain Flaminius (217 avant J.-C.).

2 Viriathe, chef des Lusitaniens révoltés contre Rome. Il fut assassiné à l'instigation des Romains (140 avant J.-C.).

3 Mithridate le Grand (123 à 63 avant J.-C.), roi du Pont, lutta vingt-sept ans contre les Romains.
Vaincu, par suite de la révolte de son fils Pharnace, il se fit donner la mort par un esclave.

A quoi nous a servi notre constant courage,
Sinon à redoubler notre honte et leur rage!
Au cirque notre mort charme un peuple blasé :
Au Colisée ouvert, on le voit empressé [1],
Pour — Rome à ses plaisirs sait employer ses haines —
Voir nos braves Gaulois inonder les arênes
De leur sang généreux!

PAULIN.

Grands dieux! Qu'ai-je entendu ?
Voilà donc tout le prix de leur mâle vertu!

CIVILIS.

Dissimulons encor notre juste colère :
Le temps de la vengeance arrivera, mon frère.

PAULIN.

Volons sur le tyran venger leur triste fin!

CIVILIS.

Cours mettre au rang des morts Sabinus et Paulin.
Patience, te dis-je!

PAULIN.

O fatale Eponine [2]!

CIVILIS.

Ce qu'on fait lentement, sûrement se termine.
Garde ta belle ardeur pour mes secrets complots.

PAULIN.

Jouer l'ami de Rome avilit un héros.

CIVILIS.

Hé quoi! toujours loyaux, battus et ridicules,
Pour secouer le joug nous aurions des scrupules ?

1 C'est un léger anachronisme permis ; le Colisée n'a été ouvert que sous Titus, fils et successeur de Vespasien.
2 Fatale parce que, pour Eponine, il doit ménager le tyran.

Non, non, mon frère, non! Contre tels ennemis,
Je te le dis encor, tout doit être permis.
Bref, contre Rome usons de la fourbe romaine.
Mais, dis-moi le motif en ce lieu qui t'amène.

PAULIN.

J'accompagne Eponine en suppliante ici.
Sur l'esprit de César elle sait ton crédit ;
Pour sauver son époux, dans sa douleur profonde,
C'est sur toi, Civilis, que son espoir se fonde.

CIVILIS.

Eponine est ici! Cours l'avertir, Albin,
Que Civilis l'attend pour un meilleur destin.

(*Albin sort.*)

SCÈNE III

CIVILIS, PAULIN.

CIVILIS.

Que veut de moi, Paulin, cette douce héroïne ?

PAULIN.

Voir César, l'implorer, c'est le vœu d'Eponine.

CIVILIS.

Hélas! de l'empereur, jamais qu'obtiendrez-vous ?
Tout ce que mon pouvoir a pu sur son cŏurroux
C'est que de Sabinus il sursoit le supplice.
Sa mort est résolue. Il veut qu'il la subisse.

PAULIN.

Qu'entends-je ? Aurons-nous donc conduit ici nos pas
Pour être les témoins passifs de son trépas ?
Non. Si tu n'as conçu ce rôle de bassesse
Que pour sauver sa vie, accomplis ta promesse.
Ou rends-nous Sabinus ou mourons avec lui !

CIVILIS.

S'il voit encor le jour, c'est grâce à mon appui.
Devais-je, sans profit usant mon éloquence,
Attirer de César sur moi la défiance,
A la mort envoyer Sabinus, Civilis,
Et river pour toujours les fers de mon pays?

PAULIN.

Vraiment, abandonner ce héros à leur rage
Pour notre liberté c'est un heureux présage!

CIVILIS.

Parlé-je d'abandon? Non. Mais, sur Vespasien [1]
Nos supplications jamais ne pourront rien.
Aussi, sans me bercer d'une folle espérance,
Ai-je de Sabinus tramé la délivrance.
D'un garde dont Albin est le centurion
Il doit prendre l'habit pour son évasion,
Et dans la nuit gagner la campagne voisine,
Où l'attendront Paulin, Civilis, Eponine.
Des coursiers seront prêts. Que leur rapidité
Au jour nous ait mis loin de ce lieu redouté!
Daigne alors Teutatès aider notre vaillance!

PAULIN.

Silence! On vient. *(Regardant au dehors.)* Vers nous, Eponine [s'avance.

SCÈNE IV

EPONINE, CIVILIS, PAULIN, ILDA.

EPONINE.

Chère Ilda, soutiens-moi...

ILDA.

Courage!

1 Richelet dit qu'on doit laisser au poète la liberté de faire cette terminaison « ien » d'une ou de deux syllabes, suivant que la mesure du vers l'exige.

EPONINE, *à Civilis.*

Est-il mort?

CIVILIS.

Madame, apaisez-vous : votre époux vit encor.

EPONINE.

Ciel, sois béni! Seigneur, excusez mes alarmes;
Je ne sais que vous dire au milieu de mes larmes.

CIVILIS.

Ecoutez-moi, Madame, et calmez votre esprit;
Je sais ce qui vous mène et Paulin m'a tout dit.

EPONINE.

Tu vis, cher Sabinus, compagnon d'hyménée,
Soustrait à mon amour depuis plus d'une année!
(*A Civilis.*)
L'avez-vous vu? Comment subit-il son malheur?
N'a-t-il au désespoir abandonné son cœur?
Vespasien à ma vue sera-t-il exorable?
Par pitié, Civilis, soyez-moi secourable!

CIVILIS.

Le soin de votre époux, celui de mon pays,
Ici seuls ont conduit, retiennent Civilis.
Sabinus qu'en ses fers j'ai visité, Madame,
Ose me soupçonner de trahison infâme :
De sa perte il me croit le perfide artisan;
Outrage auquel je dus la faveur du tyran,
Qui, sensible à ma voix, suspendant sa vengeance,
De votre époux daigna respecter l'existence.

EPONINE.

Achevez votre ouvrage. Ou bien que dans ses bras
Je finisse mes jours dans un commun trépas!
Que m'importe sans lui mon inutile vie!
Aux larmes de mes fils si je me suis ravie

Pour venir, expirante, à travers les hasards,
Des confins de la Gaule au palais des Césars,
C'est pour reconquérir Sabinus, mon idole.
Viendrons-nous échouer au pied du Capitole ?
Que pour tous les dangers subis pendant des mois
Je puisse, au moins, revoir une dernière fois
Mon époux bien-aimé !

CIVILIS.

Vous le pourrez, Madame ;
Et qu'un plus grand espoir même emplisse votre âme.

EPONINE.

Quoi ! par César enfin me serait-il rendu ?

CIVILIS.

N'espérez point de lui cet excès de vertu.
La haine de César fut toujours implacable.
Puissions-nous n'éprouver son effet redoutable !

EPONINE.

Alors de Sabinus c'en est fait pour toujours ?
Au tombeau...

CIVILIS.

L'ai-je dit ? Non. Pour sauver ses jours,
Si prières ici toujours resteraient vaines,
Il nous est un moyen de secouer ses chaînes,
De rendre à la patrie un héros, votre époux.

EPONINE.

Ah ! parlez. Quel est-il ? Mais, Seigneur, gardez-vous
De ruiner soudain mes espoirs légitimes :
Rome par mon trépas vous devrait deux victimes [1].

CIVILIS.

Modérez ces transports et domptez votre émoi :
Le salut est en vous autant qu'il est en moi.

1 Elle ne pourrait survivre à la mort de son époux.

Le temps presse. Au palais César peut-être arrive;
Veuillez donc me prêter une oreille attentive.

EPONINE.

En moi vous trouverez un docile instrument.

CIVILIS.

Du calme et du secret notre salut dépend;
Rome a ses espions remplis de vigilance.
Daignez encore un coup m'écouter en silence :
Des nations que Rome assembla sous ses lois,
Nulle n'eut plus l'honneur que le peuple gaulois
De s'attirer toujours la vengeance romaine.
Le motif en remonte à l'époque lointaine
Où Brennus, notre ancêtre, entouré de ses preux [1],
Fit trembler sous ses coups le colosse orgueilleux :
Il bat à l'Allia la fleur de son armée,
Ravage l'Italie et, par Rome embrasée,
Accourt mettre le siège au mont Capitolin,
Le refuge impuissant du fier patricien,
Qui ne dut son salut qu'à sa seule richesse.
Sans de Camille alors le génie et l'adresse [2],
Rome, en ces jours, eût vu peut-être pour toujours
De son hégémonie interrompre le cours.
Mais, Rome en ses malheurs ne perd jamais courage;
Cannes ne l'empêcha d'anéantir Carthage.
C'est ainsi qu'elle sut, par sa ténacité,
Châtier le héros de sa témérité :
Brennus et ses soldats au nombre de cent mille
Tombèrent à leur tour sous les coups de Camille.
Pensez-vous qu'elle vit, par cet égorgement,
L'honneur du nom romain vengé suffisamment ?
Erreur ! Elle poursuit le succès de ses armes,
Lance ses légions sur la Gaule en alarmes.

1 Brennus, chef gaulois, vainquit les Romains à l'Allia et livra Rome aux flammes. Il assiégea et prit le mont Capitolin, dernier refuge de la puissance romaine, qui se vit à deux doigts de sa perte (390 avant J.-C.).

2 Camille, illustre dictateur, qui sauva Rome des Gaulois.

Déplorons les fureurs de ce torrent humain :
De l'Ibérie au Nord, de l'Océan au Rhin,
Toutes les nations de la Gaule éperdue
Pleurent, en frémissant, leur liberté perdue !
Rome a rendu son joug odieux à nos cœurs.
Nos révoltes, parfois de ses armes vainqueurs,
De Sabinus surtout l'invincible courage,
Ont attisé sa haine et redoublé sa rage.
Pour tenir son serment d'en finir avec nous,
C'est sur les chefs gaulois que porteront ses coups :
Nos guerriers décimés et sans conduite aucune
De la guerre craindront de tenter la fortune.
Désormais, nos chefs pris les armes à la main,
S'ils ne sont mis en croix, vont au cirque romain.
Quel est de ce moyen, pensez-vous l'artisan?
Celui que vous cherchez : Vespasien, le tyran!

EPONINE.

Pitié pour la douleur qui déchire mon âme!

CIVILIS.

Nous saurons le soustraire à ce destin infâme :
Sabinus, si souvent vainqueur dans les combats,
Vivra libre ou mourra comme un chef de soldats!
Sa fuite est résolue.

EPONINE.

Ah! ne suis-je abusée?
Et, Seigneur, ai-je bien saisi votre pensée?

CIVILIS.

Oui, Madame, la fuite est l'unique moyen
D'arracher votre époux à son affreux destin.
Pour son évasion, les mesures sont prises ;
Afin de conjurer de funestes surprises,
Dans cette conjoncture, il ne nous reste plus
Que de fixer l'instant, d'avertir Sabinus.

Votre arrivée à Rome en hâtera l'issue ;
Je veux, en ce jour même et dès la nuit venue,
Prévenir Sabinus, par le fidèle Albin,
Que de sa liberté l'heure est venue enfin.
Le soleil est à peine au tiers de sa carrière ;
Il nous reste encor presque une journée entière.
Retirez-vous, Madame ; et, dans l'isolement,
Allez vous préparer à cet événement.
Avant qu'à l'horizon l'astre du jour décline
Reviens ici, Paulin, prendre pour Eponine
Mes précieux conseils et mes derniers avis.

PAULIN.

Tu verras tes désirs fidèlement servis.

EPONINE.

Mon cœur, depuis longtemps accablé de souffrance,
Enfin par vos aveux renaît à l'espérance.
Soyez béni, Seigneur, d'en être l'instrument !
Le Ciel daignera-t-il terminer mon tourment,
Et, trompant des Romains et l'astuce et la haine,
Secondant nos efforts durant la nuit prochaine,
Nous permettre de fuir ces odieux Etats,
Pour retrouver la paix sous nos heureux climats ?
Ou plutôt ... Sabinus, cher trésor de mon âme,
Epoux le plus parfait qu'eut jamais une femme,
Dans cet antre, où jadis à l'abri des tyrans
Tu vécus ignoré durant près de neuf ans,
Je vins à ton appel et sus par ma tendresse
Chasser ton désespoir, te rendre l'allégresse.
Que ne puis-je y rentrer avec toi sans retour !
Je m'y consolerais de la perte du jour.
Daignez, daignez, grands dieux, exaucer Eponine !

CIVILIS.

A des destins plus beaux que le Ciel vous destine !
Quoi, par peur d'affronter quelques dangers nouveaux,
Vous désirez l'état qu'ont les morts aux tombeaux ?

Sabinus n'est point fait pour un tel sort, Madame ;
Et, s'il vous entendait il n'aurait que le blâme.
La patrie opprimée espère en sa valeur !

EPONINE.

De Rome assez longtemps il brava la fureur
Que pour passer en paix le reste de sa vie.

CIVILIS.

Il se devra toujours à la Gaule asservie !
Si votre époux devait, bientôt en liberté,
Vivre dans la mollesse et dans l'obscurité,
J'hésiterais, Madame, à secouer ses chaînes.
Mais, son cœur est plus fier.

EPONINE.

Quand finiront mes peines ?

CIVILIS.

Espérez, Eponine, allez ; reposez-vous,
Et, par votre courage, à la fuite aidez-nous.

ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE

PAULIN, ILDA.

PAULIN.

Civilis ne vient pas. Quelle cause imprévue
Si longtemps loin d'ici le soustrait à ma vue ?
Notre doux entretien et ta seule beauté
Peuvent calmer mon trouble et mon anxiété.
Ilda, ma chère Ilda, digne objet de ma flamme,
La terreur me saisit, l'effroi remplit mon âme,
Quand elle considère à quels nombreux dangers
Je t'expose pour fuir ces pays étrangers.
Pourquoi n'as-tu voulu, docile à ma prière,
Me laisser des Romains seul braver la colère,
Attendre en sûreté mon retour sous nos cieux,
Pour couronner alors nos légitimes feux ?
Goûterons-nous jamais les joies de l'hyménée ?
Le trépas ne va-t-il trancher ta destinée,
Quand à le conjurer je perdrai ma valeur ?

ILDA.

Étouffe tes soucis indignes d'un grand cœur ;
Et sache que l'objet du beau feu qui t'anime
Méprise les dangers que ton cœur magnanime
N'a pas craint d'affronter, au seul son de ma voix,
Pour rendre à deux époux leur bonheur d'autrefois.
Quoi ! le monde s'émut quand il vit Eponine,
De l'amour conjugal à jamais l'héroïne,
S'acheminer vers Rome, en un sublime effort,
Pour tenter d'arracher son époux à la mort ;

Et moi, qui dès l'enfance ai connu sa tendresse,
Je l'aurais vu partir en proie à la détresse,
Seule, pour succomber au début de ses pas!
La Gaule aurait frémi de mes noirs attentats
Contre les droits sacrés de la reconnaissance.
Et toi-même, bientôt condamnant mon absence,
N'aurais plus à tes jours plus tard associé
Celle qui méconnut les lois de l'amitié.
Tu reçus mes aveux : je partage ta flamme ;
Mais tu sais à quel prix je deviendrai ta femme.
Je l'ai juré, Paulin, et tiendrai mon serment :
Je connus Eponine avant toi, mon amant,
Et ne veux voir briller mon flambeau d'hyménée
Qu'à la fin des tourments de cette infortunée.

PAULIN.

J'ai souscrit sans murmure à cette dure loi.
Hélas! quand viendra-t-il ce jour béni pour moi?
O trop fidèle amie! ô cruelle maîtresse,
Qui voit trop Eponine et trop peu ma tendresse!

ILDA.

J'en atteste les dieux, qui pénètrent les cœurs,
Que le mien garde à toi ses plus vives ardeurs.
Mais, d'un amour commun je goûte peu les charmes,
Tandis que mon amie est en proie aux alarmes.
Suis-moi! Si Sabinus est sauvé par Ilda,
Qu'on dise qu'il le fut, puisque Paulin l'aida
Et, quand mon amitié fit tant pour Eponine,
Pense à ce que l'hymen à mon Paulin destine.

PAULIN.

J'y pense pour trembler de te perdre à jamais!

ILDA.

Jamais un vrai héros ne doute du succès ;
Par un indigne effroi ne ternit point ta gloire.
Qui lutte par amour est sûr de la victoire!

PAULIN.

Oui, tu l'as dit; malheur à l'imprudent Romain
Qui porterait sur toi son homicide main!
Patrie, amante, amie, auront bras dignes d'elles....

SCÈNE II

CIVILIS, PAULIN, ILDA, ALBIN.

CIVILIS.

J'apporte, mes amis, de fâcheuses nouvelles,
Et je bénis le Ciel qui nous est si clément
D'éloigner de ces lieux Eponine un moment.

ILDA.

Qu'entends-je! Quoi, le Ciel qui semblait lui sourire
Déjà tourne contre elle et contre nous conspire?
Malheureuse Eponine!

PAULIN.

Oui, si de Civilis
Je vois l'âme et le cœur d'un tel trouble remplis
Il faut que le motif n'en soit point ordinaire.
Quel est-il? Parle!

CIVILIS.

Albin te l'apprendra, mon frère.

ALBIN.

(*Pendant ce récit, Eponine apparaît et écoute dans le fond de la scène. Les autres acteurs, attentifs, ne l'aperçoivent pas.*)

Choisi pour accomplir ce périlleux devoir
De dire à Sabinus qu'il pourrait fuir ce soir,
De le mettre au courant des apprêts de sa fuite,
D'en ourdir avec lui toute la réussite,
J'approchais, confiant, du seuil de la prison.
Hélas! j'eus bientôt vent de quelque trahison :

Je trouve, en arrivant, que la garde est changée;
Des soldats inconnus me refusent l'entrée.
J'insiste et fais valoir mon titre et mon emploi.
« De César, répond-on, c'est la formelle loi
» Qu'il ne soit plus permis, désormais, à nul homme
» De pénétrer sans ordre en la prison de Rome. —
» Cet ordre existe-t-il pour moi, centurion? —
» Il n'est, ajoutent-ils, aucune exception. —
» Mais, quelle est la raison de cette loi si dure? —
» Interroge César, auteur de la mesure :
» Notre auguste empereur seul pourra te fixer. »
(*A Civilis.*)
Je n'appris davantage et vins vous retrouver,
Seigneur, le cœur en proie à l'affreuse assurance
Que nous sommes trahis et que mon existence,
Celle de Sabinus....

SCÈNE III

EPONINE, CIVILIS, PAULIN, ILDA, ALBIN.

EPONINE.

Grands dieux! qu'ai-je entendu?

ILDA, *s'élançant vers Eponine pour la soutenir.*

Ciel! c'est Eponine!

EPONINE.

Ah! mon époux est perdu!
Chère Ilda, soutiens-moi : la terre m'abandonne....

PAULIN.

Le péril, Eponine, ici nous environne.
De votre Sabinus si les jours vous sont chers,
Ne précipitez point, par vos cris, dans les fers
Ceux qui peuvent encore, au prix de leur courage,
D'une tête si chère éloigner cet orage.
(*Albin sort sur un signe de Civilis.*)

EPONINE.

O coup soudain, affreux, qui détruit mon espoir,
Je reste contre toi sans force et sans pouvoir !
Sombre pressentiment qui, dans ma solitude,
Vint torturer bientôt mon cœur d'inquiétude,
Quand je vis que Paulin tardait tant à rentrer,
Ah ! pourquoi n'ai-je pu contre toi résister ?
En moi luirait encore un rayon d'espérance.
O dieux, me deviez-vous ce surcroît de souffrance !
Ne vous lasserez-vous des odieux Romains
De prendre contre nous la défense en vos mains ?
Que je suis malheureuse !

CIVILIS.

Eh ! qui vous dit, Madame,
Qu'il n'est plus, désormais, nul espoir pour votre âme ?

EPONINE.

Albin de Sabinus a présagé la mort !

CIVILIS.

Albin peut se tromper lui prédisant ce sort.

EPONINE.

Comme moi, son récit vous a frappé de crainte.

CIVILIS.

Mon âme de la peur ne ressent plus l'étreinte,
Quant à mon souvenir se présente combien
Cette humeur est fréquente au rude Vespasien.

ILDA.

Ses ordres visent-ils votre époux, Eponine ?

CIVILIS.

Seul il ne subit pas la prison Mamertine [1] :
Mille y sont enchaînés ...

1 Célèbre prison de Rome.

EPONINE.

Dont aucun, par le rang,
Aux fureurs de César ne prête plus le flanc.
En vain vous me bercez d'une folle espérance !

CIVILIS.

De nos projets détruits j'ai la seule assurance.
Mais, il nous reste encor, dans cette extrémité,
(Comptez pour ce dessein en mon habileté),
D'essayer sur César l'effet de la prière :
D'Eponine c'était l'intention première.
Oublions donc, Madame, un contraire destin
Et tournons nos efforts vers cette unique fin.
Laissez-moi prudemment vous préparer la voie ;
Mon message prochain vous rendra quelque joie.
Retirez-vous.

EPONINE.

Hélas ! c'est votre aveu, Seigneur :
Qui jamais de César fit fléchir la rigueur ?
Lorsque de Vespasien l'on dit le caractère
Par nature déjà si barbare et sévère,
Pouvons-nous espérer ce prodige éclatant
De le voir devenir à mes malheurs clément,
Quand vos projets trahis vont redoubler sa rage ?
Non, non, le désespoir est mon dernier partage !

CIVILIS.

Femme de Sabinus, soyez digne de lui !
Il vit. Vous lui devez jusqu'au bout votre appui.
Si déjà votre amour émerveilla le monde,
Qu'encor de plus d'éclat votre vertu l'inonde !

EPONINE.

Eh bien ! oui, je le veux, je le dois. Pour ses jours,
Jusqu'au dernier soupir je lutterai toujours !
Revoir mon Sabinus suffit à ma constance
Et je veux jusque-là priser mon existence.

PAULIN.

Hé quoi! si son trépas était précipité,
Vous trahiriez les lois de la maternité?
Non, non, cette Eponine, à son époux si chère,
Retrouvant en ses fils l'image de leur père,
Repartirait plutôt, du désespoir vainqueur,
Verser sur ses enfants les trésors de son cœur.

CIVILIS.

On vous verrait, alors, consacrer votre vie
A donner deux héros à la Gaule asservie,
Et souffler dans leurs cœurs la haine des Romains,
Pour qu'ils vengent un jour leur père de leurs mains.

EPONINE.

Sous les coups du destin quand déjà je succombe,
Hélas! chers rejetons enfantés dans la tombe [1],
Que pourrais-je ...

SCÈNE IV

EPONINE, CIVILIS, PAULIN, ILDA, ALBIN.

ALBIN.

A l'instant, César rentre au palais.
J'ai vu de la fureur les marques sur ses traits.

EPONINE.

Grands dieux !

CIVILIS.

Retirez-vous ; il serait téméraire
Pour tout autre que moi d'affronter sa colère.
Sortez : en ce moment, votre aspect en ces lieux
Ne pourrait que le rendre encore plus furieux.

1 Eponine donna le jour à deux jumeaux, pendant les neuf années qu'elle passa volontairement, avec son époux Sabinus, dans un souterrain.

SCÈNE V

CIVILIS, ALBIN.

CIVILIS.

M'as-tu bien fait, Albin, un rapport très fidèle
Et n'as-tu rien célé, par pitié, devant elle ?

ALBIN.

Non, Seigneur, j'ai tout dit. A mes yeux, c'est assez
Pour craindre que mes jours soient désormais comptés.
Puisse ma seule vie offerte en sacrifice
Suffire et préserver les autres du supplice !

CIVILIS.

Non, non, ton dévoûment mérite, cher Albin,
Que mon pouvoir t'évite un si cruel destin.

ALBIN.

Au nom de Sabinus, au nom de la patrie,
Laissez-moi du tyran seul subir la furie !
Par un zèle inutile autant que dangereux,
Perdant votre crédit, vous nous perdez tous deux.
Si mon humble concours mérita récompense,
Laissez fondre sur moi ... Mais, Vespasien s'avance.

SCÈNE VI

VESPASIEN, CIVILIS, ALBIN, COURTISANS, GARDES.

VESPASIEN, *à Albin.*

Viens ici, traître ! Approche et dis-nous en deux mots
Qui te rend si hardi de tramer des complots,
D'employer ton pouvoir à braver ma colère
Quand mes bienfaits voulaient ta gratitude entière.
Survivant des guerriers sur qui de Vetera [1],
Du meurtre de Flaccus, comme de Vocula,

1 Hordeonius Flaccus et Dillius Vocula, généraux de l'armée romaine, furent assassinés par leurs soldats, dans une révolte fomentée par les Gaulois, qui infligèrent une sanglante défaite aux Romains, à Vetera.

Cérialis naguère a su tirer vengeance,
Tu fus par lui conduit à Rome en ma présence.
J'aurais dû, sans pitié, comme tes compagnons,
Te faire mettre en croix ou jeter aux lions.
Quelle cause pour toi me rendit exorable?
Comment à ton malheur devins-je secourable?
Je ne sais. Cependant, soit que, dans mes esprits,
Tes vertus, ta valeur furent de quelque prix;
Soit que ton éloquence et ta grande jeunesse
Surent rendre mon cœur sensible à ton adresse,
Je consentis enfin, pour la première fois,
A ne point t'appliquer la rigueur de mes lois.
Je te laissai le jour. Mieux, près de ma personne,
Tu devins officier, soutien de ma couronne.
Qui m'eût dit que jamais mon excès de bonté
Pût produire en ton cœur tant de perversité?
Depuis longtemps déjà l'on t'observe en silence;
Je dois me rendre enfin à l'extrême évidence :
Ce pouvoir, dont ici grâce à moi tu jouis,
Te sert à conspirer avec mes ennemis;
Et, de tes trahisons pour couronner la suite,
Sabinus cette nuit devait prendre la fuite
Et gagner avec toi, sous un déguisement,
La Gaule en feu déjà pour un soulèvement.
Est-ce ainsi qu'abusant de ma lâche faiblesse
Tu tournes contre moi le calme où je te laisse?
Réponds, traître, et sois prompt à te justifier!

CIVILIS.

Excusez....

VESPASIEN.

Il suffit. Prends garde à l'appuyer!
C'est à lui de répondre. Allons, parle perfide!

ALBIN.

N'attendez pas, Seigneur, que d'une voix timide
Je vienne tout tremblant, à vos sacrés genoux,
M'efforcer d'apaiser votre auguste courroux.

Moi seul ai mérité les foudres de votre ire :
Immolez donc Albin aux lois de votre empire.
Mais s'il doit expier, Seigneur, son attentat,
Il n'a point encouru la honte d'être ingrat.
L'emploi que m'a donné jadis votre clémence,
J'en ai gardé toujours la fidèle observance,
Jusqu'au jour où, soudain, votre sévérité
Fit peser sur la Gaule un joug immérité
Et du sang des Gaulois inonda l'Italie ;
Mon seul guide alors fut l'amour de ma patrie.
Comment la mieux servir qu'en sauvant ses héros?
Voilà tout le secret, Seigneur, de mes complots.

VESPASIEN.

Tu reconnais ton crime! Et, pour toute prière,
Tu juges ma conduite et braves ma colère!
Si du sort des mutins, et du plus factieux,
Tu te rends solidaire et surtout soucieux,
Va partager leurs fers et bientôt leur supplice!
(A sa suite) Retirez-vous. *(A Civilis)* Demeure. *(Aux gardes)* Et vous,
(*Les gardes entraînent Albin.*) [qu'on m'obéisse!

SCÈNE VII

VESPASIEN, CIVILIS.

VESPASIEN.

Dois-je croire au soupçon que du crime d'Albin
C'est toi qui fut la tête et lui la seule main?
Ton ardeur, Civilis, à prendre sa défense
N'est pas sans donner corps à notre défiance.
S'il était vrai! Mais, non; je ne puis un instant
D'une telle pensée endurer le tourment.
En toi Rome eut naguère un terrible adversaire,
Initié comme elle aux secrets de la guerre,
Qui sut à ses soldats porter de rudes coups,
Mais jamais par un crime encourir son courroux.

Galba, Vitellius, honorèrent ta gloire [1]
Du pardon, quand jadis te trahit la victoire ;
Et moi-même, le jour où par Cérialis
J'eus enfin arrêté tes succès, Civilis,
Je voulus ignorer l'auteur de ma défaite,
Pour voir seuls les lauriers qui couronnaient ta tête.
Héros de Vetera, vainqueur d'Aquilius,
Tu fus mon partisan centre Vitellius [2],
Et le sauveur sans qui mes légions dans l'onde [3]
Auraient de leur trépas épouvanté le monde.
Si tes vertus ont pu fléchir même Néron,
J'ai cru leur devoir plus qu'un dédaigneux pardon,
Et jugeai, quand je fus assuré de l'empire,
Qu'un acte généreux, que Rome encore admire,
Ne pouvait être mieux reconnu de ma main
Qu'en t'accordant le nom de citoyen romain.
Tu le reçus. Bien plus, auprès de ma personne,
Honneur qu'un empereur au plus illuste donne,
Tu devins un ami, tu devins confident,
Quand de fidélité j'eus reçu ton serment.
Tant de bienfaits par moi décernés à ta gloire
Seraient-ils, Civilis, sortis de ta mémoire ?
Parle !

CIVILIS.

Il n'est point, Seigneur, hors de mon souvenir
Que je vous dois le jour qu'on pouvait me ravir,
Votre amitié, le nom de citoyen de Rome,
Honneur qui plus qu'un sceptre ennoblit le moindre homme.

1 Civilis, si souvent victorieux, fut enfin vaincu et conduit à Rome devant Néron, qui lui pardonna, séduit par ses grandes qualités. Il fut également absous, plus tard, par Galba et Vitellius.

2 Civilis se prononça pour Vespasien contre Vitellius.

3 Vaincu par Cérialis, Civilis fut forcé de passer le Rhin. Il attire Cérialis dans l'île des Bataves, inonde le pays par la rupture de la digue que Drusus avait autrefois fait construire à l'endroit où le Rhin se divise en deux bras. Il est ainsi le maître de faire périr l'armée romaine, mais il ne le veut pas par grandeur d'âme, humanité et prudence. Cet acte magnanime valut à Civilis l'admiration et la reconnaissance de Rome, ainsi que le crédit de Vespasien.

Civilis conclut avec les Romains une paix honorable.

Je m'en souviens toujours. Cependant, si jadis
Ma valeur dut céder devant Cérialis,
Je n'eus point à subir l'affront d'une défaite :
C'est par ma volonté qu'enfin la paix fut faite.
Sans moi vos légions, général et soldats,
N'auraient jamais, Seigneur, regagné vos Etats.

VESPASIEN.

Je reconnais sans toi qu'elles cessaient de vivre.

CIVILIS.

Que Votre Majesté m'autorise à poursuivre.
La paix fut donc conclue à la condition
D'être surtout moins dur envers ma nation.
A cette clause Rome a-t-elle été fidèle ?
Non ! Jamais mon pays n'a plus souffert par elle :
Le sang de ses héros coule aux cirques romains ...

VESPASIEN.

C'est trop t'intéresser au sort de ces mutins !

CIVILIS.

Rome en me recevant n'absorba point ma vie
Au point d'en arracher l'amour de ma patrie !
Elle souffre ; et, déjà, votre sévérité
En Gaule a rallumé la soif de liberté.
Etouffez la révolte en elle qui commence,
En lui montrant enfin un peu plus de clémence;
Et, si je puis, Seigneur, vous en dire encor plus,
Qu'Albin soit pardonné ! Délivrez Sabinus !

VESPASIEN.

Lui qui ne craignit pas de convoiter l'empire !
Ce jour est son dernier et bientôt il expire.

CIVILIS

Il fut assez puni de son égarement.
Que peut un roseau faible à Vespasien régnant ?

S'il vit, attendez-vous à ce que l'on publie
Vos louanges en Gaule et jusqu'en Germanie.
Sous vos lois, Rome, enfin, calme de toutes parts,
Jouira de la paix autour de ses remparts,
Et par là votre nom, plus que par la victoire,
Deviendra glorieux au livre de l'histoire.
Mais si de Sabinus, abattu de son rang,
Il vous fallait encor, Seigneur, verser le sang,
Ses frères de la Gaule et de la Batavie
Sauraient bientôt venger une si chère vie,
Et jusques au dernier méprisant le trépas,
Se plonger dans le sang de vos braves soldats.
En son germe étouffez la révolte intestine.
Pour son époux à Rome est venue Eponine;
Daignez la recevoir, écoutez tous ses vœux
Et pour votre repos les réunir tous deux.

VESPASIEN.

Qu'entends-je ! Elle est ici cette femme sublime ?

CIVILIS.

Oui. Pour elle oubliez de Sabinus le crime.

VESPASIEN.

Eh bien, soit ! Je consens à son entier pardon ;
J'y mettrai, toutefois, une condition.
Je l'attends au palais. Qu'Eponine s'y rende
Avant qu'à l'Occident l'astre du jour descende.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

EPONINE, CIVILIS, PAULIN, ILDA.

EPONINE.

Quoi ! César deviendrait pitoyable à mes maux ?
Ah ! répétez encor, Seigneur, de tels propos ;
Il m'est doux de l'entendre ici de votre bouche.
Serait-il vrai qu'enfin à mon bonheur je touche ?

CIVILIS.

Oui, vous pouvez, Madame, en croire mes discours :
César de vos malheurs veut arrêter le cours,
En rendant Sabinus aux larmes d'Eponine.
Ce succès me surprend qui sitôt les termine.
Moi qui connais trop bien cette rigidité
Qui ferme en Vespasien l'accès à la bonté.
J'en faisais de nouveau la triste expérience :
Mes discours n'excitaient que son impatience,
Et brusquement lui-même il sut y mettre fin,
Fixant ce jour la mort de votre époux, d'Albin.

EPONINE.

Ciel !

CIVILIS.

Mais, quand il connut ici votre arrivée,
Son âme s'est soudain devant moi transformée ;
Ce que tous mes efforts n'ont pu pour Sabinus
Du coup l'exécuta l'éclat de vos vertus.

EPONINE.

Grâce au Ciel, il n'est point un tyran si terrible
Puisque tous mes malheurs l'ont pu rendre sensible !
Comme il tarde à venir apaiser mon ennui,
Recevoir de mon cœur tous les .... Grands dieux! C'est lui!

SCÈNE II

VESPASIEN, EPONINE, CIVILIS, PAULIN, ILDA, COURTISANS, GARDES.

VESPASIEN, *faisant signe à sa suite de se retirer. Les gardes demeurent.*

Pourquoi, Madame, ainsi trembler à notre vue?
Déjà nous avons dit, avant cette entrevue,
Comme vous l'annonça sans doute Civilis,
Que vous et votre époux vous serez réunis;
Et notre volonté reste toujours la même.

EPONINE.

Seigneur, ma gratitude envers vous est extrême
Et je .... L'auguste aspect de Votre Majesté,
Mes fatigues... mes pleurs... ou ma félicité...
M'ôte... tout sentiment. Je ... (*Elle faiblit.*)

ILDA, *la soutenant.*

Grands dieux! elle pâme!

VESPASIEN.

Reprenez vos esprits. Remettez-vous, Madame,
Et sachez retrouver un restant de vigueur,
M'écouter et, par là, hâter votre bonheur :
Séduit par les vertus dont votre âme est ornée
Et que jusques à nous porta la renommée,
Sans méconnaître encor l'appel de Civilis,
Nous décidons d'user envers votre pays,

Au lieu de la rigueur, désormais de clémence.
Peut-être obtiendrons-nous de sa reconnaissance
Ce que n'a pu jamais un juste châtiment :
Si pas la paix entière, au moins l'apaisement.
Je veux, par Sabinus, entrer dans cette voie.
Mais, avant que la Gaule avec vous le revoie,
J'exige qu'il souscrive à la condition
De fuir à l'avenir toute rébellion,
De désarmer son bras jusqu'ici contre Rome,
D'employer son crédit à lui gagner tout homme.
Bref, je veux le serment de sa fidélité.

EPONINE.

Ciel !

VESPASIEN.

Pour sa délivrance est-il trop demandé ?

EPONINE.

Rome pour ses enfants, Seigneur, souffrirait-elle... ?

VESPASIEN.

Rome veut que pour vivre un vaincu soit fidèle.
La révolte est en Gaule. Eh bien, que Sabinus
Parte en médiateur ou bien n'y rentre plus.
C'est à lui de choisir : la clémence romaine
Ou bien le châtiment. Gardes, qu'on nous l'amène !
(*Les gardes sortent.*)

EPONINE.

Il va venir celui que depuis si longtemps,
Au milieu de mes pleurs et mes douleurs, j'attends.
O mon cher Sabinus ! cher époux que j'adore,
Puisqu'il m'est accordé de te revoir encore,
De presser sur mon cœur ton visage si beau,
Que j'ai cru pour toujours dans la nuit du tombeau,
Je ne veux plus sentir mon ancienne détresse,
Pour être tout entière à ce moment d'ivresse !

Fatigues, pleurs, tourments, évanouissez-vous :
Sabinus va venir! Je vais voir mon époux!
Mais, quelle peur soudain s'empare de mon âme,
Ravive ma douleur et vient glacer ma flamme?
Hélas! mon bien-aimé, par un excès d'orgueil,
Ne va-t-il pour jamais me plonger dans le deuil?
Saura-t-il remporter sur lui cette victoire
De préférer mes jours, ma tendresse à sa gloire?
Grands dieux, qui m'écoutez, guidez-le dans son choix!
Qu'il n'apparaisse point pour la dernière fois!

VESPASIEN.

Hé quoi! le sort voulut joindre sa destinée
Au plus noble des cœurs par les nœuds d'hyménée;
Il dépendait de lui de goûter à jamais
De ce parfait hymen tout le charme et la paix.
Mais non, foulant aux pieds son bonheur ineffable,
Pour suivre tout entier son orgueil indomptable,
Il pousse les Gaulois à la rébellion,
Du mouvement bientôt prend la direction
Et, le succès ouvrant sa marche triomphale,
Ne craint pas d'usurper la pourpre impériale [1]!

EPONINE.

Il fut assez puni de sa témérité :
Du faîte des honneurs bientôt précipité,
Il souffrit l'abandon, vit sa gloire ternie,
Proscrit, dans un tombeau cacha neuf ans sa vie,
Subit la trahison et, déchu de son rang...

VESPASIEN.

D'autres un moindre crime ont payé de leur sang!
Ce qu'il fit autrefois il pourrait le refaire;
Son repentir peut seul apaiser ma colère.

1 Sabinus, enorgueilli de quelques succès, osa usurper la pourpre impériale. Son audace mécontenta ses compagnons et les peuples de la Gaule. Il fut bientôt vaincu; il répandit le bruit de sa mort et se cacha dans un souterrain, où une trahison le fit découvrir par les Romains.

S'il ne veut racheter son ancien attentat,
Aujourd'hui, qu'il l'expie! Oubliez un ingrat.

EPONINE.

L'oublier, grands dieux! lui, qu'au-dessus de tout j'aime!

VESPASIEN.

Madame, le voici. Qu'il prononce lui-même!

SCÈNE III

VESPASIEN, EPONINE, CIVILIS, SABINUS, PAULIN, ILDA, GARDES.

EPONINE, *se précipitant dans les bras de son époux.*

Sabinus! cher époux! O mon cher Sabinus!
Nous sommes réunis pour ne nous quitter plus!

SABINUS, *la pressant sur son cœur.*

Chère, chère Eponine! O trésor de ma vie!
N'est-ce un songe l'ivresse où mon âme est ravie?
Après mon long exil, l'horreur de la prison,
Mon bonheur ne va-t-il emporter ma raison?
Parle, ma bien-aimée, et redouble ma joie!

EPONINE.

Le Ciel enfin m'exauce et vers moi te renvoie!
(*Le contemplant.*)
Hélas! dans quel état et quel ravage affreux
A laissé sur ton front un destin malheureux!
Mais, c'en est fait; bientôt, mes soins et ma tendresse
Dissiperont l'effet d'une ancienne détresse :
L'avenir nous sourit!

SABINUS.

Qu'entends-je! Sais-tu bien
Qu'un ennemi jamais n'échappe à Vespasien?
Je le bénis déjà de cette destinée
D'achever près de toi ma dernière journée.

EPONINE.

Rendons grâce à César qui consent, en ce jour,
A réunir nos cœurs dans leur commun amour.

SABINUS.

Serait-il vrai ? Revoir mes fils, la Batavie !
(*A Vespasien.*)
Ah ! Seigneur....

VESPASIEN.

J'y consens. Je te laisse la vie.
Va reprendre le cours de ta félicité ;
Mais, avant de partir, apprends ma volonté
Et jure de la suivre au prix de ma clémence.

EPONINE, *à part.*

Dieux puissants, sauvez-nous !

VESPASIEN.

Dans la Gaule en démence,
Pour la rébellion s'agitent vos guerriers :
J'en ai reçu l'avis par de récents courriers.
Va-t-en de ton crédit apaiser ces alarmes ;
Fais tomber des mutins les impuissantes armes,
Montre-leur un devoir trop souvent oublié ;
Bref, pars l'ami de Rome et deviens son allié.
Accepter ce sera la fin de ta misère,
Refuser, le signal de ton heure dernière ;
Tu sais ce qu'en ce jour Rome exige de toi.
En un mot, jures-tu d'obéir à sa loi ?

PAULIN, *à part.*

Honte à lui s'il accepte une telle entreprise !

SABINUS, *ironique.*

Ah ! je reviens enfin un peu de ma surprise !
Et j'admire, Seigneur, en Votre Majesté,
Cet assemblage heureux d'adresse et de bonté.

EPONINE, *à part*

Je respire !

VESPASIEN.

Est-ce oui ?

PAULIN, *à part.*

Misérable !

SABINUS, *avec feu.*

Je jure,
(Jamais à son serment un Gaulois n'est parjure),
S'il m'est un jour donné de revoir mon pays,
D'aider de ma valeur nos guerriers réunis,
D'employer mes efforts, toute mon éloquence,
A redoubler leur haine, enflammer leur vaillance,
De ne quitter le fer que reprendra ma main
Qu'après avoir chassé jusqu'au dernier Romain !

PAULIN, *à part.*

Gloire à toi !

EPONINE.

C'en est fait !... O douleur !...

VESPASIEN.

Téméraire,
Retombe donc sur toi l'effet de ma colère !
(*Aux gardes.*)
Qu'on le mène à la mort !

EPONINE.

Arrêtez ! Un moment !
Grâce, grâce, Seigneur, pour son aveuglement !
Laissez-moi lui parler. Peut-être que mes larmes
Sur son cœur ulcéré ne seront point sans charmes !
(*A Sabinus.*)
Souviens-toi, Sabinus, de ces temps fortunés
Où, des cruels humains tous les deux ignorés,
Nous savions, épanchant l'un sur l'autre notre âme,
Goûter tout le bonheur d'une commune flamme ;

Ce bonheur pour toujours peut nous être rendu !
Pour moi, pour nos enfants, cher époux, le veux-tu ?
Tu ne me réponds pas? Ton cœur est insensible ?
Même aux pleurs de tes fils tu restes inflexible ?
O devoirs de l'hymen ! qu'êtes-vous devenus ?

SABINUS.

Grands dieux ! vous connaissez le cœur de Sabinus !

ÉPONINE.

Qu'importe cette gloire où ta raison s'obstine ?
Tu fis assez pour elle ; aie pitié d'Éponine !

SABINUS.

Hé quoi ! foulant aux pieds mes glorieux lauriers,
Parjure à mes serments et traître à mes guerriers,
Je laisserais en Gaule, ô ma chère adorée,
Aux fruits de notre hymen ma mémoire exécrée !
Non, non, plutôt la mort !

VESPASIEN.

Eh bien, va la subir !
Cruel, qui te complais à la laisser souffrir !
Traître, qui ne craignis, dans ton audace extrême,
De couronner ton front jadis du diadème !
Les Gaulois ont frémi de ces fols attentats,
Qui te firent suspect à tes propres soldats.

SABINUS.

Ceux qui m'ont refusé l'appui de leur courage
N'ont pas compris quel sort eût été leur partage,
Si j'eus pu, par le sceptre entre mes mains remis,
Accomplir ma vengeance envers leurs ennemis :
Les Romains dans la Gaule et jusqu'en Germanie
Eussent de flots de sang payé leur tyrannie,
Et l'on eût vu peut-être à Rome les Gaulois
A leurs anciens tyrans venir dicter leurs lois !

VESPASIEN.

Malheureux!

CIVILIS.

Eh! Seigneur, excusez ses audaces.

VESPASIEN.

Laisse-le, Civilis. Je vois, par ses menaces,
Combien en le sauvant d'un trop juste trépas
J'aurais desservi Rome, ainsi que mes États!
O comble d'impudence! ô comble de folie!
Un esclave usurper le trône en Italie!

SABINUS.

Ah! tyran, c'en est trop! Tu peux verser mon sang,
N'insulte pas un chef abattu de ce rang
Auquel lui donnait droit son illustre origine,
Qui loin d'Auguste voit remonter sa racine.
Issu du grand César, le brave Sabinus
(Avec ironie.)
Peut bien se comparer au fils de Flavius [1],
Qui sut, par sa valeur, dans les champs de Pharsale,
Te mériter un jour la pourpre impériale!

VESPASIEN.

Perfide, les lauriers qui surchargent mon front
N'ont-ils anéanti le paternel affront?
Mes soldats, si souvent conduits à la victoire,
Suffisamment ont su reconnaître ma gloire :
Par leur enthousiasme au trône ils m'ont porté!

SABINUS.

Et par la trahison j'en fus précipité.
Je vois qu'elle reçut à Rome son salaire :
Civilis de César ignore la colère.

1 L'ancêtre de Vespasien, Flavius Petronius, centurion dans l'armée de Pompée, avait pris la fuite à la bataille de Pharsale.

CIVILIS.

Misérable! Imprudent!

VESPASIEN, *à Sabinus.*

Réprime tes émois,
Garde-nous, comme lui, le respect que tu dois!

CIVILIS, *à part.*

Quel outrage! L'ingrat... S'il savait!

SABINUS.

Va-t-en, traître,
O trop parfait valet pour un semblable maître!
Qu'on me dérobe ici ton aspect odieux,
Ou plutôt qu'on m'éloigne à l'instant de tes yeux!

VESPASIEN.

Tes vœux seront comblés. Gardes, qu'on m'obéisse!
C'est trop longtemps tarder. Qu'on le mène au supplice!

SABINUS.

Adieu, chère Éponine, adieu! Vis pour nos fils.
(Les gardes l'entraînent.)
Apprends-leur ....

SCÈNE IV

VESPASIEN, EPONINE, CIVILIS, PAULIN, ILDA

EPONINE, *tombant défaillante dans les bras d'Ilda.*

Sabinus!... Sabinus!...

VESPASIEN.

Ses défis
Vont enfin recevoir leur juste récompense.
(Avec véhémence.)
Périsse ainsi tout qui bravera ma puissance!
Qu'en dis-tu, Civilis? Tu fus bien inspiré,
En appelant sur lui ma générosité!

Le traître, l'insolent, l'insensé, le perfide!
Plus de lâches conseils. Désormais, je décide
De redoubler mes coups sur tous les factieux,
Comme j'ai fait de lui, d'en finir avec eux!

CIVILIS.

De son aveuglement sont-ils tous solidaires?

VESPASIEN.

Arrêter mes desseins vainement tu l'espères;
Je veux mettre enfin terme à leurs séditions.
De Rome vont partir bientôt des légions
Qui, jointes aux soldats encore en Germanie,
Briseront à jamais leur coupable folie.
(A Eponine.)
Sensible à vos vertus, notre juste courroux,
Madame, ne doit pas s'étendre jusqu'à vous;
Non, non : de notre appui demeurez assurée.
Renoncez à revoir votre ingrate contrée,
Oubliez un perfide, insensible à vos pleurs;
Et, pour vos fils, enfin surmontant vos douleurs,
Fixez vos pas à Rome, acceptez nos largesses...

EPONINE.

Où suis-je?... Qu'entends-je?... O comble de bassesses!
Tigre, garde pour toi tes odieux bienfaits
Et joins encor ma mort à tes autres forfaits!
N'attends pas ou la joie en va t'être ravie :
Je sens qu'en moi s'éteint la source de la vie;
Et mes jours accablés sous les coups du destin,
Pour l'éternel repos, penchent vers leur déclin.
Mais, des forces assez demeurent en mon âme,
Pour te crier l'horreur de ta conduite infâme.
C'est bien à toi, cruel, de montrer tant d'orgueil!
De quel droit plonges-tu mon époux au cercueil?
Quel crime a-t-il commis? Ce qu'il a fait, à Rome
Du triomphe on l'honore, héroïsme on le nomme;

Claude et même Néron l'exaltèrent jadis,
L'un dans Caractacus et l'autre en Civilis...

VESPASIEN.

Qui de fidélité leur ont donné le gage.

EPONINE.

Non, ils leur firent grâce à tous deux sans partage.
C'est toi seul que l'enfer jugea digne du don
D'être plus vil que Claude et cruel que Néron,
Et, puisqu'en cet instant mon Sabinus expire,
De rendre vains mes pleurs, mes efforts, mon martyre!
Pouvait-il me comprendre, un monstre qui lia
Son destin par l'hymen avec Domitia [1] ?

VESPASIEN.

Malheureuse!

EPONINE.

Ai-je enfin mérité ta colère?
Frappe-moi si tu veux me forcer à me taire!
Garde pour toi, tyran, ton admiration,
Ta haine est désormais ma seule ambition!
Ne crois pas dans le sang cimenter ton empire :
La mort de mon époux, qu'à retrouver j'aspire,
Produira des héros, supérieurs aux revers,
Qui ne te laisseront que leurs pays déserts!

VESPASIEN.

Tant mieux. Qu'ils meurent tous s'ils deviennent rebelles!
Pour les remplacer, Rome a des sujets fidèles.
Assez et trop longtemps vos peuples indomptés,
De leurs séditions nous ont inquiétés!
Mais, ces justes fureurs qui remplissent mon âme
N'iront pas s'exercer jusque sur une femme,
Qui, lorsque ses malheurs seront guéris du temps,
Reviendra, je l'espère, à d'autres sentiments.

1 Vespasien épousa une ancienne courtisane, Domitia, qui lui donna deux fils, Titus et Domitien.

EPONINE.

Tu l'espères en vain. Pour mériter sa rage,
Grands dieux, inspirez-moi quelque nouvel outrage!
Hélas! dans mon malheur, il ne me restait plus
Que d'avoir ta pitié, bourreau de Sabinus!
Je n'en subirai point longtemps l'ignominie :
Le Ciel enfin clément, par une mort bénie,
Va, comme mon époux, m'affranchir de tes lois...
Quelle faiblesse vient voiler soudain ma voix
Et quelle étrange nuit tout à coup m'environne ?
Quelle est cette torpeur ? La force m'abandonne...
Chère Ilda... soutiens-moi, car je n'ai pas tout dit.

ILDA.

Eponine!... Grands dieux, gardez-lui son esprit!

EPONINE, *défaillante, à Vespasien.*

Mon âme, qui déjà touche au séjour des ombres,
Contemple en l'avenir, cruel, tes destins sombres :
Les Parques ont borné ton pouvoir odieux [1],
Bientôt tu paraîtras au tribunal des dieux ;
Et, puisque sans pitié tu ravis à l'enfance,
En nous assassinant, son unique défense,
Ton sceptre, pour deux ans, à Titus limité [2],
Verra, par lui, la fin de ta postérité [3]...
Grâces au Ciel, enfin, j'ai soulagé mon âme ;
J'expire avec bonheur et te maudis, infâme !
(Elle tombe épuisée dans les bras d'Ilda.)

VESPASIEN, *sortant.*

Je veux tout pardonner à son égarement ;
Civilis, je te laisse à son soulagement.

1 Vespasien ne survécut que peut de temps à Sabinus.
2 Par un léger anachronisme, on fait ici mourir Titus après son frère Domitien.
3 Plutarque s'indigne de l'extrême rigueur de Vespasien envers un homme déchu et qui, eu égard au dévouement sublime de son épouse, méritait l'entière clémence impériale. Il regarde comme un châtiment du Ciel la mort des deux fils de Vespasien et l'extinction de sa postérité.

SCÈNE V

EPONINE, CIVILIS, PAULIN, ILDA.

EPONINE, *par un dernier effort.*

Je laisse aux Immortels le soin de ma vengeance!
(A Ilda.)
Je te lègue mes fils... Prends soin de leur enfance...
Et comble... de Paulin... par l'hymen... les ardeurs.
Cher Sabinus, à toi... pour toujours! Je me meurs....
(Elle expire.)

ILDA, *désespérée.*

Le Ciel, par ses rigueurs, brise sa destinée...
Eponine n'est plus!

CIVILIS.

Ma tâche est terminée.
Fuyons ces lieux, Paulin ; volons vers nos Gaulois
Préparer la vengeance et de nouveaux exploits!
Et que de Sabinus les hordes Allemânes [1],
A ma voix immolant les Romains à ses mânes,
Leur fassent voir bientôt de l'éternel séjour
Que Civilis resta digne de leur amour.

1902.

---

1 Allemânes ou Allemani, nom donné par les anciens aux peuplades qui habitaient les bords du Rhin.

Notice finale [1].

En donnant cet ouvrage, je ne me flatte pas d'avoir produit une œuvre de beaucoup de mérite. Non, j'ai voulu, encore une fois [2], donner libre cours à mon penchant pour ce genre de poème et apprécier l'immense difficulté de trouver un sujet neuf propre à la tragédie et de le développer en mille ou quinze cents vers qui soient, sinon excellents, du moins supportables.

Qu'on juge de la difficulté prodigieuse de composer une bonne tragédie par ce fait que, de Rotrou à Voltaire, environ deux mille ouvrages du genre ont vu le jour. De toutes ces pièces, à peine une trentaine sont vraiment dignes de la lecture ou de la scène!

Comment refuser notre admiration au grand Corneille, le père de la tragédie, lui qui, sans les exemples de devanciers, enfanta le *Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, Pompée* et le cinquième acte de *Rodogune,* supérieur à tout ce que l'antiquité a produit de plus sublime? Averti par l'âge du déclin de son génie, que ne borna-t-il là les efforts de sa muse, pour laisser dans le néant *Théodore, Pertharite, Agésilas, Attila* et le reste! Sa gloire serait égale à celle du parfait Racine, dont le vol, commencé par l'*Alexandre,* où déjà se révèle le génie racinien, s'éleva de degré en degré jusqu'au point culminant, au delà duquel l'ascension n'était plus possible.

Andromaque, Britannicus, Bérénice, Bajazet, Mithridate, Iphigénie, Phèdre, Esther, Athalie, le chef-d'œuvre de la scène française, assurent pour toujours à Racine le sceptre de la tragédie.

---

1 On n'envisage ici que le théâtre français.

2 L'auteur s'était déjà essayé au théâtre dans *Un mariage compromis,* comédie en deux actes, en vers (1888), et dans *Ajit-Sing,* tragédie en cinq actes, tirée de l'histoire de Lahore (1889).

A JEAN RACINE

O favori de Melpomènes [1],
Racine admirable, parfait,
En tous les lieux où tu nous mènes
De ta muse on ressent l'effet !
Plus que les accents de Chimènes [2],
De Britannicus, Bajazet,
Phèdre, Andromaque, Iphigénie,
Mithridate, Esther, Athalie,
Les tendres ou sublimes vers,
Toujours charmeront l'univers [3].

1-2 Melpomènes pour Melpomène, Chimènes pour Chimène, licences poétiques pour la rime.
3 Après lecture des œuvres du poète.

PHILOPHONE

OU

L'AMI MODERNE

Comédie en un acte, en prose.

PERSONNAGES

LUC DRIAN, *jeune rentier, physicien amateur, locataire de Madame Lizard, orphelin et soupirant d'Edith.*

Madame LIZARD, *riche veuve et mère d'Edith, habitant la même maison que Luc Drian.*

EDITH LIZARD, *amie d'enfance de Luc Drian.*

PAMPHILE, *vieux domestique de Luc Drian, qu'il a pour ainsi dire élevé.*

PHILOPHONE, X...

La scène représente un cabinet cossu de garçon. Il est quelque peu en désordre et encombré de livres, de plans et d'objets servant à l'étude de la physique. Au fond, à gauche, par rapport au public, la porte d'entrée ; à droite, une autre porte, donnant accès à la chambre à coucher de Luc Drian. Entre les deux portes, une large fenêtre artistement drapée. Sur le côté, à droite, un grand guéridon chargé d'accessoires de physique et masqué par un paravent. En face, une belle cheminée en marbre, avec garniture de bronze. Devant, grande table en chêne, entourée de fauteuils et de chaises. Bureau. De chaque côté de la fenêtre, deux statuettes sur colonnes, symbolisant la Poésie et le Travail. Beau tapis sur le parquet.

L'action se passe à Bruxelles, dans la maison de Madame Lizard.

CARACTÈRES DES PERSONNAGES

LUC DRIAN, *âme timide et poétique aimant le travail.*

Madame LIZARD, *air un peu froid et sévère, mais cœur excellent.*

EDITH, *jeune fille rieuse et pétulante ; allure émancipée, mais sérieuse au fond.*

PAMPHILE, *type du vieux domestique fidèle et dévoué ; air un peu familier et paternel.*

Philophone

OU L'AMI MODERNE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE.

SCÈNE PREMIÈRE

PAMPHILE, *un plumeau en main, époussetant et rangeant la pièce.*

Ce pauvre Luc, trente ans bien sonnés, et toujours là, seul dans sa garçonnière, tandis que d'autres, qui ne le valent pas... Luc, Luc Drian, c'est mon maître, ou plutôt mon enfant ; oui, mon enfant (*avec une légère émotion)*, car, orphelin à dix ans, il est un peu mon œuvre, et je l'aime comme mon fils. Morbleu ! j'enrage ! Il a tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse : beau, riche, jeune encore, loyal, rangé, cœur d'or, travailleur, intelligent. Intelligent ? Oui et non. Dans la vie pratique, il ne vaut pas le diable. Nul, mieux que lui, ne s'entend à flirter avec dame Physique, pour laquelle il s'est passionné, trop passionné. Elle n'a plus de secrets pour lui ; elle fait tout ce qu'il veut. (*Prenant un phonographe.*) Ainsi, cette machine perfectionnée par lui, quelle pureté de son ! quelle précision ! quelle sensibilité ! Il suffit de parler à distance pour que, par un mécanisme ingénieux, elle répète fidèlement quand et autant de fois qu'on le veut, toutes vos paroles avec leur accent et leur chaleur. *(Déposant l'appareil sur le guéridon,)* C'est merveilleux ! Mais, en présence des femmes, quel nigaud ! Ah ! quand j'avais son âge, moi Pamphile Larudeau ! Tudieu ! quelle

ardeur et quels succès ! S'il m'avait vu faire la cour à Madame Larudeau, de regrettée mémoire ! Suffit... Et lui, avec toute, ses qualités, quel benêt ! Ainsi, cette jolie petite Edith Lizards sa voisine et son amie d'enfance, il l'aime, c'est visible ; elle l'aime, c'est encore plus visible : elle joue avec lui comme chatte avec la souris. Eh bien ! depuis qu'elle a vingt ans et joint aux espièglerie de la gamine les charmes de la femme, il est devenu glaçon. Ce ne sont plus que des « Oh ! Mademoiselle... Ah ! Mademoiselle... » Je suis tenté de lui crier : « Va donc, bêta ! Est-ce possible, un électricien si gelé ? » Mais, quand Mademoiselle Edith n'est plus là, peste ! quels dithyrambes ! C'est bien le moment. Morbleu ! oui, j'enrage !... et si je ne m'en mêle... (*Regardant vers le phonographe.*) Oh ! quelle idée !... Ah ! mon gaillard, tu ne veux pas saisir le bonheur qui est près de toi ! Eh bien ! tu le prendras malgré toi ! Allons, Pamphile Larudeau, de l'audace : c'est pour faire deux heureux. (*Ecoutant.*) C'est lui ! Dissimulons, comme on dit dans les mélos.

SCÈNE II

LUC DRIAN, PAMPHILE.

LUC DRIAN, *entrant en bâillant. Il est en négligé : veston, chemise de nuit, pantoufles...*

Bonjour, mon vieux Pamphile ! Quelles nouvelles dans le quartier ? Ces dames sont levées ?

PAMPHILE.

Quelles nouvelles ! Madame et Mademoiselle Lizard levées ! Comme vous y allez, Monsieur l'électricien ! Il est à peine huit heures du matin, et vous êtes rentrés tous les trois de cette fête après minuit !

LUC DRIAN, *allant et venant.*

C'est, ma foi, vrai ! (*Riant.*) Je crois que tout le monde vit électriquement, comme moi.

PAMPHILE.

Monsieur est nerveux. Monsieur a bien dormi et s'est bien amusé à cette soirée ?

LUC DRIAN.

Couci-couci ! Rêve d'or, mais nuit agitée. Ah ! mon ami, quelle fête et quel succès !

PAMPHILE, *malicieusement.*

Pour vous ?

LUC DRIAN.

Pour Edith, Pamphile, pour Edith. (*Avec feu.*) Quelle fraîcheur ! quelle grâce ! quel entrain ! Je puis bien te le dire, maintenant, qu'elle n'est pas là.

PAMPHILE, *à part et goguenard.*

Naturellement, elle n'est pas là.

LUC DRIAN, *avec feu.*

C'est un triomphe pour Edith. Que de pétulance, d'esprit, de beauté !

PAMPHILE, *se tournant vers le public.*

Hein ! qu'en dites-vous ?

LUC DRIAN.

Tu dis ?

PAMPHILE, *interloqué.*

Moi ! rien... j'écoute. Si Monsieur prenait son chocolat ? Ça calmerait un peu cette ardeur inutile

LUC DRIAN.

Oui, mon ami, va. Aussi bien, j'ai à travailler avant de recevoir la visite d'Edith et de sa mère, qui doivent venir vers dix heures, pour l'organisation d'une prochaine Fancy-Fair.

PAMPHILE, *sortant.*

Elles doivent venir vers dix heures ! Fort bien, fort bien ! Parfait, parfait !

SCÈNE III

LUC DRIAN, *étonné.*

Qu'a-t-il donc avec ses fort bien et ses parfait ? Que peut bien lui faire cette visite ?

(*Avec passion.*) Oh ! oui, nuit agitée, mais que j'aurais voulu éternelle ! O Edith ! je rêvais que cette fête, pour laquelle tu étais si gentiment parée, était celle de nos noces ! Je rêvais que je te conduisais à l'autel ; que ta jeunesse, ta beauté, ton cœur, tout allait être à moi ! Mais, hélas ! combien d'autres t'entouraient à cette soirée ! Que de compliments ! que d'hommages auxquels tu répondais avec ta pétulance habituelle ! Que d'amabilités ! Que de coquetteries, pour ces jeunes fats ! Tu rayonnais... Serais-je jaloux ? Non, mais je l'aime ! Oh ! oui, je l'aime !

(*Pamphile rentre avec un plateau et laisse la porte entr'ouverte.*)

SCÈNE IV

LUC DRIAN, PAMPHILE.

PAMPHILE, *à part, ayant entendu l'aveu de son maître.*

Que ne le lui déclare-t-il ? *(A Luc Drian, en déposant sur la table le plateau qu'il tient en main.)* Tenez, Monsieur, voilà ce qui va vous remettre.

LUC DRIAN, *s'asseyant et dégustant son chocolat.*

Merci, mon bon Pamphile.

PAMPHILE, *continuant à ranger la pièce et allant de-ci de-là.*

Ainsi donc, Monsieur, cette fête ?

LUC DRIAN.

Superbe, vieil ami, superbe ! Un rêve ! Invités nombreux et choisis, concert, comédie, bal, cotillon, tout y était. Il y avait surtout, cette petite comédie en vers *L'Amoureux timide*, de ma composition, dans laquelle Edith jouait le rôle de coquette...

PAMPHILE, *goguenard.*

Et vous celui de soupirant. Si le mérite des acteurs valait celui de l'ouvrage, l'auditoire a dû réclamer l'auteur, pour l'acclamer dans son chef-d'œuvre ; car Monsieur s'y connaît.

LUC DRIAN, *prenant la brochure sur la table.*

Ma piécette n'est pas dépourvue de mérite, je l'avoue sans fausse modestie. Tiens, en voici le livret. Si sa lecture peut te divertir un instant ?

PAMPHILE, *allant et venant.*

(*Il prend la brochure et la dépose sur un coin de la table.*)

Ah ! volontiers, Monsieur. Merci ! (*Il veut passer derrière le paravent.*)

LUC DRIAN, *intrigué.*

Que fais-tu donc là, Pamphile ?

PAMPHILE, *un peu confus et se tenant près du paravent.*

Rien, Monsieur... rien ; ou, plutôt, si : je range et vous écoute avec le plus grand intérêt.

LUC DRIAN, *se levant et continuant avec entrain.*

Mais, grâce à cette chère Edith... quelle fraîcheur ! quel jeu ! quel naturel !

PAMPHILE, *pour l'exciter.*

Peuh ! Peuh !... Une gamine !

LUC DRIAN.

C'est précisément cette espièglerie et cette pétulance, jointes aux charmes naissants de la femme, qui, par leur contraste avec l'air guindé de l'amoureux timide, ont fait tout le succès de ma bluette. Ainsi, dans la grande scène finale, lorsqu'Alidor, — Alidor c'est l'amoureux timide, — enfin électrisé par le jeu d'Edith, je veux dire de Judith, — c'est la coquette, — tombe aux pieds de son amante et lui déclare sa flamme, quel lutin que notre chère petite Edith !

PAMPHILE, *un peu moqueur.*

Ah ! Monsieur, contez-moi donc çà ! Vous avez dû si bien incarner votre rôle d'Alidor.

LUC DRIAN.

C'est Edith que tu aurais dû voir et entendre ! Elle papillonnait autour du malheureux, non de l'heureux Alidor, minaudant, l'agaçant, s'efforçant, par son charmant manège, de lui arracher l'aveu de son amour.

(*Luc Drian, tout à son récit, ne voit pas Pamphile se glisser, avec précaution, derrière le paravent.*)

Quand le fortuné jouvenceau, ensorcelé, tombe enfin aux pieds de sa ravissante jouvencelle et s'écrie :

(*Il déclame avec chaleur et, dans le feu de sa tirade, ne s'aperçoit pas qu'il remplace le nom de Judith par celui d'Edith.*)

Oui, c'en est fait, Edith, cher objet de ma flamme,
Mon amour, malgré moi, s'échappe de mon âme ;
Et mon cœur, subjugué par son joli lutin,
Ne dissimule plus : il se déclare enfin.
Comment te résister, ô charmante perfide !
Tu rends audacieux l'amant le plus timide.
Il est à tout, pour toi, désormais résolu ;
Ne le repousse pas : c'est toi qui l'as voulu.
Dans ta main, que je baise en la mienne pressée,
A cette heure, tu tiens toute ma destinée.
Ah ! consens ou je meurs si ta bouche ne dit :
J'aime mon Alidor, comme lui son Edith !

PAMPHILE, *réapparaissant.*

Bravo, Monsieur, bravo ! Tudieu, quelle vérité, quelle verve ! On ne saurait mieux dire.

(*Une voix au dehors.*)

Luc, mon bon Luc, c'est moi !

LUC DRIAN, *s'éclipsant.*

Grands dieux ! Edith ! Et moi, dans ce négligé !

PAMPHILE.

Négligé ! (*Riant.*) Ha ! ha ! ha ! La glace qui succède au brasier. Trop tard, Monsieur le peureux, trop tard !

SCÈNE V

MADAME LIZARD, EDITH, PAMPHILE.

(*Elles sont en toilette de ville.*)

EDITH, *étonnée.*

(*Avec pétulance.*) Quoi, pas ici ? Il m'avait semblé entendre sa voix...

MADAME LIZARD, *sur un ton quelque peu sévère.*

Voyons, Edith, un peu plus de réserve ! Tu n'es plus une petite fille.

EDITH, *avec une légère moue.*

Non, petite mère. Mais, la fauvette qui grandit reste toujours fauvette. Ah ! ce paresseux de Luc, pas encore levé et nous... Nous devions, il est vrai, venir plus tard. (*Regardant la pendule.*) Il n'est que neuf heures.

PAMPHILE, *présentant des sièges et enlevant le plateau avec ses accessoires.*

Excusez-le, Mademoiselle. Monsieur Drian était ici, au travail, en négligé. Il n'a pas osé vous recevoir ainsi. Je vais l'informer de votre arrivée. (*Il sort avec son plateau.*)

SCÈNE VI

MADAME LIZARD, EDITH.

EDITH.

Au travail ! C'est bien le moment ! (*Furetant.*) Que faisait-il donc ?

MADAME LIZARD.

Que t'importe ? Encore un coup, petite folle, un peu plus de tenue siérait mieux à ton âge. Je souscris volontiers au sentiment que Luc a fait naître, à son insu, dans ton cœur et je serais heureuse de pouvoir, un jour, l'appeler mon fils. Il le mérite à tous égards. Mais, si c'est ainsi que tu penses conquérir cet homme sérieux pour mari !

ÉDITH, *sérieuse et à part.*

Le papillon se brûle à la flamme. *(Haut et riant.)* Baste ! l'amour cherche les contrastes. (*Continuant à fureter.*) Il m'importe beaucoup, maman, de savoir ce que fait Luc. Qu'est-ce que tout cela ? Des piles, des flacons, des plans... Tiens ! *L'Amoureux timide !* Une perle dans un ...

MADAME LIZARD, *sur un ton sévère.*

Ma fille !

EDITH, *avec un sérieux comique.*

Oh ! pardon, Madame mère ! (*Reprenant sa pétulance et brandissant la brochure.*) Ah ! ce coquin de Luc, il y tient ! *Utile dulci,* comme disait Monsieur Eudoxe, notre ancien professeur.

MADAME LIZARD, *avec désespoir.*

Enfant terrible !

(Luc Drian entre. Il est en costume d'intérieur élégant et soigné.)

SCÈNE VII

MADAME LIZARD, EDITH, LUC DRIAN.

EDITH, *se précipitant vers Luc Drian et lui prenant les mains.*

Enfin ! Bonjour, mon cher Luc, bonjour !

LUC DRIAN, *saluant avec un peu de cérémonie.*

Madame... Mademoiselle. Pardonnez-moi si...

EDITH, *riant.*

Fi ! le paresseux ! Déjà neuf heures passées et pas encore visible !

MADAME LIZARD, *un peu grave.*

(*Edith, derrière sa mère, souligne ses paroles de gestes comiquement solennels, avec la brochure oubliée par Pamphile.*)

Vous n'avez nul pardon à demander, mon cher Luc, au contraire. Pamphile nous a dit que vous étiez en négligé et déjà au travail. J'admire votre correction et votre activité. Le .travail excuse tout. Après le plaisir, le devoir.

EDITH, *à part et un peu irrévérencieusement.*

Magister dixit. (*A Luc, haut et montrant la brochure.*) Ta, ta, ta ! Et ceci ? Ce livret fait-il aussi partie de tes travaux d'électricité ? (*Malicieusement.*) Mais, oui : le courant y est. Corbleu ! Monsieur le poète, quel fluide dans vos vers ! Pas mal tournés ; compliments !

(*Pendant ce dialogue, Pamphile se glisse inaperçu, par la porte de droite, derrière le paravent.*)

LUC DRIAN.

Ah ! Mademoiselle ... De grâce !... J'ai voulu revivre ces instants délicieux d'hier soir, en relisant mon œuvrette. Hélas ! elle ne vaut que par votre bouche !

EDITH.

Et par ta réplique, flatteur ! (*Avec finesse.*) Tandis que nous dialoguions, je me demandais, surtout à la fin : Est-ce bien là mon Luc ?

LUC DRIAN.

Oh ! Mademoiselle ...

EDITH.

Oui, oui ! J'ai surtout goûté ce distique, un peu caramelleux pourtant :

Que je plains le mortel dont le triste destin
Coule loin de l'amour et des joies de l'hymen ! [1]

C'est lapidaire.

LUC DRIAN.

Mademoiselle, je vous en supplie !

MADAME LIZARD.

Edith, assez de plaisanteries ! Parlons un peu de ce qui nous amène.

EDITH, *répétant finement avec une légère variante.*

Oui, je plains le mortel dont le triste destin
Coule loin de l'amour et des joies de l'hymen. [2]

Y avez-vous jamais pensé, Monsieur le poète philosophe ?

MADAME LIZARD.

Ma fille, encore une fois !... Tout ce verbiage ne fait pas l'affaire de nos pauvres. Si nous nous occupions un peu de l'objet de notre visite ? Monsieur Luc, vous qui avez tant contribué au succès de la belle fête d'hier soir, ne pourriez-vous nous trouver un clou, pour notre prochaine Fancy-Fair ? Votre phonographe perfectionné, par exemple...

(*Soudain, on entend le petit bruit d'un déclanchement.*)

EDITH, *surprise.*

Qu'est-ce cela ?

(*Le phonographe placé sur le guéridon, derrière le paravent, se met à répéter la tirade de Luc Drian.*

En réalité, c'est l'acteur remplissant le rôle de Pamphile qui déclame, au lieu de l'appareil. La stupéfaction est générale : Edith est radieuse et contemple Luc Drian d'un air comique, en scandant les vers de la tête et des mains ; Madame Lizard, elle-même, a peine à garder son sérieux, et Luc Drian ne sait quelle contenance prendre.)

1-2 C'est intentionnellement que l'auteur a fait entrer le mot « joies » dans le corps de ce vers.

Oui, c'en est fait, Edith, cher objet de ma flamme,
Mon amour, malgré moi, s'échappe de mon âme ;
Et mon cœur, subjugué par son joli lutin,
Ne dissimule plus : il se déclare enfin.
Comment te résister, ô charmante perfide !
Tu rends audacieux l'amant le plus timide.
Il est à tout, pour toi, désormais résolu ;
Ne le repousse pas : c'est toi qui l'as voulu.
Dans ta main que je baise en la mienne pressée,
A cette heure, tu tiens toute ma destinée.
Ah ! consens ou je meurs si ta bouche ne dit :
J'aime mon Alidor, comme lui son Edith !

EDITH, *éclatant de rire.*

Ah ! Monsieur le cachottier, c'est ainsi que ...

LUC DRIAN, *tout décontenancé.*

Oh ! Mademoiselle, croyez bien... J'ai récité ces vers, pour m'exercer à mon rôle, et ce damné phonographe aura...

EDITH, *réprimant son rire.*

Est-ce aussi pour t'exercer à ton rôle, que tu as remplacé le nom de Judith par celui de ...? (*Plus sérieuse.*) Voyons, mon cher Luc, à quoi sert-il de dissimuler davantage ? Tu joues, cette fois, bien mal ton rôle. Ma mère sait tout (*signe d'acquiescement de Madame Lizard*) et nous approuve. Laisse, enfin, parler ton cœur (*avec émotion*) ; laisse-le voler vers le mien : ils tendent l'un à l'autre, depuis longtemps, avec ardeur.

LUC DRIAN, *transporté.*

Serait-il vrai ? Ah ! Madame, nulles paroles ne pourraient vous exprimer ma reconnaissance et mon bonheur ! Je ne puis que vous dire merci, merci ! (*Pressant sur son cœur Edith, qui s'abandonne.*) Chère... chère Edith !

MADAME LIZARD, *très émue.*

Oui, soyez heureux, mes enfants. Je vous bénis !

(*Le phonographe répète de nouveau la tirade, moins fortement que la première fois, afin que le public puisse entendre les saillies dont Edith entrecoupe les vers.*)

Oui, c'en est fait, Edith, cher objet de ma flamme...

LUC ORIAN, *impatienté.*

Encore !

(*Madame Lizard rit cette fois de bon cœur.*)

EDITH, *souriante,* ET LE PHONOGRAPHE, *simultanément.*

EDITH : Laisse donc, Luc ! Sa musique m'est douce à entendre.
LE PHONOGRAPHE : Mon amour, malgré moi, s'échappe de mon [âme...
EDITH : Il dit pour nous ce que nous ressentions tous les deux...
LE PHONOGRAPHE : Et mon cœur, subjugué par son joli lutin...
EDITH : ...et n'avions pas le courage de nous avouer. Écoute !

LE PHONOGRAPHE.

Ne dissimule plus, il se déclare enfin.

EDITH, *moqueuse.*

Enfin !

LE PHONOGRAPHE.

Comment te résister, ô charmante perfide !
Tu rends audacieux l'amant le plus timide.
Il est à tout, pour toi, désormais résolu.

EDITH.

Ah ! garnement !

LE PHONOGRAPHE.

Ne le repousse pas : c'est toi qui l'as voulu.

EDITH.

Moi ? Pas du tout !

LE PHONOGRAPHE.

Dans ta main, que je baise en la mienne pressée...

EDITH.

Don Juan, va !

LE PHONOGRAPHE.

A cette heure, tu tiens toute ma destinée.
Ah ! consens ou je meurs si ta bouche ne dit :
J'aime mon Alidor, comme lui son Edith !

EDITH, *avec finesse.*

Je consens, Alidor, je consens !
Ah ! répète toujours ! que je l'entende encor :
Je chéris mon Edith, ainsi qu'elle Alidor !
Tiens, l'amour me rend aussi poète ! Pas mal, hein ! Luc ?

LUC DRIAN, *lui baisant la main.*

Chère petite adorée ! Tu as toutes les qualités...

(*Le phonographe recommence pour la troisième fois*) :

Oui, c'en est fait, Edith, cher objet de ma flamme...
. . . . . .
. . . . . .

LUC DRIAN, *exaspéré.*

Ah ! non, par exemple. Assez ! Pamphile... Pamphile... enlève donc cette mécanique !

(*Pamphile arrête l'appareil et sort, tout penaud, de derrière le paravent. Madame Lizard et Edith rient aux éclats.*)

LUC DRIAN, *avec une irritation comique.*

Ah ! je comprends tout, maintenant. (*A Pamphile.*) Coquin, c'est toi qui t'es permis ! Viens ici, gredin... Plutôt, non, va-t-en ! Je ne te veux plus à mon service !

PAMPHILE, *simulant la douleur.*

Oh ! Monsieur...

EDITH.

Et moi, je te prends au nôtre, dans notre futur home. Pour ton châtiment, tu seras le clou de notre prochaine Fancy-Fair, avec cet excellent phonographe, ton complice, et, désormais, nous t'appellerons non plus Pamphile, mais Philophone ou l'Ami moderne.

1908.

Quatrième Partie

POÉSIES DIVERSES

Premier Essai [1].

Celui qui sur le monde exerce son empire,
Qui départit la vie à tout ce qui respire,
Qui des Etats conduit à son gré le destin
Et traça dans le Ciel aux astres leur chemin,
C'est Dieu, le Roi des rois, aussi le meilleur Père,
Le Moteur éternel par qui seul tout prospère.
Il voit tout, Il sait tout, et sa « juste » équité
Récompense le bien, punit l'impiété.
Malheur au potentat cruel et méprisable,
Qui, pour alimenter son vice insatiable,
Ecrase ses sujets de son sceptre de fer
Et rend ainsi leur sort ici-bas un enfer !
Que feront, au trépas, sa puissance et son titre,
Devant le tribunal de l'inflexible Arbitre ?
S'il eût mis son bonheur à les larmes sécher,
En sa faveur alors il aurait fait pencher
La balance de Dieu. Semblable au riche infâme,
Le tyran, englouti dans l'éternelle flamme,
Verra, pour ajouter à ses tourments affreux,
Le méprisé Lazare entre les Bienheureux !

1 Œuvre de jeunesse de l'auteur.

À la mémoire de mon bien-aimé Père.

Stances [1].

Muse, puisqu'en ce jour vous confiez la lyre
A ma tremblante main,
Je ne veux dans ces vers aux mortels chanter l'ire
D'un Achille inhumain.

Non, je dois, Erato dans l'auguste carrière [2]
Guidant mes premiers pas,
Célébrer les vertus de mon bien-aimé père
Et pleurer son trépas.

Flore à mes yeux ravis s'était parée à peine
Pour la dixième fois,
Qu'à l'auteur de mes jours la Mort, sinistre reine,
Faisait subir ses lois.

Cruelle ! ignorais-tu qu'au banquet de la vie
Ses dix lustres pourtant [3],
Auraient dû t'inspirer pour une fois l'envie
De tarder un instant ?

Mais, prières et pleurs font redoubler ta rage,
Sur toi c'est tout l'effet :
Car, je vis, de mon père embrassant le visage,
Qu'hélas ! c'en était fait !

1 Œuvre de jeunesse de l'auteur, dans le goût de Malherbe (voir les *Stances* à Dupérier).
2 Erato, muse de l'élégie.
3 Quand la mort vint le frapper, le père de l'auteur avait cinquante ans à peine.

O jour terrible, affreux, quand vers le cimetière
Je marchai défaillant,
Lentement précédé de la modeste bière,
Prison d'un cœur vaillant!

Et, quand on m'arracha, brisé dans mon enfance,
Du séjour des cercueils,
Me voilà, m'écriai-je, exposé sans défense
Aux terrestres écueils!

Père trop tôt ravi, depuis lors, plus la Parque
File nos tristes jours,
Plus sans son nautonnier notre fragile barque
Vogue en danger toujours.

Plus vénéré qu'un roi sous ses vastes portiques
Et de tes sens vainqueur,
Quel modèle parfait des vertus domestiques
Nous présentait ton cœur!

Du vrai Dieu simplement, sans crainte et sans nul doute,
Tu pratiquais les lois;
Si du Ciel sûrement je puis suivre la route,
A tes soins je le dois.

Plein d'horreur pour ces lieux où Bacchus nous distille
Son perfide poison,
Sans cesse tu goûtais un plaisir plus utile :
Gouverner ta maison.

Probe dans ton emploi, réglé, sans artifice,
Sévère sans excès,
Tu savais préserver tes enfants de tout vice,
Sourire à leurs succès.

J'entends toujours, la mort ... (dissipez-vous, mes larmes!)
Arrivait te saisir,
Combien mon premier prix, nonobstant tes alarmes,
Te causa du plaisir!

Bien, mon fils, semblait dire une bouche si chère,
Courage, applique-toi ;
Travaille, pour moi non, mais pour être à ta mère
Un soutien après moi.

Les pleurs, qui de mes yeux ont voilé les prunelles,
Hâtent le dénoûment ;
Puissent mes vers rester des vertus paternelles
L'immortel monument !

Quoi ! déjà terminer ce doux panégyrique,
Quand je suis loin du but ;
Ah ! du moins a payé ce premier chant lyrique,
Mon filial tribut !

Déjà le Tout-Puissant, en l'éternelle gloire,
A couronné ta foi ;
Dans mon cœur à jamais survivra ta mémoire.
Père, veille sur moi !

A ma Mère.

Veuve et Orphelins.

SONNET [1].

QUAND la fatale Mort, frappant soudain un père,
Ravit à des enfants leur zélé protecteur,
Comme l'aquilon brise un trop faible tuteur,
Qu'ils sont lourds les devoirs qu'elle lègue à la mère !

Pour guider son troupeau, la timide bergère
Déploie un ferme esprit, les trésors de son cœur ;
Par la prière, elle est des obstacles vainqueur,
Si parfois elle tombe, en sa douleur amère.

Enfants, à qui le Ciel daigna, dans sa bonté,
Conserver une mère, ange de charité,
Soyez heureux encor, séchez vite vos larmes.

Mais, aussi, gardez bien ce grand devoir toujours :
Pour prix de tous ses soins, pour prix de ses alarmes,
Soyez reconnaissants le reste de vos jours.

---

1 Œuvre de jeunesse de l'auteur.

POÉSIES MYSTIQUES [1]

Avé, Maris Stella [2] !

SONNET.

Je te salue, ô Vierge ! ô divine Marie !
A qui j'ai pour jamais abandonné mon cœur.
Du serpent infernal tu fus jadis vainqueur ;
J'espère en toi : jamais ton amour ne varie.

On dit que le marin, sur la mer en furie,
Quand la nuit et la foudre ajoutent leur horreur
Au trépas imminent qui glace de terreur,
Toujours avec succès, Maris Stella, te prie.

Je suis un voyageur, malheureux matelot,
Que ballotte ici-bas des passions le flot.
O Mère, sauve-moi de ce torrent immonde !

Aguerris ton enfant contre l'adversité ;
A travers les écueils de l'Océan du monde,
Fais qu'il arrive au port de la Félicité !

1892.

1 La plupart de ces poésies ont été composées pour des personnes pieuses.
2 Etoile de la mer.

Au pied du Crucifix.

SONNET.

C'est mon Dieu, sur ce bois étendu, que j'adore :
Que mon cœur se fondant en sanglots douloureux,
Au cuisant souvenir de ses péchés nombreux,
M'obtienne de Jésus le pardon que j'implore !

O croix trois fois bénie ! O radieuse aurore !
Qui du monde a chassé le chaos ténébreux ;
Croix, passion des saints, des martyrs généreux,
Croix, source des vertus, parle à mon âme encore !

Insondable Océan d'amour, d'abjection,
Du monde à Dieu rendu magnanime rançon,
Tu ravis à la fois et fais trembler mon âme.

Viens, pénitence sainte, arrière vil péché,
Qui seul cloua le Christ à ce gibet infâme !
Je jure de mourir à la croix attaché.

1892.

Souvenez-vous des captifs !

SONNET.

Du fond de cet abîme, où mon âme captive
Justement doit purger au feu mystérieux
La rouille du péché qui l'éloigne des cieux,
Voyageur d'ici-bas, entends ma voix plaintive !

Rappelle-toi qu'un jour, terrible perspective,
Tu souffriras aussi les tourments de ces lieux ;
Pour rendre confiance à ton cœur anxieux,
Abrège mon exil et fais qu'au ciel j'arrive.

Déjà, voici venir le divin jugement,
Tout jour passé pour toi rapproche ce moment,
Qui donne même aux Saints un effroi salutaire.

Peuple de citoyens la céleste Sion,
Qui sauront te sauver de la damnation :
Il n'est point d'autre fin à chercher sur la terre.

2 Novembre 1893,
Commémoration des défunts.

Le Rosaire.

STANCES.

Voici la fin du jour ; déjà, sur la cité,
Comme sur le hameau, la nuit étend ses voiles,
Dans l'infini des cieux s'allument les étoiles
Et lentement le calme emplit l'immensité.
Si c'est l'heure où du mal s'étend l'ignominie,
Des prières au Ciel va monter l'harmonie.

Labeurs, combats, soucis, évanouissez-vous !
J'entends la cloche au loin qui sonne au sanctuaire ;
A la Mère du Christ, égrenant le rosaire,
Allons offrir nos vœux tous ensemble à genoux :
Au pied de son autel, pour nos luttes prochaines,
Nous trouverons courage et remède à nos peines.

Credo, Pater, Avé, perles du chapelet,
Qu'unit le Gloria, cri de l'âme ineffable,
Vous êtes au Seigneur, à sa Mère admirable,
L'acte de foi fidèle, un hommage complet ;
Trois chapelets ou bien le rosaire dénombre
Des psaumes de David exactement le nombre.

Pour donner au rosaire encore plus de prix,
L'Eglise a conseillé qu'en disant ses prières,
Les chrétiens aient présents les principaux mystères
De la religion toujours à leurs esprits :
Ainsi le Rédempteur accroîtra dans leur âme
De toutes ses vertus de plus en plus la flamme.

Les mystères joyeux montrent l'humilité
De la Mère du Christ et sa compatissance ;
Rappelant du Sauveur la modeste naissance,
Ils suscitent en nous l'esprit de pauvreté.
Ils nous font imiter la Vierge à Dieu soumise
Et de son divin Fils la ferveur à l'Eglise.

Mystères douloureux, par vous nous sont dépeints
Les tourments infinis du Rédempteur du monde :
L'agonie et les fouets et le crachat immonde,
Le sang coulant à flots de ses pieds, de ses mains.
Péché, qui fus l'auteur de cette tragédie,
Disparais à jamais du cours de notre vie !

Mystères glorieux : victoire du tombeau,
Ascension du Christ, triomphe de sa Mère,
Voilà de leurs tourments l'ineffable salaire !
Chrétiens, nous jouirons comme eux d'un sort si beau,
Ecoutant l'Esprit-Saint, acceptant la souffrance,
Par qui sera comblée au Ciel notre espérance.

Heureux le chrétien qui, sans se lasser jamais,
Accoutume son âme à la sainte pratique
Du rosaire inventé par le grand Dominique [1] !
Par elle il a trouvé le secret de la paix.
A sa mort, les honneurs qu'il rendit à Marie
Lui feront de l'enfer mépriser la furie.

[2] Octobre 1902.

---

1 Saint Dominique, illustre prédicateur castillan et fondateur de l'ordre des Dominicains (1170-1221), inventa le rosaire durant la croisade contre les Albigeois.
2 Mois du rosaire.

Le Viatique

OU

LA MORT D'UN POÈTE CHRÉTIEN

STANCES[1].

Omnia mecum porto
Je porte tout avec moi.
(Parole du sage BIAS[2].)

Nous voici donc, mon âme, au bout de la carrière
Et la mort pour jamais va clore ma paupière,
Attends ! Une dernière fois
Ranime dans mon cœur cette divine flamme
Dont toujours, ici-bas, tu l'embrasas, mon âme,
Pour recevoir le Roi des rois.

Il va venir. Au loin, la clochette qui tinte
Me dit qu'il a quitté pour moi sa maison sainte.
Il approche, Il vient, c'est Lui !
Amis, a-t-on placé sur une nappe blanche
Flambeaux et crucifix et du buis une branche,
Pour Jésus, mon dernier appui ?

Hâte-toi, mon Sauveur, la force m'abandonne !
Il entre, Le voici : Mon bien-aimé pardonne
Si je ne puis pas à genoux
Recevoir dans mon cœur, accablé de souffrance,
Toi qui fus l'artisan de notre délivrance,
En mourant sur la croix pour nous... (*Il communie.*)

1. Développement bref. L'état de celui qui parle ne permet pas de longs discours.
2. C'est la réponse que fit Bias, l'un des sept sages de la Grèce ancienne, aux habitants de Priène, sa patrie. La ville allait être prise par l'armée de Cyrus et chacun fuyait, emportant ce qu'il avait de plus précieux. Comme on s'étonnait de l'insouciance du philosophe, il répondit : « je porte tout avec moi », faisant comprendre, par là, qu'il n'était attaché qu'à sa sagesse et au trésor de la pensée (VIe siècle avant J.-C.).

Evanouissez-vous, vaine horreur de la tombe !
Je possède Jésus. Avec Lui, je succombe
Et j'entre dans l'éternité.
Je vais dans le Seigneur me reposer sans crainte :
Il a sur moi gravé l'indélébile empreinte
Du sceau de l'immortalité.

Etouffez le sanglot qui sort de votre bouche,
Amis, qui m'entourez à ma funèbre couche.
Pourquoi sur moi verser des pleurs ?
Sur l'enfer, par le Christ, j'emporte la victoire ;
Pour être tout à Lui dans l'éternelle gloire,
Au déclin de ce jour je meurs.

Richesse, honneurs, plaisirs, vous que durant la vie
L'aveugle humanité pour son malheur envie,
Toujours j'ai haï votre loi.
Jésus est dans mon cœur. Maintenant, que j'expire,
Voici mon dernier chant en déposant ma lyre :
J'emporte mon bien avec moi !...

1903.

Saint Joseph.

SONNET.

Bon nourricier de Jésus,
Fils de David, en ta vie,
Loin des honneurs tu vécus,
Du Ciel seul l'âme ravie.

Mais ta gloire est au-dessus
Du plus illustre génie :
Déjà, Joseph, tu mourus
Entre le Christ et Marie.

Depuis, de l'éternité,
Ton pouvoir illimité
S'étend sur toute la terre.

Du trépas, de la maison,
De l'Eglise, Saint Patron,
Le monde entier te vénère !

Mars 1906.

Saint Antoine de Padoue.

STANCES.

Pur fils de saint François [1],
Humble enfant de Lisbonne,
L'Eternel fut ton choix,
Les vertus ta couronne.

Ton zèle, plein d'amour,
En Afrique, Italie,
S'exerça tour à tour,
Durant ta courte vie.

Six lustres plus six ans
En formèrent la trame ;
Mais, quels fruits éclatants
En ce bref et saint drame !

Antoine, aimable et doux,
Depuis, sur cette terre,
Les peuples, à genoux,
T'exposent leur misère.

Qui dira les bienfaits
Que, par ta main féconde,
Sans se lasser jamais,
Dieu répand dans le monde ?

Grand Saint, a-t-on perdu
Un trésor, l'innocence,
Tout est souvent rendu,
Grâces à ta puissance.

1 Saint François d'Assise, fondateur de l'ordre des franciscains, dans lequel entra Antoine de Padoue, né à Lisbonne en 1195 et mort en 1231.

Tu guéris les rivaux
De leur haine fatale,
Et l'infirme des maux
Devant toi qu'il étale.

Ce n'est pas l'opulent
Qui touche ta grande âme ;
C'est l'affligé, l'enfant,
Le pauvre ou l'humble femme.

Voilà pourquoi d'humains [1]
Une foule éperdue,
Sous tes prodigues mains,
Entoure ta statue.

Exauce leur ferveur,
Glorieux thaumaturge,
Et gagne à Dieu le cœur
Contre Lui qui s'insurge.

Juin 1906.

---

1 De nos jours, le culte de saint Antoine de Padoue est certes l'un des plus répandus et des plus populaires.

Les Anges gardiens.

SONNET.

EN VERS DE SIX, CINQ, QUATRE ET TROIS SYLLABES.

Radieuse phalange,
Soutien des humains,
Préservez de la fange
Leurs frêles destins.

Au Bonheur sans mélange,
Par tous les chemins,
A partir de la lange,
Ils vont en vos mains.

Esprits célestes,
Des maux funestes
Gardez-nous !

Saintes milices,
Pour vos services,
Grâce à vous !

Septembre 1906.

Toussaint.

En ce jour glorieux, dans notre exil funeste,
Elevons nos regards vers la cité céleste,
Où par le sang du Christ le mortel racheté
Triomphe en contemplant de Dieu la Majesté.
Qui dira les splendeurs de sa vue ineffable ?
L'allégresse aux élus qu'elle donne immuable ?
Près d'elle, ce bonheur que le monde poursuit
Est moins encor que l'ombre est au soleil qui luit,
Et du dernier au Ciel la paix que rien n'estompe
Du plus grand potentat passe toute la pompe.
Muse, n'entreprends point de peindre l'infini
Du bonheur dont le saint est au Ciel assouvi :
D'autres, plus forts que nous dans les chants du Parnasse,
Ont dû l'abandonner enfin de guerre lasse.
Contentons-nous d'un trait d'en marquer la grandeur,
Disant que des humains le regard ou le cœur,
Quel que soit leur génie éblouissant la terre,
Jamais ne saisira l'insondable mystère
Du sort que dans les Cieux Dieu fait à ses élus,
Dès l'instant où du corps l'âme esclave n'est plus.
Gravons dans notre esprit, chrétiens, cette pensée,
Qui fait vibrer ma lyre en si belle journée ;
Qu'elle soit notre force, en nos rudes combats,
Et nous rende léger notre exil ici-bas !

1er Novembre 1907.

Orgues et Nuit de Noël.

MALGRÉ la rigueur des frimas,
Dans la nuit, sur l'épaisse neige,
Où va de mortels ce cortège,
De tous âges, sexes, états ?
L'allégresse remplit leur âme,
Car, par la Foi qui les enflamme,
Ils vont au Fils de l'Eternel :
C'est la douce nuit de Noël !
Satan est vaincu par la femme !
A cette foule joignons-nous ;
Allons, avec Joseph, la Vierge,
Adorer le Verbe à genoux...
Pompe auguste, déroulez-vous !
Brûlez, étincelez, ô cierge,
Parmi les fleurs, l'or de l'autel,
Que les anges couvrent de l'aile !
Et vous, prêtres de l'Eternel,
Déployez aussi votre zèle !
Que l'encens monte à l'ostensoir,
Plus brillant que l'astre du soir,
Dans la sombre voûte infinie !
Orgues, surtout, aux chants du sacré lieu,
Mêlez, mêlez votre tendre harmonie,
Pour exalter l'amour de l'Enfant-Dieu !
Réservez à plus tard vos éclats de victoire,
Pour célébrer du Christ le triomphe et la gloire.
Comme l'ange, autrefois, au sein du firmament,
Des humains annonçait la fin du sort funeste ;
Prodiguez les accords de votre voix céleste,
Pour bercer le Messie en sa crèche dormant.

Décembre 1907.

POÉSIES LÉGÈRES

Épigrammes.

A une vieille coquette.

CATHARINA, vieille coquette,
Des fleurs adore les extraits :
Muguet, lilas, musc, violette,
Parfument ses mourants attraits.
D'un seul elle hait la puissance,
Mais il ne sort point d'une fleur.
L'avez-vous trouvé, cher lecteur ?
Non ? Hé, c'est l'extrait de naissance.

1884.

Réponse d'une jeune dame à Monsieur X..., connu pour sa parcimonie.

MILLE grâces, Monsieur, pour l'envoi du louis
Qu'aujourd'hui, tout ému par ma faible éloquence,
Vous versez au budget d'une affreuse indigence.
Mais, l'aveu qu'au billet, hélas ! vous avez mis,
Rallume dans mon cœur la cruelle exigence :
Vous donnez un louis, mais c'est pour mes beaux yeux ;
Est-ce alors suffisant ? Cher Monsieur, j'en ai deux !

1885.

A un gentilhomme perdu d'honneur, mais très susceptible.

Le sire de Cortaré
Pour le moindre affront s'enflamme
Et prétend que, par la lame,
Son honneur soit réparé.
Insupportable jactance,
Dont tout le monde est surpris :
Que peut encore une offense
A son honneur en débris ?

1886.

A un vieil ambitieux, devant le cercueil de Monsieur de H..., mort en odeur de sainteté.

Insensé dont l'orgueil
Des honneurs ne se lasse,
Déjà la mort te glace :
Contemple ce cercueil !

1892.

A l'étourdi.

Ce doigt qu'en son enfance
L'homme se met au nez,
Quand vingt ans sont sonnés,
(Est-ce réminiscence ?)
Souvent, jusqu'au cercueil,
Il se le met dans l'œil.

1897.

ÉPIGRAMME-CALEMBOUR

Dialogue entre Madame et Monsieur, à propos d'un fat.

MADAME, *entrant.*

Mon ami, Charles Bausire,
Pour te parler, est en bas ;
Que faut-il lui faire dire ?

MONSIEUR, *impatienté.*

Au diable ! Je n'y suis pas
Pour l'intrus, des sots le pire,
Pour le plus grand des pédants !
(Se ravisant.)
Plutôt... dis-lui : « Charle attends. »

1901.

ÉPIGRAMME.

A Scamator, financier véreux.

Rapace Scamator,
Enferme dans ta caisse
Ton honneur avec l'or
Volé grâce à la baisse ;
Tu pourras, pour jouir,
L'un encore en extraire,
Mais jamais plus n'espère
Pouvoir l'autre en sortir.

1904.

ÉPIGRAMME.

A certaine Ecole.

Farceur, en dépit d'Apollon,
Qui ne te lasses point d'écrire,
Cesse, de grâce, ton jargon,
Ou dis-nous ce que tu veux dire !

1906.

A cette boutade, quelqu'un ayant répondu qu'il fallait marcher avec le progrès, l'auteur a fait la riposte suivante :

Oui, le Progrès marche toujours,
Et c'est un crime ou bien folie
Que de chercher, durant la vie,
A l'arrêter pendant son cours.
Suivons-le donc ; poussons derrière :
Que son char vole en la carrière !
Mais si du Bien, du Vrai, du Beau,
Toutes les lois sont immuables,
Faut-il, pour être raisonnables,
Nous pâmer devant un cerveau
Qui les autres et lui torture,
Par ses œuvres contre nature ?
Non ! Qui pèche contre le goût
Ne reste pas longtemps debout.

Mai 1906.

Epitaphe de Monsieur Baillon, savant juriste et bon orateur.

Ci-gît Monsieur Baillon,
Docteur dont la science
Et, surtout, l'éloquence
Firent mentir le nom.

1905.

Pour mettre au bas d'un portrait de Napoléon le Grand.

De son vol hardi, merveilleux,
Pour suivre la sublime trace,
Il faut plus que l'aile d'Horace :
Il faut l'envergure des dieux.

1906.

Pour le portrait de la jeune et belle Mademoiselle Niny O'Deyn, virtuose de la Mandoline.

De ce portrait quand le charmant lutin,
Rempli de grâce féminine,
De l'instrument cher au Napolitain,
La délicate mandoline,
Tire ses sons mélodieux,
C'est une ivresse sans pareille :
Comme il charme nos yeux,
Il ravit notre oreille.

Août 1906.

Acrostiche.

A l'occasion de fiançailles.

A h ! tu l'as dit enfin ce mot si doux : « Je t'aime ! »
N e le reprends jamais, répète-le toujours :
N e fait-il pas descendre en nos cœurs le Ciel même,
E n qui nous confions nos naissantes amours ?
T u voulus le quinze Août [1], ma tendre bien-aimée,
T 'épancher en mon âme : Après notre hyménée,
E n cette date, j'ai le plus beau de mes jours.

H élas ! il en est tant qui vivent dans la peine,
A qui le don d'amour jamais ne fut donné !
C sons de notre don ; Annette, ma Beauté,
S oupire à mon oreille encor : « Je t'aime

1906. Eugène. »

---

1 Anniversaire de naissance.

Distiques.

Que jamais un auteur d'un conseil ne se pique,
S'il soumet son ouvrage aux yeux de la critique.

1902.

Pour tout oiseau
Son nid est beau.

Au champ de la vertu l'on doit toujours lutter ;
C'est peu que de vouloir : il faut exécuter.

Fortune trop vite acquise
Est rarement bien assise.

Lorsque l'ambitieux pense atteindre la cime,
Dieu soudain le fait choir au profond de l'abîme.

Nemo bonus
Nisi Deus.

Chaque instant de la vie est un bienfait de Dieu :
Qu'un chant d'amour vers Lui retentisse en tout lieu !

Je ne veux, ô mon Dieu, ni grandeurs ni richesse ;
Mais, pour me gouverner, j'implore la sagesse !

En lui-même le vice a le malheur caché :
On est toujours puni par où l'on a péché.

1908.

AUTRES POÉSIES

Le Charretier et le Cheval.

FABLE [1].

Tel qui veut commander ferait mieux d'obéir,
Tel autre nous conduit qui devrait nous servir.
En notre monde,
De cette antique vérité
L'exemple abonde ;
Souffrez que le suivant par moi vous soit conté :
Un pauvre bucéphale,
Chargé trop lourdement,
S'efforçait vainement
De tirer après lui sa charge colossale :
Plutôt il aurait fait mouvoir un monument.
Le chevalier du fouet cinglait sa rossinante,
Sans honte, ni répit ;
En jurons furieux, dits d'une voix tonnante,
Exhalait son dépit.
« Pitié pour ma faiblesse !
» S'écrie en sa détresse,
» La victime au bourreau.
» Ote de mon fardeau ;
» Ainsi, je pourrai mieux accomplir le voyage,
» Ensuite revenir au reste du bagage.

1 Œuvre de jeunesse de l'auteur.

» — Comment, vil roussin,
» D'humeur indocile,
» Tu me veux raisonner ! (S'emparant d'un gourdin.)
» Voilà qui te rendra le travail plus facile. »
A ces mots, le manant, sans nulle autre raison,
Redouble ses fureurs et ses coups à foison.
Notre pauvre bidet vainement se démène ;
Une artère se rompt : ainsi finit sa peine.
Il était déjà mort
L'homme frappait encor !

Judith[1].

SONNET.

Holopherne a vaincu les Hébreux aux combats ;
Déjà, de Béthulie il franchit la campagne[2],
Et dans son antre, au loin, le lion de Judas
De ses cris impuissants, ébranle la montagne.

Israël attendait des fers ou le trépas,
Quand s'avance Judith avec une compagne,
Seul appui pour braver de farouches soldats ;
Mais elle ne craint pas : Jéhovah l'accompagne.

Où va-t-elle ? Affranchir Jacob des Assyriens,
Enlacer le tyran de perfides liens
Et dans son sang noyer ses lauriers de victoire.

Au jour, sur les remparts, son chef ensanglanté[3]
Terrorise le camp, qui fuit épouvanté ;
Et, libre, de Judith Juda chante la gloire.

1887.

---

1 Judith, héroïne juive qui coupa la tête à Holopherne, général des Assyriens (Bible).
2 Béthulie, ville de la Palestine ancienne, patrie de Judith.
3 Judith, accompagnée d'une servante, s'introduisit nuitamment dans la tente d'Holopherne, le charma de sa beauté et lui trancha la tête pendant son sommeil. Elle regagne ensuite Béthulie avec son sanglant trophée, qu'elle expose, le matin, sur les remparts de la ville, aux regards des ennemis qui s'enfuient épouvantés.

Ode à Léon XIII

A l'occasion de son Jubilé sacerdotal.

Pontife glorieux, de qui l'on magnifie,
De l'Aurore au Couchant, la force et le génie,
Dix lustres de vertu,
Pour exalter ton nom parmi cette allégresse,
Laisse t'offrir aussi le respect qui me presse,
Un encens qui t'est dû.

Vingt ans déjà passés, une force inhumaine
Du trône apostolique usurpe le domaine ;
La catholicité,
Au bruit de l'attentat, frémit d'impatience ;
Le Vicaire du Christ conserve, sans jactance,
Toute sa majesté.

L'iniquité hurlait, dans son aveugle rage :
« Frappons de plus grands coups, il est à nous, courage ! »
Mais lui, dans ses prisons,
Ainsi qu'un cèdre altier dix-neuf fois séculaire
Brave sur le Liban l'ouragan, le tonnerre,
Se disait : « Attendons. »

Le monde a vu jadis de son sacré domaine
Le doux Pie exilé par l'orgueil et la haine [1]
D'un brutal conquérant ;
Bonaparte bientôt déplora cette voie.
Que peuvent Garibald, la maison de Savoie,
Contre Léon le Grand ?

1 Pie VII, exilé par Napoléon Ier.

Et quel pape a jamais mieux mérité ce titre ?
Son vaste esprit aux rois le montre pour arbitre
De leur rivalité ;
S'il n'est pas entendu de l'aveugle Italie,
L'hérétique Germain [1] ou le Scythe se plie
A son intégrité.

Ferme comme Joad, sage comme Moïse,
Il force à l'admirer, en gouvernant l'Église,
Même ses ennemis ;
Par ses divins conseils, sublimes encycliques,
Il sauve des États : royaumes, républiques,
L'ordre si compromis.

Tel on voit l'astre-roi, parcourant sa carrière,
Inonder tour à tour l'un ou l'autre hémisphère
De ses ardents rayons ;
Ainsi, par ses héros, jusqu'aux confins du monde,
Il porte de la Foi la parole féconde,
Soleil des nations.

Parmi tous ces travaux, plus grands que ceux d'Alcide [2],
Où s'exerce l'ardeur de ton esprit lucide,
Pontife redouté,
Où trouves-tu, dis-nous, quelque loisir utile,
Pour charmer de ta muse élégante et subtile [3]
Toute l'humanité ?

Fidèle admirateur du docteur angélique [4],
Tu terrasses partout l'erreur philosophique,
Par tes écrits divins ;
Et ta main, qui si bien guide les consciences,
Est plus habile encore à verser les sciences
Sur les faibles humains.

1 Allusion aux fameuses lois de Mai, abolies par Bismarck.
2 Alcide, surnom d'Hercule.
3 Léon XIII excelle à faire des vers, surtout dans la langue de Virgile.
4 L'illustre Thomas d'Aquin.

Si ton cœur est d'airain pour l'ingrat et l'impie,
Il pardonne l'outrage à celui qui l'expie ;
De tous les malheureux,
Il soulage toujours la cuisante souffrance
Et fait naître en leur âme un rayon d'espérance,
Par ses dons généreux.

Je te salue, ô pape, auguste et magnanime,
Et joins ma faible voix au concert unanime
Qui remplit l'univers.
Puisse notre respect, plus ardent que la flamme,
Dans ses rudes combats consoler ta noble âme,
Convertir le pervers !

Puissent la Providence, exauçant ma prière,
Prolonger de longs jours ta brillante carrière ;
Et tous les potentats
Raffermir sur leurs chefs leurs tremblants diadèmes,
En s'inspirant toujours de tes conseils suprêmes,
Salut de leurs États !

1888.

Que sera-t-il un jour ?

STANCES.

Couché dans son berceau, sous la garde des anges,
Ravis de contempler en lui leur pureté,
Un frêle et tendre enfant enveloppé de langes
Venait de s'endormir avec sérénité ;
Et sur son front sortant d'un flot blanc de dentelle
Sa mère, soucieuse et d'un regard tremblant,
Semblait vouloir chercher le destin qui l'attend :
Que sera-t-il un jour, mon fils ? se disait-elle [1].

Si dans ses doux décrets la sage Providence,
De ma tête éloignant les horreurs du trépas,
Daigne me conserver une utile existence
Et me rendre témoin de ton rôle ici-bas,
Te verrai-je, mon fils, affrontant les batailles [2]
Devant les rangs épais d'intrépides guerriers,
Amasser avec eux de glorieux lauriers,
Dont tu viendras peut-être orner mes funérailles ?

Ou plutôt, plein d'horreur pour la guerre homicide
Et tournant ton ardeur vers un emploi plus beau,
Iras-tu sur les flots de l'Océan perfide
Commander vaillamment un superbe vaisseau [3] ?
Iras-tu, pionnier, sur un lointain rivage
Planter de ton pays les sacrés étendards [4],
Ou bravant du sauvage et l'instinct et les dards,
Lui porter l'Évangile et non point le ravage [5] ?

1 Lorsqu'une stance finit par une rime féminine, la stance qui suit doit commencer par une rime masculine et réciproquement. Cette règle souffre toutefois des exceptions, dont plusieurs poètes offrent des exemples. C'est par esprit d'innovation que l'auteur s'est départi, cette fois, de la règle générale.

2 Soldat.

3 Marin.

4 Explorateur.

5 Missionnaire.

Ta voix tonnera-t-elle au milieu du prétoire [1],
Dans l'enceinte publique, au conseil de nos rois [2] ?
Intègre magistrat, placeras-tu ta gloire
A châtier le crime en appliquant les lois [3] ?
Puissé-je voir plutôt ta science tournée
A guérir des humains âme et corps tour à tour [4],
T'entendre, ainsi que Tite, au soir de chaque jour [5],
T'écrier : « Je n'ai pas perdu cette journée. »

Si des Muses jamais la volonté t'appelle
A manier le luth, le ciseau, le pinceau,
Deviendras-tu, mon fils, quelque moderne Apelle,
Un autre Phidias, un Mozart, un Rousseau [6] ?
Et verrai-je ta flamme, en chefs-d'œuvre féconde,
Orner d'une auréole ainsi mes cheveux blancs,
Sortir de la patrie en traits étincelants
Et porter notre nom jusqu'aux confins du monde ?

O mon fils ! mon trésor, ô mon autre moi-même !
Espoir de ma vieillesse et plus tard son orgueil,
Dieu sait combien pour toi mon amour est extrême !
Mais, qu'Il plonge à l'instant mon enfant au cercueil,
Si ma vie au couchant, déçue et désolée,
Devait voir — tel un ver qui pénètre un beau fruit,
Le ronge lentement, sans retour le détruit —
Le vice un jour ternir ton âme immaculée !

1891.

---

1 Avocat.
2 Homme d'État, diplomate.
3 Ju
4 Médecin ou prêtre. Beaucoup de prêtres, surtout dans les campagnes, possèdent des notions de médecine et s'entendent à soigner les malades.
5 L'empereur romain Titus, surnommé les délices du genre humain, pour ses bienfaits.
6 J.-B. Rousseau, célèbre poète lyrique français.

Hymne à Jéhovah.

O Maître souverain du ciel et de la terre !
Auguste Trinité, redoutable mystère :
Père adorable, Verbe, Esprit consolateur,
Quand libre de tous soins, tes bienfaits je contemple,
L'amour, comme l'encens qui fume dans le temple,
S'échappe de mon cœur.

De Jéhovah, mon âme, exaltons la clémence,
La beauté qui rayonne en l'univers immense.
Si sa bonté soutient la flore de nos champs,
L'oiseau qui le matin chante dans la ramure,
Que n'avons-nous reçu, nous, rois de la nature,
Qui sommes ses enfants ?

Tu pouvais, ô mon Dieu, dans ta gloire immuable,
Seul à jamais goûter un bonheur ineffable :
Qu'importe à l'Éternel la pauvre humanité [1] ?
Tous les fruits des saisons, les animaux, les hommes,
Les cieux, tout l'univers, ce palais où nous sommes,
Disent ta charité.

C'est Toi seul qui soutiens et conduis tout empire,
Qui dis à l'Océan : Qu'ici ton flot expire,
Qui traças dans le ciel aux astres leur chemin ;
Tu calmes la tempête ou bien lance la foudre,
Et peux en un instant briser le monde en poudre
D'un signe de ta main.

1 On n'entend point nier le dogme de la Providence, mais vouloir dire que Dieu n'avait pas besoin de créer l'homme pour ajouter à son bonheur.

De ta grandeur, jamais, qui déchira les voiles ?
Ton trône est établi sur le front des étoiles,
D'où ton œil, plus perçant que le soleil qui luit,
Voit tout et, sans effort, gouverne la nature.
Vainement, le pervers fuit dans la nuit obscure :
Ta justice l'y suit.

Semblable à l'air subtil qui notre globe inonde,
Ton Esprit est partout à la fois dans le monde.
L'homme aime, abhorre-t-il ton saint commandement ?
Ta gloire est pour toujours dans le ciel sa couronne,
Ou le feu dont ton ire aux enfers l'environne
Son juste châtiment.

Mais, que suis-je, ô mon Dieu ? D'où me vient cette audace,
Malgré tous les péchés que chaque jour j'entasse,
D'oser au Saint des saints faire entendre ma voix ?
Pour célébrer ta gloire, en de dignes louanges,
La céleste Sion n'a-t-elle pas ses anges,
Les élus que j'y vois ?

Oui, si ta sainteté, mon Dieu, je considère,
Je t'adore, en tremblant, le front dans la poussière.
Mais, tes perfections comptent la charité :
Source de notre vie, aimable Providence,
C'est Toi qui, nous versant tes biens en abondance,
Fais ma témérité !

Eternité, puissance, immensité, sagesse,
Activité partout qui s'exerce sans cesse,
Ineffable beauté d'Adonaï toujours [1],
Vous remplirez mon cœur de filiale crainte.
Mais, que jamais la peur de sa mortelle étreinte
N'empoisonne mes jours !

1 Adonaï, mot hébreu qui signifie seigneur, souverain maître.

Hé quoi ! quand son amour nous dit sans cesse : espère,
Ingrats, nous frémirions devant Dieu notre père,
Ainsi qu'un vil esclave à l'aspect du tyran ?
Non, non. Voyons toujours d'un Dieu si secourable
Les bienfaits plus nombreux que tous les grains de sable
Qui bordent l'Océan.

Dieu bon, quand tu créas Adam à ton image,
Tu ne l'exilas point dans un désert sauvage,
Mais au jardin d'Eden, délicieux séjour,
Lui donnas un bonheur exempt d'inquiétude,
En exigeant, pour prix de sa béatitude,
Soumission, amour.

Adam, pour sa compagne, empli de complaisance,
Hélas ! ne sut garder cette douce observance :
Du serpent, après Eve, il suivit les accents.
Dieu, pour Adam, soudain fut juge au lieu de père ;
Et tombèrent sur lui les coups de sa colère,
Comme sur ses enfants.

O chute épouvantable ! O maudite journée !
Qui pour nous commença si triste destinée,
Où l'homme pour toujours exclu d'un sort si beau,
A travers la douleur, le travail et les peines,
Sans relâche ici-bas traîne ses lourdes chaînes
Jusqu'aux vers du tombeau !

Quand, pour un seul péché, ta sévère justice
Jadis condamna l'ange à l'éternel supplice,
Quel est donc, ô mon Dieu ! notre prix à tes yeux,
Si ta main, nous lançant ta foudre vengeresse,
Nous donne aussi ton Verbe, objet de ta tendresse,
Pour nous rouvrir les cieux ?

Lucifer, qui déjà nous croyait son partage,
Poussa vers l'Éternel d'impuissants cris de rage ;
Vainement de ses rets resserre-t-il le nœud,
Pour gagner à l'enfer une nouvelle proie :
Ici-bas, le premier, Jésus ouvre la voie,
Y succombe qui veut.

Combien dans son Eglise éclate sa sagesse !
Le Christ a tout prévu pour aider ma faiblesse :
Je deviens son enfant dans les fonts baptismaux,
Et plus tard son soldat par les onctions saintes ;
Je trouve, en franchissant du temple les enceintes,
Le remède à mes maux.

Ton Epouse, ô Jésus ! a passé d'âge en âge,
Grâce à tes sacrements d'ordre et de mariage ;
Et ton Esprit, du haut de son éternité,
Des pontifes guidant l'interminable chaîne,
La conduit, à travers les assauts de la haine,
A l'Immortalité.

L'amour du Christ pour nous est son plus grand prodige,
Il nous a tout donné : sa loi, son sang ; que dis-je ?
Avant, comme un agneau, d'aller au Golgotha,
Créant l'Eucharistie, Il s'est donné Lui-même.
De sa croix surmontez, rois, votre diadème,
Chantez, peuple, hosanna !...

Je te salue, ô Christ ! ô mon parfait modèle !
Guide de mon exil, ami toujours fidèle,
Et me range à jamais sous ton saint étendard.
Puissé-je, à mon trépas, sur mon lit de souffrance,
Recevoir avec Toi la suprême assurance
De mon heureux départ !

1894.

A Sa Majesté le Roi Léopold II.

SIRE,

Le soixante-quinzième Anniversaire de l'Indépendance Nationale de la Belgique a ravivé dans le cœur de tous les Belges l'amour envers leur Patrie et leur Roi.

Un redoublement de ce même sentiment dans mon âme a inspiré à ma modeste muse l'Ode ci-jointe, dont je prie respectueusement Votre Majesté de vouloir bien agréer l'hommage.

J'ai l'honneur d'être, Sire,

de Votre Majesté,

l'humble et dévoué sujet,

EUGÈNE SCHMITS.

Bruxelles, le 31 Juillet 1905.

Ode à la Patrie [1].

LXXVe ANNIVERSAIRE DE L'INDÉPENDANCE DE LA BELGIQUE.

Le temps, qui dans son cours ignore toute entrave,
A compté depuis l'heure où du joug du Batave
Les Belges frémissant furent victorieux,
Dans une paix prospère au complet quinze lustres.
Peuple et Roi, célébrez tant de bienfaits illustres,
Remerciez surtout les Cieux.

Et moi qui reçus d'eux cette vertu si rare
D'oser parfois glaner dans les champs de Pindare
Les rameaux toujours verts de l'immortalité,
Ou tirer quelques sons de la trompette épique,
Que mon souffle s'épuise à cet objet unique :
Chanter mon Pays bien-aimé!

C'est en vain qu'une plèbe ignorante s'écrie :
« Arrière vos transports! Il n'est plus de patrie,
Car le monde est la nôtre et périssent vos lois! »
L'allégresse éclatant ainsi que le tonnerre
Montre que la Patrie au Belge est toujours chère
Et couvre d'impuissantes voix.

Qu'ils n'espèrent jamais qu'à leur rêve on se range!
Depuis que la Belgique a rejeté l'Orange,
Pour trouver sous ses Rois la force en l'union,
Elle a les libertés chères aux consciences
Et vole dans le champ des Arts et des Sciences,
Sous l'œil attentif du Lion.

1 Sa Majesté le Roi Léopold II a daigné agréer l'hommage de cette Ode, par sa réponse en date du 7 Août 1905.

Elle voit ses enfants croître en nombre, en fortune,
Se répandre à travers l'empire de Neptune
Et sous tous les climats planter ses étendards.
Du pôle à l'équateur, nul peuple de la terre
Ne fit comme eux briller, pas même l'Angleterre [1],
Son pavillon de toutes parts.

Que dis-je! leur valeur fit éclore un empire :
Car vers les régions où coule le Zaïre [2],
Que leur montra naguère une Royale main,
Ils courent à l'envi déployer leur courage
Et ranger sous leurs lois le farouche sauvage
Du noir continent africain.

Peuples, qui maintenant êtes dans nos murailles,
Voyez si la Patrie est chère à nos entrailles :
Contemplez dans ses murs ces ornements pompeux,
Ecoutez ces accents de nos voix triomphales.
Les Te Deum qui font trembler les cathédrales
Sont-ils dignes de nos aïeux ?

O Belgique! ô Patrie! à vous toute notre âme!
Que cet amour sacré qui partout nous enflamme,
Sous le Divin regard ne s'éteigne jamais!
Qu'il épanche ses feux sur l'affreuse indigence
Et nous mérite ainsi l'heureuse récompense
D'encor progresser dans la paix!

Laissons d'autres courir à la funeste gloire
Qu'à l'étranger leur donne une triste victoire;
Pour nous, cueillons toujours les lauriers du progrès.
Mais contre toi jamais s'ils tournaient leur furie,
Tu verrais tes enfants accourir, ô Patrie!
Te donner leurs jours sans regrets!

1 Proportionnellement, la Belgique occupe le premier rang dans le mouvement commercial.
2 Le Zaïre ou Congo.

Impossible attentat et terreur chimérique :
Qui donc t'attaquerait, ô ma chère Belgique?
L'univers te respecte et tes loyaux voisins
Protègent tes foyers de leur puissante égide;
Nassau lui-même oublie un projet homicide.
En paix, poursuis donc tes destins.

Juillet 1905.

A son Excellence Monsieur Roosevelt,

Président de la République des Etats-Unis,
à Washington (Maison Blanche).

EXCELLENCE,

Grâce à votre généreuse initiative, la plus horrible guerre qui ensanglantât jamais la terre est enfin terminée.

L'heureux rétablissement de la paix entre la Russie et le Japon fait courir à travers le monde un frémissement de joie et de reconnaissance.

Ce transport enthousiaste m'a inspiré le Sonnet ci-joint, dont je prie respectueusement Votre Excellence de vouloir bien agréer l'hommage.

J'ai l'honneur d'être,

de Votre Excellence,

le respectueux admirateur,

EUGÈNE SCHMITS.

Bruxelles, le 8 Septembre 1905.

A Roosevelt [1].

SONNET.

Honneur à toi, Roosevelt magnanime,
Qui mets la paix entre Scythe et Nippon !
A ce transport qui l'univers anime,
J'unis ma voix pour exalter ton nom.

Deux ans, bientôt, sur le sanglant abîme
Bellone, horrible, agitant son brandon,
Accumulait victime sur victime
Et s'enivrait de combats sans raison.

Mars préparait plus affreuse hécatombe [2] ;
Ton noble cœur fait que l'arme enfin tombe :
La douce paix règnera désormais.

Tous les lauriers cèdent à ta victoire ;
Déjà, ton acte est gravé dans l'Histoire.
Oui, Roosevelt, à toi gloire à jamais [3] !

Septembre 1905.

---

1 C'est grâce à la généreuse initiative de Monsieur Roosevelt, Président de la République des Etats-Unis, que l'horrible guerre engagée entre la Russie et le Japon a pris fin.

2 De part et d'autre, quatre cent mille soldats se préparaient à engager la bataille, dans les plaines de la Mandchourie.

3 Par sa réponse datée du 27 Septembre 1905, de la Maison Blanche, Son Excellence a daigné agréer l'hommage de ce Sonnet.

Souvenir du Tournoi [1]

donné à Bruxelles, en Août 1905, à l'occasion du LXXVe Anniversaire de l'Indépendance nationale de la Belgique.

SONNET

Les étendards claquent au vent,
Charolais au champ clos s'élance,
Bardé, son coursier bondissant,
Déployer sa jeune vaillance.

Du choc sur l'arène il étend
Clèves, qui chancelle et balance [2];
Puis, vainc La Trémoille et Ternant [3],
Et brise sa quinzième lance.

Les fanfares montent aux Cieux :
L'ardent comte, victorieux,
Reçoit le prix devant son père.

Déjà, sa fougue annonce ici
Son nom fatal de Téméraire
Et sa mort aux murs de Nancy [4].

Septembre 1905.

---

1 Reconstitution du Tournoi qui fut donné à Bruxelles, par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, le 20 Février 1452, pour célébrer la majorité de son fils, le comte de Charolais, plus tard Charles le Téméraire.

2 Adolphe de Clèves, premier adversaire du jeune comte, qui le désarçonna.

3 La Trémoille et Charles de Ternant, autres adversaires de Charolais, qui rompit en tout quinze lances dans ce tournoi mémorable.

4 Charles le Téméraire perdit la vie en 1477, sous les murs de Nancy, dans un combat contre René II, duc de Lorraine. Son cadavre fut retrouvé nu et en partie dévoré par les loups.

Fragments du Poème de Bellone [1].

. . . . . .
. . . . . .

Loin de moi de flétrir ces soutiens des Etats,
Mourant pour leur pays comme Léonidas [2];
Lacédémone en vain au temple de Mémoire
N'a point inscrit son nom, objet de tant de gloire.
Qui n'admire son marbre ombragé de cyprès?
Qui ne méprise aussi les lauriers de Xerxès?
Mais, si l'on veut nommer amour de la patrie
Les sanglantes horreurs de Bellone en furie,
Et les fatals desseins de ces antiques rois
Qui rêvaient d'asservir l'univers à leurs lois,
Ma bile alors s'échauffe; et, dans l'art difficile
Où brillèrent Boileau, Juvénal et Lucile,
Je vais puiser des traits pour calmer mon courroux.
Quel spectacle l'Europe étale devant nous!

. . . . . .
. . . . . .

Dieu, qui daigna créer l'univers et les hommes,
Ne nous mesura point cette terre où nous sommes.
Il abhorre le sang. Son nom est charité.
Il bénit qui travaille à la fraternité
Et maudit l'artisan de pleurs et de carnage.
Pour le règne divin, luttons avec courage!

. . . . . .
. . . . . .

1 Le poème de Bellone paraitra, probablement, dans le volume suivant de l'auteur.
2 Léonidas, roi de Sparte, mort avec ses soldats pour la patrie, aux Thermopyles (480 avant Jésus-Christ).

Flore des champs.

IDYLLE [1].

Viens ; au milieu des champs, ma mie,
Ensemble allons porter nos pas.
Pour orner tes jeunes appas,
Viens, Flore, rayon de ma vie,
Cueillir aux prés, dans le vallon,
Celle dont tu portes le nom.

— Puisque à toi je vais être donnée
Par les doux serments de l'hymen,
Allons, ami, viens, mon Sylvain,
Pour bénir notre destinée,
De l'aubépine ou du muguet,
Faire à la Madone un bouquet.

— Vois cette moisson ondulente
Au souffle embaumé du zéphyr,
Ces bluets au ton de saphir ;
De ta chevelure ondoyante,
Du pur éclat de tes beaux yeux,
Flore, ils sont l'image tous deux.

Prends ces marguerites encore,
Moins blanches que ne l'est ton teint ;
Ces myosotis et ce thym,
Que le soleil a fait éclore,
Ils parfument ta grâce ici-bas,
Disent : Ne nous oublions pas !

1 Dialogue entre fiancés.

— Ces pavots au ton écarlate,
Qui viennent à ma main s'offrir,
Vois-les au soleil resplendir :
Sylvain, la pourpre moins éclate.
Que leur vive couleur toujours
Soit l'emblème de nos amours !

Notre gerbe de fleurs me semble
Assez grosse. Au bord du ruisseau,
Sous l'ombrage de cet ormeau,
Allons nous reposer ensemble,
Former de ce fouillis coquet
Un modeste et charmant bouquet.

Avant que le jour ne décline,
Tous deux, la main dans la main,
Nous irons l'offrir, cher Sylvain,
A la Vierge de la colline.
Sûrement devançant nos nœuds,
Elle voudra bénir nos vœux.

1906.

L'Aurore, Flore et Pomone.

SONNET EN VERS DISSYLLABIQUES.

L'Aurore,
Qui luit,
La nuit
Vient clore.

A Flore
Redit :
Fleurit,
Décore

Guérets.
Après,
Pomone,

Bientôt,
Son lot
Nous donne!

1906.

L'hiver et l'humanité [1].

SONNET EN VERS MONOSYLLABIQUES.

SA
Face
La
Lasse [2].

Là
Passe :
Çà
Glace.

Son
Don [3]
Tue :

Fleur
Meurt,
Nue [4].

1906.

1 C'est le poète qui parle du bonhomme Hiver.
2 Lasse l'Humanité.
3 Le don de l'hiver, c'est-à-dire le froid, tue.
4 La fleur meurt dépouillée de son feuillage.
N. B. — La lettre A, dans les huit premiers vers, a été employée par harmonie imitative.

Le Distrait déconfit.

FABLE.

Aucun ne pense être distrait,
Et cependant sur cette terre,
Comme le montre encor ce trait,
Peu savent à propos se taire :
Un vieux et digne prêtre, à ses heures badin,
Et son gros sacristain,
Tête de linotte,
Friand de parlotte,
Tous deux assis dans un cabriolet,
De la champêtre cure à la ville roulaient.
Parfait (c'était le nom du sacristain cocasse) [1],
Plus attentif à ses propos
Qu'à guider la voiture à l'abri des cahots,
Secouait son abbé comme une calebasse.
Le bon curé s'amusait du garçon,
L'écoutant en silence,
Mais commençait pourtant à perdre patience.
Enfin, il crut le moment bon
De lui jouer un tour de sa façon :
« Par tous les saints, bedeau, quelle langue est la tienne.
» Et quel bourreau tu fais !
» Je suis rompu. — Sauf respect, belle antienne!
» Ni vous ni moi, curé, nous ne sommes parfaits.
» J'aime le mot pour rire,
» Mais, sais être attentif, au besoin ne rien dire.

1 Saint Parfait est fêté le 18 avril.

» — Parfait, si tu l'es bien, mais de nom seulement
» Et pour mon tourment :
» Tu conduis ma voiture ainsi qu'une gondole;
» J'en ai le mal de mer.
» Mais, je te prends au mot : sans nulle autre parole,
» Si tu dis bien tout un *Pater*,
» Je t'en fais la promesse,
» Voiture et cheval sont à toi.
» — Ouais, belle prouesse!
» Dites-vous vrai? — Sur ma foi!
» Allons, commence. — Notre Père,
» Qui régnez dans les Cieux, que votre nom... J'espère,
» Qu'avec eux j'aurai les harnais?
» — Tu n'auras rien, ô bedeau trop niais!
» Car par tes mots ma promesse est à terre;
» Tâche une autre fois de mieux faire. »
Ce conte, qui s'arrête là,
Tait si Parfait se corrigea.

1907.

L'Ame des Cloches.

STANCES.

Carillons des beffrois, bourdons des cathédrales,
Ames des vieux clochers qui montez vers les cieux,
Antiques souvenirs des gloires ancestrales,
Vos accords cristallins et vos voix sépulcrales
Remplissent de tristesse ou de frissons joyeux,
Comme aux siècles passés ils charmaient nos aïeux.

Avant que dans les airs votre bronze ne vibre,
Comme le fait l'Église au front des nouveau-nés,
Par l'ablution sainte on rend votre vol libre [1];
Oui, votre âme en notre âme agite bien la fibre,
Car la première fois, cloches, quand vous sonnez,
Des noms comme aux chrétiens vous ont été donnés.

Libre des passions qui soulèvent la terre,
Loin de toute cité, loin du terrestre flux,
Vers toi si l'airain bruit, ô passant solitaire !
A genoux, de la Vierge honore le mystère,
Implore l'Éternel, car voici l'Angelus,
Ou peut-être le glas d'un mortel qui n'est plus.

Implore Dieu surtout qu'aux terrestres batailles,
Si c'est un faible humain qui paraît ici-bas,
Il ressemble au guerrier qui défend ses murailles ;
Et, qu'au jour où la terre ouvre à lui ses entrailles,
De ce roseau l'on dise, exaltant son trépas :
L'honneur et la vertu limitent là ses pas.

1 Le baptême des cloches.

Mais, si l'airain sacré sur le char funéraire
Aux cris de la douleur joint sa lugubre voix,
Il sait aussi mêler du haut du sanctuaire
Ses accords à l'encens, aux fleurs, au luminaire,
Pour qui de l'hyménée accepte alors les lois,
Ou bien reçoit son Dieu pour la première fois.

Majestueux bourdon, dans les fêtes du monde,
Il sait, pour la patrie enflammant tous les cœurs,
Lentement dominer de sa basse profonde
Le fracas du canon dans le lointain qui gronde ;
Parmi les chants guerriers, les drapeaux et les fleurs,
Des joyeux *Te Deum* rehausser les splendeurs.

Bruges des communiers, autrefois florissante,
Non, non, tu n'es point morte, ô Venise du Nord !
Car, tandis qu'arrêté près de ton eau dormante,
De tes cygnes je suis l'allure nonchalante,
J'entends ton carillon, dans tes murs où tout dort,
Qui vient rompre souvent ton silence de mort.

Vous qui portez aux cieux nos âmes sur vos ailes,
Vibrez, chantez toujours, argentins carillons :
Au glorieux passé vous les rendez fidèles.
Sonnez, grondez toujours, majestueux bourdons :
Votre harmonie allume un saint transport en elles,
Comme l'astre du jour féconde les sillons.

1907.

Saison des fruits.

Des fleurs la corolle odorante,
Au souffle du temps passager,
A quitté l'arbre du verger ;
Mais, la guêpe d'or bourdonnante,
Le passereau, parmi les bruits,
Du rameau qui ploie ou se brise,
Se gorgent, bercés par la brise :
C'est la riche saison des fruits.

Du beurré succulent [1], de la pomme juteuse,
Du mielleux abricot, de la pêche onctueuse,
Du rouge bigarreau [2], du brugnon [3], du raisin,
De mille autres présents du Jardinier divin,
L'appât délicieux à nos regards s'étale,
Au soleil balancé, sous la voûte d'opale.
Qu'il est doux lorsqu'il est abaissé par les vents,
De pouvoir le cueillir, y mordre à pleines dents !
Le plaisir est alors cent fois plus délectable
Que si dans la corbeille il est pris sur la table.
Mais, parmi les vergers, parure du vallon,
Les frimas meurtriers, le cruel aquilon [4],
Arriveront bientôt apporter le ravage ;
La branche surchargée attend qu'on la soulage.
Hâtons-nous d'en cueillir les produits savoureux !
Remplissons nos greniers, nos celliers ténébreux,

1 Le beurré, espèce de poire fondante.
2 Le bigarreau, cerise rouge à chair ferme.
3 Le brugnon, sorte de grosse prune très estimée.
4 Aquilon, âpre vent du Nord.

Pour qu'aux jours où le froid attriste la nature,
Ils joignent leur saveur à notre nourriture ;
Ou qu'au pressoir jeté par une active main,
Leur nectar, étendu sur nos tranches de pain,
Ajoute sa douceur à la liqueur subtile
Du moka tout fumant dans la tasse fragile.

Oui, filles d'Eve, à vos fourneaux :
Que le contenu des corbeilles,
Comme le jus du fruit des treilles [1],
Bouillonne et coule en vos bocaux !
Des vergers les biens éphémères,
Par l'hiver, seront tôt détruits :
Profitez vite, ménagères,
De la belle saison des fruits.

---

1 Le fruit des treilles, c'est-à-dire le raisin.

Le Saint-Bernard [1].

STANCES.

L'AVALANCHE gronde au lointain ;
Dans le col de l'Alpe Pennine,
Faible et de sa route incertain,
Un mortel lentement chemine.

Enfin, il arrête ses pas...
Il tombe. L'air manque à sa bouche.
Le fléau passe avec fracas
Et sous un blanc linceul le couche.

Quel secours attendre ? Il est tard,
Le chaos remplit le passage.
C'en est fait ! Non ; le Saint-Bernard
Surgit dans le vent qui fait rage.

De ses griffes et crocs puissants,
Il perce la neige perfide ;
De son corps, réchauffe les sens
Du malheureux déjà livide.

Du courage, je suis ici !
Semble dire la bonne bête ;
Bois à la gourde que voici,
Prends ce manteau qui ceint ma tête [2] !

Le voyageur ne bougeant pas,
Le chien est pris d'inquiétude ;
Il appréhende son trépas
Et hurle dans la solitude.

1 Chien qui aide les religieux du couvent de ce nom à retrouver les voyageurs égarés dans la montagne.

2 Le Saint-Bernard envoyé à la recherche des voyageurs égarés a le cou entouré d'un manteau roulé. Une gourde, contenant un cordial, pend à son collier.

Soudain, une voix à sa voix
Retentit dans la nuit obscure.
Bientôt, à l'appel des abois,
Paraissent deux robes de bure.

Le fauve héros, réjoui,
Autour d'elles bondit, s'empresse ;
Il les pousse à l'évanoui,
Tandis qu'un moine le caresse.

Rapidement, sur un brancard
Les saints hommes placent leur frère ;
Puis, escortés du Saint-Bernard,
Remontent à leur monastère.

Lieu chéri de la charité,
Séjour de la céleste joie,
Qui rend guéri, réconforté,
Le mortel tombé sur la voie !

1907.

Aristée [1].

Lorsque, aux sourires de l'Aurore
Et parmi les présents de Flore [2],
Je suis d'un regard curieux
Le vol de l'abeille affairée,
Sous le limpide azur des cieux,
Je pense à toi, bel Aristée.
Oui, je te vois, fils d'Apollon,
Quitter ton utile délice,
Pour la poursuite d'Eurydice,
Dans les bois du sacré vallon.
Et, quand cette insensible belle
Meurt par le venin d'un serpent,
Sa mort te fut bien moins cruelle
Que ne le fut ton châtiment :
Tes ruches détruites pour elle.
J'entends tes soupirs et tes pleurs.
Mais, quel transport à tes douleurs
Vient succéder lorsque, à ta vue,
D'abeilles une épaisse nue
S'échappe, aux parterres de fleurs,
Des flancs ouverts de la génisse,
Offerte aux mânes d'Eurydice !

1 Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, enseigna, d'après la Fable, la culture des abeilles aux hommes. Son amour pour Eurydice causa la mort de la jeune femme, qui, en évitant sa poursuite, fut mordue par un serpent venimeux. Les compagnes d'Eurydice vengèrent sa mort en faisant périr toutes les abeilles d'Aristée, qui, inconsolable, alla consulter le devin Protée. Celui-ci lui conseilla de sacrifier quatre génisses aux mânes irritées d'Eurydice, et bientôt des entrailles des victimes s'échappa une nuée d'abeilles qui consolèrent Aristée de la perte des premières.

2 Les présents de Flore, c'est-à-dire les fleurs.

Ainsi tu montras aux humains
Comme on assemble les essaims
Et comment au rucher l'on tire
Le miel et les gâteaux de cire.
Béni sois-tu pour tes présents,
Aristée, enfant de Cyrène,
Que l'hydromel d'or nous entraîne
A te chanter en doux accents !

1907.

Musca

OU L'IMPATIENT PUNI.

FABLE.

DAME Mouche, en latin Musca,
D'un bourru harcelait la tête.
C'était en canicule : elle était à la fête ;
Bourdonnait, voletait de-ci de-là,
Sans relâche, autour d'elle ;
Parfois, sur le chef se posait [1],
Pour recommencer de plus belle.
Aucun coup n'effleurait la gaze de son aile ;
L'enragé butor écumait.
Musca se fixe enfin sur la tapisserie ;
De son bras l'irrascible humain
Pense la mettre en bouillie.
Il frappe : un clou caché lui transperce la main,
Tandis qu'au loin Musca se rit de sa furie.

La patience en tout est le meilleur chemin.

1907.

---

1 Chef, tête de l'homme.

Le Rossignol.

Quel concert est comparable
Aux roulements de ta voix,
O rossignol, chantre des bois !
Quand, un beau soir d'été, j'entends près de l'érable,
Sur la mousse de velours,
Le trille harmonieux que ton gosier égraine,
Plus pur que le cristal de la fraîche fontaine
Qui berce tes amours,
Je resterais toujours.
D'abord, dans le bocage où la brise murmure,
Un son de diamant vient troubler la nature,
Qui, d'arpèges suivi, fusée en flèches d'or,
Se coupe ou se prolonge et se répète encor ;
La roulade bientôt succède à la roulade.
Dans la paisible nuit, ainsi qu'une cascade,
Par les rochers moussus tout bordés de roseaux,
Précipite à l'envi ses limpides anneaux,
Les sons des triolets, des arpèges, des trilles,
De divine harmonie emplissent les charmilles,
Jusqu'à l'aube naissant,
Et tiennent sous l'attrait l'auditeur haletant.
Il semble qu'à sa voix le chantre ailé se grise,
Comme à sa mélodie il rend notre âme éprise.
Veut-on sur lui jeter un coup d'œil indiscret ?
Aux profondeurs des bois le phénix disparaît,
Pour reprendre plus loin, dans les rameaux du chêne,
De ses divins motifs l'harmonieuse chaîne.
Lorsqu'on arrive, enfin, par un heureux hasard,
Sur le roi des chanteurs à porter le regard,

On voit que ce puissant et merveilleux ramage
Sort d'un oiseau chétif, timide, au gris plumage,
Qui seulement dans l'ombre, au plus épais du bois,
Prodigue loin du bruit les splendeurs de sa voix.
Et, rentrant, je me dis, en mon âme ravie :
Oh ! combien de mortels, dans le cours de leur vie,
Gens de petit talent, mais à l'esprit frivol [1],
Devraient vivre cachés plus que le rossignol !

1907.

---

1 Frivol au lieu de frivole, par licence poétique et pour la rime.
Boileau, dans l'épître à son jardinier, écrit chèvrefeuil au lieu de chèvrefeuille.

Spartacus [1].

Héros fameux, à la blonde crinière,
Tel un lion bondit de sa tanière
Et sème au loin l'épouvante et la mort,
Naguère, ainsi, Spartacus, ton effort,
Pour rendre aux tiens la dignité de l'homme,
A fait trembler deux ans l'altière Rome.
Il ne céda qu'aux flots des légions.
Mais, si Crassus vainquit tes bataillons,
Leur sang, depuis, aux champs de Lucanie [2]
Sonna le glas de toute tyrannie.
Parfois, encore, elle trame ici-bas
Contre la liberté ses attentats [3];
La liberté, pour un instant, succombe;
Fille céleste, elle échappe à la tombe :
Ses champions peuvent être vaincus,
Pour vaincre, elle a toujours des Spartacus.

1907.

---

1 Spartacus, chef des esclaves révoltés. Il tint tête aux légions, pendant deux ans, et fit trembler Rome par ses exploits. Il fut enfin vaincu par Crassus, en Lucanie, dans un combat où il périt avec 30.000 des siens (71 de J.-C.).

Spartacus est devenu le type du défenseur de la liberté opprimée.

2 Lucanie, contrée de l'Italie ancienne.

3 Dans les vers de dix pieds, la césure doit être placée à la quatrième syllabe et peut quelquefois, mais rarement, tomber sur la sixième.

L'Ephéméride[1].

STANCES.

Mystérieux Ephéméride,
Image riante du temps,
Petit bloc aux tons éclatants
Qu'au foyer, d'une main timide,
On renouvelle tous les ans,
Pour t'effeuiller chaque journée,
Dis-moi : que sera cette année ?

J'en vois l'aurore. Le destin,
Messager de la Providence,
Parmi les ris ou la souffrance,
M'en laissera-t-il voir la fin ?
Qui n'en caresse l'espérance ?
La pensée est loin du trépas,
Malgré le linceul des frimas.

Qu'en nous brûle toujours ta flamme,
Espérance, fille du Ciel !
Ainsi que le rayon de miel,
Verse ta douceur en notre âme !
Que le sort soit doux ou cruel,
Quelle que soit la destinée,
Croîs encor durant cette année !

Déjà l'hiver lentement fuit,
Déjà s'éveille la nature ;
Le bourgeon perce la ramure,
Sous le pâle soleil qui luit,
Et le ruisseau, libre, murmure.
Comme les saisons dans leur cours,
Aussi la vie a ses beaux jours.

1 Bien que ce nom soit du genre féminin et ne s'emploie guère qu'au pluriel, l'auteur a cru pouvoir le mettre au masculin singulier, pour désigner le calendrier qu'on effeuille chaque jour.

Pourquoi l'éternelle Sagesse
Nous ménage-t-Elle, ici-bas,
Douleurs, plaisirs, jusqu'au trépas ?
Si le malheur régnait sans cesse,
Plutôt la mort que les combats ;
Pour elle on aurait de la haine,
Si longtemps la joie était pleine.

Le constant azur de l'Eté,
Bientôt, fait désirer l'orage ;
Ainsi le bonheur sans nuage
Amène la satiété,
De l'opulence l'apanage :
L'adversité pour les humains
Est le sel des plaisirs prochains.

Les plaisirs nous laissent l'absinthe,
Salutaires sont les douleurs ;
Car, lorsqu'on les souffre sans pleurs,
Elles rendent l'âme plus sainte.
Etouffons la plainte en nos cœurs,
Si nous trouvons la vie aride,
En effeuillant l'Ephéméride.

Janvier 1908.

Les Yeux.

STANCES.

Je chante des yeux,
Ce miroir de l'âme,
Chez l'homme et la femme
L'appas merveilleux.

Tel qu'en la nature
Le soleil jaillit,
Leur éclat remplit
D'attrait la figure.

Comme leur saphir,
Au front de l'enfance,
La simple innocence
Fait bien resplendir!

Combien de la mère
Ils montrent l'amour,
Brûlant tour à tour
Pour l'enfant, le père!

Combien des amants
Leur muet langage
Exalte ou soulage
Les feux et tourments!

Ils marquent l'extase
De la sainteté,
De la charité
L'ardeur qui l'embrase.

Mais, quand la fureur
S'empare de l'âme,
Ils lancent la flamme,
Du choc précurseur.

Leur pleur à l'impie
Obtient le pardon ;
Leur feu dit le don
Du rare génie.

Bref, l'observateur,
Par eux, sur la terre,
Saisit tout mystère
Caché dans le cœur.

1908.

La Faune.

Si la nature est riche dans la Flore,
Par le parfum, la grâce et la couleur,
Que dans la Faune elle est plus belle encore,
Par les instincts, la forme ou la vigueur !
Le lion règne en la zone torride,
Y fait trembler la gazelle et son faon ;
Sur sa jument, le cavalier Numide
Chasse au désert l'autruche et l'éléphant,
Tandis qu'aux cieux, comme un point solitaire,
Se balançant, l'aigle ou bien le condor
De son regard enveloppe la terre,
Couvant sa proie en l'oasis qui dort.
Dans les forêts, où le singe grimace,
Les chants d'oiseaux s'élèvent vers le ciel ;
Et l'ours aux troncs, où le serpent s'enlace,
Va dérober à l'abeille son miel.
Le bruissement d'une foule infinie
D'insectes remplit bois, plaine et marais,
Où le saurien, à l'écaille ternie,
Guette le fauve imprudent des forêts.
Le chamois fuit le chasseur sur les cimes,
Le phoque au Nord le trident du Lapon ;
Les cétacés parcourent les abîmes
Des océans, où plane l'alcyon.
De l'équateur jusqu'aux pôles du monde,
On voit partout des êtres ici-bas
Bondir, voler, ramper, nager dans l'onde,
Et l'invisible emplir de leurs ébats [1].

1 A l'aide du microscope, on découvre des myriades d'animalcules invisibles à l'œil nu.

Comme pour couronner cette harmonie [1],
L'homme, roi de la Faune, est en tout lieu,
Multipliant ses œuvres de génie,
Pour rendre ainsi toute gloire à son Dieu.

1908.

---

1 Dans les vers de dix peids, la césure doit être placée à la quatrième syllabe et peut l'être, mais plus rarement, à la sixième.

Regrets ?

STANCES.

Pourquoi nous consumer en regrets inutiles?
Le temps passé ne revient plus ;
Ils attristent nos jours et les rendent stériles :
Etouffons nos soins superflus.

L'arbre soupire-t-il pour sa feuille qui tombe,
Emportée au loin par les vents ?
Non, car la vie encor sortira de la tombe,
Pour rendre la feuille au printemps.

Sur ses travaux détruits, la diligente abeille
Ne s'attarde pas à gémir ;
Elle attend que des fleurs l'odorante corbeille
Renaisse au souffle du zéphyr.

Malgré les noirs frimas, le ruisseau sous le tremble
Ne cesse jamais de couler ;
Et devant l'aquilon le passereau qui tremble
S'efforce encore de chanter.

Seul doué de raison parmi les créatures,
Tu gémis, pleures, faible humain !
Mécontent de ton sort, sans cesse tu murmures !
Comme elles, poursuis ton chemin.

Laisse une bonne fois tes regrets inutiles,
Etouffe tes soins superflus ;
Ils attristent tes jours et les rendent stériles :
Le temps passé ne revient plus.

1908.

La Diva.

C'est un soir des grands jours,
Et la salle étincelle ;
Aux fauteuils de velours,
Le diamant ruisselle,
Parmi les blancs atours,
Les fracs, les épaulettes.
Dans l'immense public se croisent les lorgnettes.
Le maëstro, nerveux et le bâton en main,
A son pupitre attend le triple coup prochain ;
Tandis que, dans l'orchestre, un bruit de sons murmure
Et que la foule en haut réclame l'ouverture...
Soudain, trois coups frappés, sous le calme imposant,
La symphonie attaque et vibre lentement ;
Au milieu des accords, enfin, le rideau glisse,
Et, blanche, la Diva paraît de la coulisse.
L'auditoire, charmé de l'apparition,
Manifeste déjà son admiration
Pour l'Etoile, à bon droit, que le monde idolâtre :
Au front, sur sa poitrine, aux bras, au cou d'albâtre,
Emergeant des bouillons de tulle et de rubans,
Scintillent bracelets, rubis et diamants.
Sa taille est mince et souple. A sa tête de reine,
S'enroulent des cheveux les lourds bandeaux d'ébène.
Elle est dans tout l'éclat de sa jeune beauté
Et s'impose au public comme une déité.
Son bel œil, au cahier que sa main fine assure,
Suit, du prélude attend la dernière mesure...
Des lèvres de corail, par l'ivoire des dents,
Le chant sort enfin pur, comme des diamants ;

Et, bien que faible encore, on l'entend dans la salle,
Autant au paradis qu'à la première stalle.
Le chant bientôt s'étend. La voix de soprano,
Au milieu des forte, des trilles, piano,
Longtemps comme un cristal se joue et vocalise,
Et la Diva jamais ne bronche ou ne s'enlise.
Elle semble ignorer le public haletant,
Pour s'abandonner toute à son divin talent.
Et quand, dans son gosier, le dernier son expire,
Rayonnante aux bravos de la foule en délire,
Elle paraît sortir de rêves enchanteurs,
Au milieu des bouquets et des gerbes de fleurs.

1908.

La Psyché.

Parmi les rubans, la dentelle,
Qui t'ornent, élégante Psyché,
Sur toi, le visage penché,
Que de fois se pare la belle,
Pour affronter l'éclat du bal !
Plus ardente à cet exercice
Que jadis ne l'était Narcisse [1],
Devant le liquide cristal.

Elle y suit de sa camériste
Les doigts qui bouclent ses cheveux,
A sa taille fixent les nœuds
De guipure, soie et batiste.
Tandis que la poudre de riz
Aux parfums mêle son nuage,
Sur les chairs sortant du corsage
Brillent diamants et rubis.

Rien ne coûte trop à sa peine,
Pour faire valoir sa beauté ;
Et, du fin miroir biseauté,
Un peu terni de son haleine,
Qui lui réfléchit son portrait,
Ainsi que le fils de Céphise,
De son image tout éprise,
Elle s'écarte avec regret.

1 Narcisse, jeune Grec d'une grande beauté, fils de Céphise. Il s'éprit de sa propre image, en se regardant dans les eaux d'une fontaine. (Mythologie.)

Elle relève enfin la tête ;
Et, jetant un dernier regard
Sur elle parée avec art,
Sort, de ses charmes satisfaite.
Heureux si les qualités du cœur,
Parmi les plaisirs de la vie
Auxquels son âme est asservie,
Brillaient de la même splendeur !

Combien parmi les filles d'Eve,
Hélas ! sous de charmants dehors,
Cachent le vice en un beau corps !
La vertu ne leur est qu'un rêve.
Si la glace de la psyché
Réfléchissait leurs âmes nues,
Elles s'enfuiraient éperdues
De cette affreuse nudité.

1908.

Le Cygne.

Cygne aimé de Léda, sur les tranquilles eaux
Des bassins, des étangs tout bordés de roseaux,
Vogue majestueux, à nos regards étale
De ton corps ondoyant la blancheur liliale.
N'en ternis point l'éclat aux poussières du sol ;
Si tu n'es fait pour lui, si tu perds même au vol,
Rien n'égale ta grâce, au souffle du zéphire,
Lorsque tu fends les flots de ton liquide empire,
Ou quand à ta compagne, au moment des amours,
S'enroulent les anneaux de ton col de velours.
Parfois, la tête haute aux yeux de luciole,
Le plumage gonflé, telle une blanche yole,
Noble et silencieux, tu nages au serein,
Comme tu conduisais jadis le Lohengrin [1].
Bientôt, tu ralentis ta lente allure encore ;
Puis, près d'un nénufar, qui ton étang décore,
Tu restes. Ton bec noir lisse ton blanc duvet,
Il ondule en tous sens, sous l'aile disparaît,
Et, fatigué soudain de ce charmant manège,
Tu t'endors balancé comme un globe de neige.
Mais, c'est à ton réveil, au soleil du printemps,
Que brillent ta splendeur, tes attraits éclatants ;
Surtout, si tes plongeons, ta nage et tes virages
Charment des spectateurs, groupés sur les rivages.
Pour moi, j'aime mieux, seul, te voir parmi les joncs,
Hérissant les fossés des antiques donjons,
Glisser, ainsi qu'à Bruge, au milieu du silence
De ces lieux qu'animait autrefois la vaillance.

1 Le Lohengrin ou chevalier du Cygne. Il est le sujet d'un poème allemand du moyen âge, attribué à Wolfram d'Esschenbach (XIIIe siècle).

J'aime bien mieux te voir, loin de toute cité,
Loin du bruit promener ta calme majesté.
Sur le mouvant cristal d'un beau lac solitaire,
Où planent l'alcyon, la brise et le mystère.
Muet et noble seul de l'aquatique gent,
Constamment agitée et toujours criaillant,
Tu n'appréhendes pas le fauve ou le rapace :
Un coup d'aile a tôt fait de punir leur audace.
Si tu n'en crains aucun, tu n'attaques jamais ;
Tu chéris le silence et recherches la paix.
Parmi tous tes ébats, roi tranquille de l'onde,
Ta seule ambition est de ravir le monde ;
Et c'est comblé des ans que monte vers les cieux [1],
A ton dernier soupir, ton chant mélodieux,
Symbole de ce feu qu'un sénile génie
Jette une fois encore au déclin de sa vie.

1908.

---

1 La longévité du cygne est extraordinaire ; elle dépasse parfois un siècle.

Epaves !

STANCES.

Comme d'un ciel d'été lentement les nuages
Viennent ternir la pureté,
Comme du fleuve encor le limon des rivages
Assombrit la limpidité,
De notre vie aussi, radieuse à l'aurore,
Le temps infatigable en son funeste cours
De plus en plus de deuils entremêle les jours
Et, pour finir, nous-même [1] en sa marche dévore.

Hélas ! n'aurons-nous plus, parmi tant de débris,
Qu'à pleurer du bonheur le vide ?
N'aurons-nous, au couchant, pour guider nos esprits,
Nul fil en cet exil aride ?
Et quand, sur notre route, aux parterres de fleurs
Succèdent pour toujours et l'épine et l'absinthe,
Pousserons-nous au ciel une impuissante plainte,
Le cœur tout déchiré, les yeux noyés de pleurs ?

Oui, c'est là le destin de l'orgueilleux athée,
Qui cherche aux plaisirs d'ici-bas
Le repos de son âme, éloignant sa pensée
De l'inévitable trépas.
O désespoir affreux, lorsqu'il voit de la terre
L'éphémère mirage aux coups du temps qui fuit,
Et devant les horreurs de l'éternelle nuit
Son fragile bonheur se briser comme verre !

1 Nous-même au lieu de nous-mêmes, licence poétique.

Malheureux, insensé, tu rejettes la foi !
De l'inévitable souffrance,
Sans elle, explique-nous l'inexorable loi,
Qui frappe déjà notre enfance.
Sans elle, de nos jours quand est venu le soir,
Au milieu du désert qui notre âme environne,
Comment trouver l'appui qu'alors seule elle donne,
Sauver nos cœurs brisés du sombre désespoir ?

Explique-nous encor pourquoi sur cette terre
Le juste est malheureux souvent,
Tandis que le pécheur dans une paix prospère
Coule ses jours impunément.
Quand l'opprimé n'est plus, quand le tyran succombe,
L'un héros de vertu, l'autre horreur des humains
Qui ne connut de loi que ses cruels instincts,
Ont-ils un même sort dans le fond de la tombe ?

Tu demeures muet ? Arrière donc bandit !
Arrière meurtrier de l'âme !
Au milieu des noirceurs de ce monde maudit,
Nous gardons la divine flamme
Qui sur nos doutes jette un éclat radieux.
Garde ton athéisme où ton espoir se fonde ;
Nous gardons notre foi, qui nous fait voir le monde
Ainsi qu'un champ d'honneur, où l'on gagne les cieux !

1908.

Aux Muses [1].

Muses, déesses immortelles,
Qui, conduites par Apollon,
Vous jouez, déployant vos ailes,
Sur le Parnasse et l'Hélicon ;
Chastes filles de Mnémosyne,
Jusqu'à l'Hippocrène [2] voisine
Heureux qui vole en liberté :
Les délices comblent son âme,
A ce qu'il touche de sa flamme
Il donne l'immortalité.

Jeune et légère Terpsichore [3],
Parmi les ébats et les ris,
Aujourd'hui vous guidez encore
Les couples de vos favoris.
Tantôt d'une démarche lente,
Ou plus rapides qu'Atalante [4],
Ils s'agitent en leur chemin :
Votre art, cher à la bayadère,
Ravit toujours sur cette terre
Le léger et volage humain.

1 Filles de Jupiter et de Mnémosyne, les neuf Muses présidaient, suivant les anciens, aux arts libéraux. Elles étaient sœurs, pour montrer que les arts libéraux s'enchainent. Elles habitaient avec Apollon, dieu de la poésie, des arts, etc., le Parnasse, le Pinde et l'Hélicon. (Mythologie.)

2 L'Hippocrène, fontaine de l'Hélicon (Béotie), consacrée aux Muses. Qui buvait de son eau faisait de beaux vers. (Mythologie.)

3 Terpsichore présidait à la danse.

4 Atalante, princesse grecque, célèbre pour son agilité à la course.

Si des accords de l'harmonie,
Euterpe [1] entre vos chastes sœurs,
Vous égayez la théorie
Des vifs et folâtres danseurs,
Vous fécondez le feu sublime
Qui vos rares amants anime :
Oratorios, opéras,
Tristes marches des funérailles,
Chants sacrés, hymnes des batailles,
Combien vous touchez ici-bas !

L'amour que la scène et les danses
Allument parfois, Erato [2],
Pour chanter ses ardeurs intenses,
Trouve en vous l'accent de Sapho [3].
Mais, d'une légitime flamme
Vous savez, par l'épithalame,
Célébrer l'hymen et ses feux ;
Et si la Parque, objet d'alarmes,
Plonge les mortels dans les larmes,
Vous savez pleurer avec eux.

Jadis Térence [4], en Italie,
Pour corriger tous les travers,
En votre commerce, Thalie [5],
Puisait d'inimitables vers.
Ainsi, dans notre siècle encore,
Cette gaîté que font éclore,
Par leur verve, vos favoris,
Mieux que les pleurs et la tristesse,
Corrige l'humaine faiblesse,
Par le sel, ainsi que les ris.

1 Euterpe présidait à la musique.
2 Erato présidait à l'élégie et à la poésie érotique.
3 Sapho, femme grecque, célèbre par ses poésies enflammées.
4 Térence, poète comique latin.
5 Thalie présidait à la comédie.

Mais, quand le vice au crime entraîne
Et trame ses noirs attentats,
Votre art soulève, ô Melpomène [1],
Contre eux les rois et les Etats.
Vos acteurs, chaussés du cothurne,
Soit qu'ils pleurent, penchés sur l'urne,
Ou poussent aux cieux leurs clameurs,
De pitié pour Phèdre ou Socrate,
De terreur contre Mithridate,
Savent remuer tous les cœurs.

Aux transports de la tragédie,
Afin d'exalter les héros,
Vous vous unissez, Polymnie [2],
Et répandez vos chants à flots.
De la trompette de Pindare [3]
Vous tirez l'auguste fanfare,
Pour magnifier leurs exploits ;
Ou, sur les cordes de la lyre,
Vous chantez les festins, le rire,
Et de l'amour les douces lois.

Mais, quand la vaillance à son faîte,
Toujours, en de fameux combats,
De lauriers surcharge une tête,
Il faut d'autres chants ici-bas.
Il faut, pour éblouir le monde,
Que Calliope [4] éclate et gronde :
Le bouillant vainqueur d'Ilion [5]
Doit avoir le sublime Homère ;
Hugo, pour transporter la terre,
Doit célébrer Napoléon.

1 Melpomène présidait à la tragédie.
2 Polymnie présidait à la poésie lyrique.
3 Pindare, célèbre poète lyrique grec.
4 Calliope présidait à la poésie héroïque.
5 Achille, le plus fameux des héros de l'Iliade, poème d'Homère.

Vous, Clio [1], vous fixez la gloire
Des héros par votre burin ;
Par vous ils passent à l'histoire,
Gravés à jamais dans l'airain.
Mais, vous vengez aussi le crime,
En votre courroux légitime :
S'ils doivent l'immortalité
Au livre fameux de Plutarque [2],
Le tyran frappé de la Parque
Grâce à Tacite [3] est abhorré.

Tel l'aigle en la voûte infinie
S'élève au-dessus des humains,
Ainsi vous menez, Uranie [4],
Votre amant, le compas en mains,
Jusque dans les plaines célestes.
Gloire, combats, honneurs funestes,
Beaux-arts, plaisirs, fortune, amours,
Il méconnaît tout sur la terre ;
Du ciel l'insondable mystère,
Lui seul occupe tous ses jours.

Muses, de votre sœur sublime
La crainte éloigne nos esprits ;
Pour notre âme pusillanime,
Votre commerce a plus de prix :
Venez, de vos pures délices,
Charmer nos terrestres supplices.
Que souvent sur l'humanité
Vos arts, répandant leur ivresse,
Transforment sa noire détresse
En légitime volupté [5] !

1908.

---

1 Clio présidait à l'histoire.

2 Plutarque, historien grec, auteur de l'ouvrage ~~célèbre~~ *Vies des hommes illustres* de la Grèce et de Rome.

3 Tacite, historien latin, qui a flétri, en termes énergiques, les cruautés de l'empereur romain Tibère.

4 Uranie présidait à l'astronomie.

5 Ce dernier poème forme, pour ainsi dire, la synthèse du présent volume.

Cinquième Partie

PROSE

L'Enfant et la Balle.

FABLE [1].

Au retour des zéphires, un gracieux enfant folâtrait sur le tapis d'émeraude d'un beau jardin, sous le regard attentif de son père, assis à l'écart. Plus vif qu'un chevreau, le garçonnet poursuivait une balle élastique qui, sous la pression de sa main, reprenait au contact du sol une force nouvelle, pour rebondir vers le ciel.

Enfin, le bambin, épuisé par ce jeu, s'en vint haletant se reposer auprès de son père. Celui-ci, habile à tirer du moindre incident quelque utile leçon, dit à son fils, en essuyant la sueur qui perlait sur son jeune front : « Dans la vie, mon » enfant, il n'est pas que le plaisir. Bientôt, tu subiras l'âpre » loi du devoir, l'aiguillon des soucis et les coups de l'adver- » sité. Mais la Providence, qui règle tout avec sagesse et » mesure le vent à la brebis tondue, agit toujours pour notre » plus grand bien. Si ton âme parfois succombe sous le poids » du malheur, semblable à cette balle recevant de ta main un » nouvel élan, qu'elle reprenne aussitôt son essor vers les » Cieux. »

L'enfant grava ces sages paroles dans son cœur et courut reprendre ses ébats.

---

1 Œuvre de jeunesse de l'auteur.

Réflexions

provoquées par la lecture des Satires de Juvénal.

COURT PARALLÈLE ENTRE LE PAGANISME ET LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Les admirables satires de Juvénal montrent de la manière la plus lucide dans quel état de corruption était tombé l'empire romain, sous l'influence du paganisme. Et comment en aurait-il été autrement ? Parcourez toute l'échelle des déités de l'Olympe : quels exemples ces divinités elles-mêmes donnaient à leurs tristes adorateurs !

C'est, d'abord, Jupiter, le maître des dieux, qui se révolte contre Saturne, son père, le chasse impitoyablement de son royaume et enseigne ainsi de quelle façon il faut pratiquer l'amour filial. Ce même Jupiter offre aux époux une image étrange de la concorde et de la fidélité, en provoquant sans cesse la jalousie de Junon par ses turpitudes. Fatigué, sans doute, des charmes de sa digne compagne, il daigne parfois quitter son trône et parcourir le monde, en quête d'aventures galantes. Il se métamorphose en taureau pour enlever Europe, séduit Léda sous la forme d'un cygne et se change en pluie d'or, afin de pouvoir pénétrer chez Danaé. Alemène lui donne Hercule ; Maïa, Mercure, et Mnémosyne, les neuf Muses. La belle école d'amour conjugal !

C'est, ensuite, Vénus, dont le culte obligeait ses prêtres et ses adeptes à l'impudicité la plus éhontée. Ses temples, florissant surtout à Cythère, étaient les sanctuaires de la volupté.

C'est Diane, surnommée pourtant la chaste déesse, qui brûle d'amour pour le bel Endymion, berger de Carie.

La sage Minerve, elle-même, n'est-elle pas un modèle de vanité et d'impudeur quand elle se présente, dans le plus simple appareil, devant le perfide Pâris, pour disputer le prix de la beauté, la fameuse pomme, à Junon et à Vénus ? Vénus l'emporte ; mais, plus tard, la partie vaincue satisfera son ressentiment dans l'effroyable guerre de Troie, enseignant ainsi aux humains l'oubli des offenses.

Quelles vertus les habitants de l'Olympe pouvaient-ils exiger des faibles mortels ?

Est-ce l'amour paternel ? Mais l'époux de Junon (d'après d'autres Junon elle-même) précipite du ciel son fils Vulcain, pour sa laideur et sa difformité.

La douceur et le pardon des injures ? Apollon et Diane percent de leurs flèches les enfants de Niobé, qui s'était raillée de la modeste progéniture de Latone, leur mère.

La bonne foi, la probité, le mépris de l'or ? Mercure est le dieu de la chicane et du vol ; Plutus, celui des richesses.

C'en est assez ! Arrêtons ici cette triste nomenclature et ne nous étonnons nullement de la perversité des païens, des impudicités d'une Messaline et de la cruauté des Césars, en un mot, de l'effroyable décadence de l'empire romain.

On objectera, peut-être, que les premiers siècles de Rome présentent cependant, à nos regards, une succession d'hommes vertueux, montrent même le spectacle d'une société très remarquable. Nous répondrons que cette monarchie, première forme de gouvernement chez les Romains, et la république qui lui a succédé, l'on sait de quelle manière tragique, renfermaient dans leurs législations plusieurs lois monstrueuses, signes incontestables de la corruption des mœurs déjà à cette époque reculée, et que la religion des premiers Romains, exempte encore de certaines pratiques et divinités importées plus tard de la molle Hellade, était moins propre à corrompre les cœurs. Sans cette importation, la ruine de l'empire romain eût été plus lente, nous l'accordons, mais elle était fatale.

Si l'œuvre de Juvénal est la condamnation même du paganisme qui a plongé Rome, c'est-à-dire presque le monde entier, dans

l'abîme, elle est aussi la plus belle apologie du Christianisme qui a su l'en tirer.

L'Evangile paraît ; et, bientôt, du sein de cette société pervertie jusqu'aux moelles, surgit une multitude de héros, qui lavent, dans les flots de leur sang, les souillures du monde païen. En vain, on les moissonne : semblable au grain de blé jeté par la main du laboureur sur un terrain bien préparé, tout martyr qui tombe au Colisée engendre au centuple des athlètes du Christ : *Sanguis martyrum, semen Christianorum.* Des millions de martyrs des deux sexes, de tous les âges, de toutes les professions, de tous les rangs, expient avec joie, au milieu des tourments inventés par la cruauté la plus raffinée, les infamies des adorateurs des faux dieux.

Mais, le fleuve pur et majestueux du Christianisme monte toujours et gagne enfin le palais, que dis-je ? le trône même des Césars : Constantin embrasse la Croix avec ardeur et Hélène remplit de sa piété admirable les lieux déshonorés par les monstruosités d'Agrippine et de Néron. Quel enseignement pour l'impie !

1892.

Le Hasard ?

Lorsqu'on se trouve en présence d'un chef-d'œuvre, produit d'un habile ciseau, d'un pinceau merveilleux, on tombe en extase et l'on cherche instinctivement la signature que porte la statue ou le tableau, afin de connaître la main qui mania l'outil et de pouvoir offrir à l'artiste, passé désormais à l'immortalité, l'hommage d'une sincère admiration. Si quelqu'un s'avisait d'en rire et de prétendre que l'œuvre est l'effet du hasard, il serait traité d'insensé et conduit aux Petites-Maisons.

Que dire, alors, des humains qui tiennent un pareil langage à la vue du chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, de l'univers ?

Hasard, les splendeurs d'un beau jour d'été, le soleil inondant tour à tour l'un et l'autre hémisphère de ses rayons ardents et féconds, les couvrant de verdure et de moissons, donnant aux fleurs leur parure et leur parfum ?

Hasard, cette variété innombrable d'êtres si merveilleusement conformés, s'agitant dans le Ciel, sur la surface de la terre ou dans les abîmes des mers, créatures toutes dominées par un roi, chef-d'œuvre de noblesse et de structure, l'homme, ouvrage lui-même du hasard ?

Hasard encore, le choc des éléments déchaînés, le grondement de la foudre, les fureurs de l'Océan contenu par les grains de sable ?

Hasard, surtout, ces myriades d'astres étincelants semés dans le firmament, leur volume prodigieux, leur distance effrayante et leur admirable gravitation ?

En vérité, la plume se refuse à qualifier une telle aberration. Grand Dieu, prenez pitié de tant d'aveuglement et daignez recevoir le tribut de nos adorations !

1894.

L'Infini.

Qu'est-ce que l'infini ? Quel génie pourrait l'expliquer ? Représentons le kilomètre par un. Alignons à sa suite autant de zéros qu'il en faudrait pour couvrir la circonférence de la terre à l'équateur : nous obtiendrons ainsi un nombre effrayant, innommable. Multiplions ce nombre par lui-même autant de fois qu'il y a eu de feuilles sur les arbres depuis le commencement du monde, autant de fois qu'il y a de grains de sable sur le bord de l'Océan et dans son sein. Recommençons sans cesse les mêmes opérations, pendant toute notre vie, et faisons-les continuer par nos descendants, jusqu'à la fin des temps. Est-ce là l'infini ? Nous n'en approchons pas d'une ligne. L'infini c'est Dieu. Or, Dieu est incompréhensible.

Rien n'est plus propre à nous montrer sa puissance et son immensité que l'étude de l'astronomie. Méditons seulement les deux points suivants de cette science admirable :

La voie lactée est une agglomération si riche en étoiles que les astronomes en ont compté jusqu'à dix-huit millions, dont la moindre est beaucoup plus considérable que notre soleil, qui lui-même est déjà un million quatre cent mille fois plus gros que la terre. Et, pourtant, si l'on sonde les profondeurs du Ciel à l'aide du télescope, dont la puissance est très limitée, on y découvre quatre mille nébuleuses, qui, la plupart, sont plus importantes que la voie lactée !

On sait que la lumière parcourt 300000 kilomètres par seconde. Eh bien, il y a des étoiles placées si loin de nous que, si elles venaient tout à coup à s'éteindre, elles seraient encore visibles pour les habitants de la terre pendant un grand nombre d'années ! Quelles distances effrayantes ! Quel n'est point le volume de ces astres, pour que nous puissions les apercevoir !

Et, cependant, cette réalité qui nous écrase n'est rien encore ; car, si nous pouvions nous transporter le télescope en main à cette extrême limite, de nouvelles myriades d'astres s'offriraient à nos yeux ravis. « Par de là l'infini, l'infini recommence. »

Grand Dieu, que nous sommes faibles par notre corps, chétif atome qui s'agite un instant sur cette terre ; mais que nous sommes grands par notre âme, qui peut s'efforcer de comprendre votre immensité, de connaître vos œuvres et de vous en rendre gloire !

1900.

Jésus-Christ.

DANS la vie, on cherche un ami sincère, dévoué, intelligent, charitable et, surtout, constant dans le malheur. Qui peut se vanter d'avoir trouvé cette perle rare ? L'Histoire rapporte à peine quelques exemples approchant de cet idéal. Et, cependant, comment achever heureusement ici-bas notre pénible et périlleux voyage sans un appui sûr et dévoué ? Ah ! chrétiens, réjouissons-nous ! Nous avons un ami sans égal ; le plus beau, le plus tendre, le plus constant, le plus doux, le plus compatissant, le plus intelligent dans l'art de comprendre nos douleurs, parce qu'il les a toutes souffertes, comme homme ; le plus capable de nous consoler et de nous secourir, même au delà du tombeau, parce qu'il est Dieu : c'est *Jésus-Christ*.

Hélas ! beaucoup, après L'avoir connu, L'ont abandonné, que dis-je, lancent le sarcasme et l'outrage à cette aimable et douce figure !

Comment ! toute la vie du Christ n'est qu'une suite de souffrances endurées pour nous ! Chacun de ses pas est marqué par un bienfait ; chacune de ses paroles, chaque battement de son cœur brûlent d'amour pour l'humanité ; chacun de ses actes tend toujours à consolider notre bonheur, qu'Il cimente par un trépas qui fait frémir. Il achève sa carrière sans tache en se donnant à nous, en pardonnant à ses bourreaux, comblés de ses faveurs.

Il assure non seulement le bonheur individuel, mais encore celui de la société, car c'est en Lui seul que se trouve la solution des questions sociales, que les philosophes et les économistes s'évertuent vainement à chercher ailleurs. Si sa doctrine était fidèlement observée, on peut affirmer que l'âge d'or renaîtrait dans le monde ébranlé jusqu'en ses fondements.

Qui pourra jamais dépeindre la perfection physique et morale du Messie ? Les peintres ont jeté leurs pinceaux, incapables de reproduire fidèlement les charmes ineffables du visage de l'Homme-Dieu ; les poètes ont brisé leur lyre, impuissante à chanter dignement ses vertus.

Et, pourtant, si jamais nul ne fut, n'est, ne sera plus aimé ni plus digne de l'être, nul aussi ne fut et n'est encore plus haï. Mystère d'ingratitude ! Abîme de folie !

Pour nous, chrétiens, voici la synthèse à tirer de cette brève méditation

Ici-bas : Quel est le but suprême ? — Connaître Jésus-Christ.
Quel est l'honneur le plus grand ?— Servir Jésus-Christ.
Quel est le bonheur parfait ? — Posséder Jésus-Christ.
Comment Le connaîtrai-je ? — Par la lecture et la méditation de sa vie, de sa doctrine et surtout de sa passion.
Comment Le servirai-je ?— Par l'imitation de ses vertus.
Comment Le posséderai-je ? — Par l'Eucharistie, gage de l'Immortalité.

Memento semper !

Juin 1906.

DE LA BONTÉ

(ETUDE MORALE.)

AVANT-PROPOS.

Après avoir si souvent flagellé le vice de mon fouet cinglant, qu'il m'est doux, abandonnant la pénible satire, de me reposer des turpitudes humaines en parlant de l'aimable Bonté !

En décrire les vrais caractères, en montrer les résultats bienfaisants, en tirer les conséquences pour l'homme sur la terre et dans l'éternité, faire découler enfin de ces considérations quelques conclusions pratiques pour le gouvernement de notre vie, c'est tout le plan de ce simple ouvrage.

Puisse ma plume produire, en se jouant, des mots plus suaves que le miel distillé par la diligente abeille du mont Hymette, pour célébrer dignement une vertu si belle et la faire chérir !

Puisse-t-elle dépeindre en traits de feu ce qui de la Bonté n'a que le nom !

Puisse Dieu surtout m'inspirer, Lui, source de toute bonté, plutôt la Bonté par essence !

PREMIÈRE PARTIE

En quoi consiste la Bonté.

Oui, Dieu, c'est la bonté par essence, car son nom est Charité. La Bonté peut donc se dénommer la Charité ; ces deux mots sont synonymes.

Il s'ensuit que celui-là seul dont le cœur est chrétien sera constamment et vraiment bon. Pour le prouver, il nous suffira de poser la question : Qu'est-ce que la Bonté ? C'est une disposition de l'âme qui nous porte à être toujours doux, humble et juste dans nos procédés envers le prochain, lors même qu'il n'en agirait pas de même à notre égard.

Doux, nous dompterons les mouvements de notre humeur, nous éviterons les paroles dures et blessantes, nous appliquerons le baume de la consolation sur les cœurs aigris.

Humble, nous reconnaîtrons que, si nous avons quelques mérites, nous avons encore plus de défauts, nous supporterons ceux des autres puisqu'ils doivent bien souffrir les nôtres ; nous ne regarderons pas le prochain avec morgue et mépris et nous ne nous attacherons pas à voiler perfidement ses qualités, pour nous mettre en évidence et gonfler notre petite vertu.

Juste, enfin, nous rendrons toujours à nos frères ce qui leur revient, sans employer, comme beaucoup le font, mille moyens ingénieux et dilatoires pour nous dérober à nos obligations.

Tant que le prochain avec qui nous vivons se montrera d'humeur conciliante, s'effacera devant notre supériorité factice ou soupçonneuse et ne réclamera son dû que dans la mesure

où notre cupidité ne sera pas gênée, il sera facile à une personne irréligieuse de pratiquer une bonté naturelle. Mais que la dureté, l'orgueil, une exigence trop grande et cependant légitime viennent à la heurter, cette bonté fragile s'évanouira bien vite, sous l'empire de l'égoïsme natif.

Alors, sans la crainte de Dieu ni son commandement, point de bonté réelle et durable.

C'est à ce stimulant, à ce frein religieux, que l'on doit ces anges d'amabilité tels que François de Sales, qui, doué d'un caractère bouillant et colère, est devenu le type idéal de la douceur et de la bonté. Quel contraste effroyable entre un Néron, dont la vie est la haine de l'homme en action, et Vincent de Paul, dont l'existence est l'amour de l'humanité dans son admirable efflorescence ! L'un, cœur de tigre, tout pétri d'orgueil, et de corruption ; l'autre, cœur d'or, débordant de bonté et de vertus ses sœurs.

Car, remarquons ici que tout homme véritablement bon possède, par là-même, indépendamment des vertus théologales qui sont comme les fondements de la Bonté, toutes les autres vertus morales. La Bonté les enlace, en quelque sorte, comme un ruban enserre les gerbes de fleurs d'un bouquet odoriférant.

Observez, en effet, la conduite d'un mortel dans ses relations familiales et publiques. S'il est doué d'une bonté réelle, il aura simultanément la prudence, pour éviter tout ce qui blesse la charité ; la justice, pour ne pas léser le prochain dans ses droits ; la force, pour dompter les inégalités d'humeur causes de tant de peines ; la tempérance, pour fuir les excès de toutes natures, sources de brutalités, d'injures, de querelles et de rixes.

Ce mortel sera poli sans affectation pour plaire, serviable pour obliger, joyeux avec mesure pour consoler, pacifique pour maintenir l'union et calmer les discordes, humain pour soulager, fidèle pour resserrer les doux liens de la famille et de l'amitié, modeste pour s'effacer quand la dignité du prochain est en droit de l'exiger, chaste pour ne jamais blesser les lois de la bienséance et de la pudeur. En un mot, il sera doué de cet ensemble de qualités qui rendront son commerce éminemment

agréable et bienfaisant. Comme une perle rare réjouit les yeux de son orient et fait la joie de son heureux possesseur, la présence de l'homme bon charme le cœur et fait le bonheur du foyer qui le compte dans son sein. Semblable à l'astre du jour qui réchauffe et féconde la terre, son contact est un réconfort pour l'âme et produit en elle les plus heureux fruits.

Est-il devant le spectacle solennel de la mort, il calme les épouvantements du moribond, s'efforce d'adoucir pour lui le terrible passage dans l'éternité et de sécher les pleurs de ceux qui restent, sachant bien qu'un jour il passera par le même chemin et laissera les mêmes larmes.

En présence des faiblesses et des défauts inhérents à la nature humaine, il s'arme de patience et de longanimité ; volontiers, même, il couvre ces imperfections du voile de la charité, sans condescendre, toutefois, à de lâches compromissions avec le vice. Une pareille condescendance ne serait plus de la bonté, mais de la bonasserie. Il suit de là que la bonté n'exclut pas la fermeté, ni même la sévérité : le proverbe « Qui aime bien châtie bien [1] » est toujours vrai. Nous dirons plus : la bonté qui n'aurait pas ces deux caractères serait fausse et nuisible, conséquemment criminelle. Les deux exemples suivants le démontreront surabondamment, et ce que nous allons dire s'applique également à toute institution humaine :

Supposons un foyer où, par suite des dilapidations et des débordements de l'un des conjoints, l'époux, la belle harmonie est rompue. L'autre, épouse irréprochable mais faible, a pleinement connaissance de ces excès. Elle en voit les conséquences funestes et prochaines : déshonneur, ruine de la famille et scandale pour ses enfants et le monde. Mais, au lieu de réagir par une fermeté sage, elle ferme les yeux, pour conserver une paix factice dans sa maison. Bien plus, elle pousse sa folle longanimité jusqu'à rire des écarts maritaux, pour éviter des querelles intestines. Une telle femme aurait-elle la vraie bonté ? Non. Tous les gens sensés diront par antiphrase : elle est trop bonne.

1 Qui bene amat bene castigat.

Donc, elle est bonasse et, ajouterons-nous, coupable par les suites fatales que son aveuglement entraînera pour elle et les siens.

Supposons, encore, un père dont les deux fils, adolescents, sont l'un, d'une conduite exemplaire, et l'autre plongé dans tous les dérèglements. Loin de louanger le premier, il le regarde avec indifférence ; toute sa sollicitude se porte vers le second. Il est l'objet de ses complaisances, il l'excuse, il l'encourage même, disant : « Mon fils est l'aîné ; comme tel il doit tenir son rang et connaître le monde. » Hélas ! ce père imprudent élève la verge dont il sera fouetté dans sa vieillesse, qui trouvera sa seule consolation dans l'enfant négligé. Heureux encore si le fils coupable et dénaturé ne maudit pas un jour la faiblesse paternelle, cause de son infortune et de sa ruine !

Et, nous le répétons, ces considérations doivent s'appliquer, en leur sens général, à toute institution humaine ; car, quiconque, détenant une parcelle de l'autorité, ne reprend pas sévèrement son subordonné qu'il sait engagé dans une voie funeste, mais lui témoigne une facile indulgence, n'a que le masque de la bonté. Tôt ou tard, sa coupable mollesse fait le malheur de celui dont elle favorise les égarements. C'est là non l'aimer, mais le haïr !

Pour donner, par un dernier argument, une force invincible à notre démonstration, rappelons ici que l'on retrouve cette juste sévérité dans l'incarnation même de la douceur et de la bonté : le Christ chasse les vendeurs du temple et stigmatise en termes véhéments la vie corrompue du Pharisien superbe.

Dans tout ce qui précède, nous avons envisagé la bonté collective, c'est-à-dire celle qui doit guider l'homme dans ses rapports sociaux et domestiques.

Il est un autre genre de bonté que nous appellerons individuelle, non moins désirable. Elle est enfermée tout entière dans l'antique maxime inscrite sur le fronton du temple de Delphes : « *Gnôthi séauton* [1] — Connais-toi toi-même .»

Notre constance à rechercher nos défauts et notre force à les combattre constituent la mesure de cette bonté personnelle.

[1] Γνῶθι σεαυτόν.

Presque tous nos malheurs ici-bas viennent, en effet, de l'ignorance de nos passions et de notre faiblesse à les réprimer.

L'antiquité païenne, malgré son égoïsme éhonté, l'avait si bien compris, que ses écoles philosophiques les plus florissantes étaient celles qui avaient pris la bonté comme base de leur enseignement. Pour leurs vertus, dont principalement la Bonté, la Grèce antique honorait les sept sages à l'égal des dieux.

Ainsi que l'Hellade, autrefois, nous prisons peu maintenant l'orgueil d'Antisthène, drapé dans son manteau troué, comme un roi dans sa pourpre ; le stoïcisme de Zénon, insensible à la douleur, ou le cynisme de Diogène, habile à cribler les Athéniens de ses sarcasmes ; mais nous admirons la sublime doctrine du divin Platon et de Socrate, son maître. Quelle admirable et douce figure que celle du fils de Sophronisque ! Il unit son destin à celui de l'acariâtre Xantippe, pour s'exercer à la patience, consacre ses jours au perfectionnement moral de ses concitoyens et boit avec calme et sans murmures, au milieu de ses disciples éplorés, la ciguë, récompense des Athéniens pour tous ses bienfaits !

Si la bonté d'un païen fut telle, quelle ne doit pas être la nôtre, dont les racines plongent aux sources mêmes du Christianisme !

Nous n'avons jamais, bien entendu, les deux genres de bonté dans toute leur plénitude : ce serait l'âge d'or sur la terre ; mais nous devons toujours, jusqu'à la tombe, consacrer tous nos efforts à les accroître en nous, à les propager dans le monde. Pour s'en persuader, il suffira d'envisager leurs résultats heureux pour la famille et la société.

C'est ce que nous allons considérer dans la seconde partie de cette étude.

DEUXIÈME PARTIE

Résultats de la Bonté.

Pour mieux saisir les résultats salutaires de la Bonté, nous allons envisager la famille et la société actuelles, où cette vertu règne, hélas! parfois si peu. Nous montrerons ensuite, par contraste, ce que seraient le foyer et la société si la Bonté les embaumait toujours de son parfum vivifiant.

Le plus grand obstacle que l'homme rencontre ici-bas dans la pratique de la Bonté, c'est l'égoïsme, antithèse même de cette vertu. Ce vice est ancré dans notre cœur au point de ternir nos actions les plus belles.

L'anonymat dans les bonnes œuvres est chose excessivement rare. Combien de gens font des aumônes fastueuses pour voir leurs noms en vedette sur une liste, vont dans les fêtes de charité surtout pour se divertir, entrent dans les cercles philanthropiques par amour des honneurs et de l'autorité, pratiquent enfin la vertu non pour elle-même, mais pour les louanges qu'elle leur attire! Seuls, les ressorts puissants du Christianisme peuvent, relevant la nature humaine si terre à terre livrée à ses seules forces, ennoblir le mobile de nos actes. Ces ressorts font-ils défaut, la vie du mortel justifie trop souvent la parole énergique du grand comique latin, Plaute : « *Homo homini lupus* — l'homme est un loup pour l'homme. » Oui, loup d'autant plus cruel qu'il a, contrairement à la bête, l'intelligence pour nuire et souvent le savoir, puissance formidable, pour commettre le mal avec raffinement et mieux se

dérober à la vindicte publique. On en voit la manifestation dans ces forfaits qui stupéfient le monde par le rang de leurs auteurs, le machiavélisme de l'exécution, l'audace des criminels et leur habileté à se soustraire aux châtiments édictés par les lois.

Hélas ! en ce siècle surtout, combien d'hommes ignorent ou méprisent le grand levier de la religion ! Aussi, quel tableau présentent souvent la famille et la société composées de pareils éléments !

L'union conjugale est un joug insupportable dont le divorce, institution moderne, délivre aisément, pour voler à d'autres unions, aussi transitoires, ou plutôt à l'amour libre ; l'affection paternelle, une chimère, ayant comme correctif l'œuvre des enfants martyrs ; la piété filiale, à peine pratiquée par la jeunesse, le jouet du jeune homme comblé de bienfaits au foyer domestique. Et, monstrueuse ingratitude, la loi doit souvent imposer au fils l'obligation de sustenter les auteurs de ses jours dans leur vieillesse, trop longue au gré de l'enfant dénaturé !

Que peut être une société composée, en majorité, de semblables familles ? Le spectacle déplorable s'en étale sous les regards attristés du penseur, en ce siècle où l'on a remplacé la douce Bonté par le nom barbare d'altruisme, art d'aveugler la foule, d'exciter ses convoitises, de flatter ses bas instincts, pour s'en faire un marchepied et s'élever ainsi aux honneurs, aux dignités, à la fortune. Et bientôt, témoin la Terreur et la Commune, ces soi-disant conducteurs d'hommes, dominés par l'égoïsme et l'ambition, s'entre-dévorent pour se supplanter. Belle application de la noble devise : Liberté, égalité, fraternité ! Le Ciel nous préserve toujours du gouvernement des loups ! Devons-nous parler encore des guerres impies, où les hommes s'entre-déchirent avec une rage inconnue aux fauves les plus cruels ? Non, jetons un voile sur ces tableaux lamentables et réjouissons nos yeux du spectacle consolant d'un foyer, d'une société que la Bonté gouverne comme une reine bienfaisante.

Si la famille où la bonté n'existe pas est un enfer anticipé, celle où cette vertu règne est l'image du Ciel.

Dans cet intérieur, tout est propre, rangé, confortable, sans luxe inutile, pour le rendre agréable aux êtres aimés. Le vice en est banni ; le travail, la pudeur et les autres vertus y sont en honneur. On y rentre toujours avec empressement après le travail accompli, parce qu'on y goûte des joies innocentes dans un amour partagé. Le père, roi de ce petit monde, le gouverne d'un sceptre doux et léger. Ignorant les excès mondains, l'époux rapporte fidèlement à sa compagne aimée le fruit de ses labeurs ; il la soutient de son bras puissant dans l'âpre chemin de la vie et la couvre d'une tendresse que le cours des ans ne diminue point. L'épouse, en retour, le seconde, le console des soucis cuisants et relève, de ses tendres conseils, son courage qui chancelle parfois dans la lutte pour l'existence. Reine charmante de la maison, elle trouve mille moyens ingénieux pour l'embellir et la rendre ainsi plus attrayante à son époux, quand il y rentre fatigué du travail.

Les enfants, doux trait d'union entre l'épouse et l'époux, croissent en force, en grâce et en sagesse à l'ombre d'une affection attentive, comme de jeunes plantes sous le regard d'un jardinier expert et diligent. Ils rendent en piété filiale à leurs parents les soins, les sacrifices et les soucis qu'ils leur coûtent. Le temps même n'amoindrit pas leur respect pour les auteurs de leurs jours. Viennent les cheveux blancs, la vieillesse et ses infirmités, ce leur est un motif plus grand de redoubler d'attentions, de retarder leur trépas par leurs soins empressés et d'être industrieux pour leur voiler l'approche du tombeau.

Certes, la tribulation, inhérente à la terre, n'est pas épargnée à ce foyer ; mais, soit qu'elle atteigne les époux, soit qu'elle frappe les enfants, les uns souffrent autant de voir les autres souffrir et, par un redoublement de bonté pour l'affligé, de reconnaissance pour le consolateur, tous tirent de l'épreuve même l'occasion de faire briller leur bonté dans tout son éclat.

Jamais la discorde n'agite son brandon dans cet heureux séjour. Si, parfois, par suite de la diversité des caractères, un nuage l'obscurcit (rien n'est parfait ici-bas), semblable au soleil qui, la tempête passée, fait resplendir la nature d'une beauté

nouvelle, ainsi — l'orage domestique bientôt fini — la Bonté, ravivée par les regrets qu'il provoque, illumine le foyer de rayons plus chauds.

Chaque membre de cette famille suit ainsi sa voie ; et, quand les époux ont subi la commune loi, les enfants, à leur tour fondant un foyer, y continuent les exemples paternels. Le temps suit son cours. Ceux-ci payent également leur tribut à la Parque et vont retrouver leurs ancêtres au Ciel, où les familles se reconstituent. Alors, on peut inscrire sur le marbre de chacun des disparus cette épitaphe, le plus beau panégyrique que puisse souhaiter un mortel : Il fut bon fils, bon époux, bon père ! Elle fut bonne fille, bonne épouse, bonne mère !

Grâce au Ciel, le nombre de ces foyers n'est pas encore restreint ! Heureuses les nations qui les possèdent innombrables ! Tels on voit les ruisseaux filtrant des collines serpenter dans les campagnes, pour y porter la fraîcheur et la fécondité ; ces ruisseaux, mêlant leur cristal, former les rivières capricieuses ; ces rivières, les fleuves, qui charrient sur leurs eaux mouvantes les produits de l'industrie et de la terre jusqu'à l'Océan ; celui-ci prêter à son tour ses flots grondants pour répandre à travers le monde la richesse et la prospérité, ainsi, les chefs de ces familles, sortant de leurs foyers, se dispersent dans la société, chacun selon son état, pour la vivifier de leurs vertus et de leur activité ; ils y forment des collectivités : agriculture, négoce, industrie, finance, professions libérales et autres, d'où, sous une sage discipline tempérée par la Bonté, se répandent dans la patrie les fruits du travail, de la science et des arts. Et ces collectivités composent à leur tour un ensemble harmonieux : empire, royaume ou république, que les assauts de la démagogie ne pourront jamais détruire.

Le paupérisme et les autres misères inévitables trouvent, en ce fortuné pays, chacun leur adoucissement dans la magnifique efflorescence d'œuvres que la Bonté fait surgir de toutes parts.

Les familles y sont prospères et fécondes, et cette fécondité parfois est si grande que le trop-plein déborde vers les contrées les plus lointaines, pour y porter l'activité de la mère patrie

et, par là, lui procurer un accroissement de richesse, de prestige et d'honneur.

Si quelque puissance voisine, en proie à la discorde et vouée à la décadence par les querelles des factions, cherche à l'attaquer, poussée par l'envie et la cupidité ou le désir de faire une diversion, afin de donner un exutoire à ses divisions intestines, les citoyens de l'Etat prospère savent se lever ensemble comme des lions, pour défendre leurs foyers menacés et mourir, au besoin, pour la patrie. Mais, la victoire emportée, ils savent aussi, retournant à leur bonté première, pardonner à l'envahisseur.

C'en est assez, pensons-nous, pour montrer les résultats inappréciables que la pratique de la Bonté procure aux nations comme aux familles.

S'il est vrai que la recherche personnelle ne disparaît jamais entièrement du cœur humain, peut-être serons-nous plus persuasif en développant les conséquences inestimables qui découlent de l'observance de la Bonté, pour le bonheur de l'homme ici-bas et dans l'éternité.

Remarquons, en passant, que cette recherche n'est pas un mal, à condition, toutefois, qu'elle ne soit pas exclusive. Si le proverbe dit : Charité bien ordonnée commence par soi-même, le précepte divin ordonne aussi d'aimer le prochain comme soi-même.

Ce point, les bienfaits personnels résultant de la pratique de la Bonté voulons-nous dire, nous a paru tellement important que nous avons cru devoir lui consacrer entièrement la troisième partie de cette étude.

TROISIÈME PARTIE

Conséquences de la Bonté pour l'homme.

L'admirable sermon sur la montagne énonce, entre autres béatitudes : « Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre [1]. » Cette citation renferme toutes les conséquences de la Bonté pour celui qui la pratique sincèrement et toujours. Il possédera la terre ici-bas en y trouvant le bonheur, en le faisant rayonner autour de sa personne ; et ce même bonheur lui fera posséder le Ciel, que l'Ecriture sainte appelle la terre des vivants.

Il possédera la terre ici-bas. Par là, nous n'entendons pas la possession de grandes richesses, cause de soucis et de redoutables responsabilités par l'usage coupable qu'on en fait trop souvent ; ni le prestige d'un grand nom, germe de l'orgueil ; ni l'éclat des honneurs et des dignités, aliments de l'ambition qui, jamais satisfaite, dévore nuit et jour le cœur humain, son esclave ; ni, surtout, les plaisirs du monde et de la volupté, ruine de l'âme et du corps. Non ; biens, titres, honneurs, plaisirs, quoi que l'on fasse, sont empoisonnés par l'idée du trépas. Tout s'évanouit à la tombe, où nous emportons seule la responsabilité de nos actes.

Nous voulons parler de la joie et de la tranquillité, douces compagnes de la médiocrité. Celui qui la goûte et s'en contente toujours se possède et possède véritablement la terre ici-bas, par l'heureuse influence qui jaillit de toute sa personne et rend son commerce si désirable. On va vers lui comme le fer,

1 Sermon de Jésus-Christ sur la montagne, en saint Matthieu, chapitre V, verset 4.

à l'aimant. La joie tranquille que respire tout son être annonce le bonheur et la paix dont son âme déborde et qu'elle brûle de communiquer aux autres. Voilà pourquoi on la recherche, on la désire, on y revient toujours.

Ce don d'attirance est si grand chez certains mortels, doués de bonté, qu'il s'exerce même sur les inconnus. Comme tous les infortunés allaient au Christ, captivés par la beauté suave de son visage, ainsi, dans les rues, le pauvre néglige certains passants et court à d'autres, attiré par la bonté que leurs yeux reflètent, sûr d'en être secouru dans sa détresse. Et la façon dont l'aumône est faite en double encore le prix ; il semble qu'il fasse plus de grâce en l'acceptant qu'eux en l'accordant. Ils trouvent dans ces charitables communications un plaisir ineffable.

Nous dirons plus : ce don captive les animaux eux-mêmes. On connaît le charmant pouvoir du séraphique François d'Assise[1]. Se promenait-il dans les dépendances de son monastère, bientôt les hôtes des bois accouraient et le suivaient ; les oiseaux sortaient des bocages, l'entouraient, voletaient autour de sa tête, se disputaient à qui se poserait sur ses épaules, sur ses bras ; ils l'agaçaient, le béquetaient ; lui les caressait, leur parlait ; eux semblaient lui répondre de leur doux ramage. Et, quand le Saint rentrait au cloître, tous paraissaient se quitter comme à regret ; le même spectacle se renouvelait à chacune de ses apparitions. Il possédait leur tendresse, comme il avait celle de ses frères en religion, des malheureux, de tout le monde.

Heureux quand la Providence prodigue à de tels cœurs, au lieu de la médiocrité, les dons magnifiques de la terre ! Si ces libéralités sont une cause de perdition pour l'égoïste et le voluptueux, ces cœurs aimants trouvent dans leur possession un bonheur aussi grand que possible ici-bas, en les employant aux nobles usages pour lesquels Dieu les a créés.

Trésoriers de leur Créateur, ils goûtent une joie inexprimable à faire servir leurs richesses au travail, au soulagement des malheureux ; leurs titres à fonder, à consolider des œuvres philanthropiques ; leur prestige à propager le bien dans le monde ;

1 Saint François d'Assise, fondateur de l'ordre monastique des franciscains (1182-1226).

leur plaisir enfin à visiter toutes les misères, pour les consoler et les guérir.

De telles vies sont une fête continuelle. Quel contraste avec celle du méchant, toute remplie de trouble, d'agitation, d'envie, de haine, de remords et, pour comble, d'épouvante au trépas ! « *Finis coronat opus* : oui, la fin couronne l'œuvre. »

Mais, dira-t-on, ce qui précède montre le bonheur dont jouissent les humains exerçant la Bonté dans l'aisance ou la richesse. Le pauvre peut-il aussi trouver la félicité dans la pratique de cette vertu ? Nous répondrons : Oui, s'il possède, en même temps, la religion ; car, alors, il sait qu'il est le meilleur ami du Christ, qui, dans l'absolu dénuement, fut parfaitement bon.

Il ne se préoccupe pas outre mesure des nécessités de la vie : d'autres christs se rencontreront toujours ici-bas, pour l'aider. Le secours venant de telles mains n'est plus une aumône, mais une compensation, une marque d'amour donnée par un frère à son frère. Calme, tranquille et résigné, ce bon pauvre, exempt des responsabilités et des soucis attachés à l'opulence, aux honneurs, à l'autorité, jouissant librement des beautés de la nature, comblé surtout des consolations de la piété, poursuit paisiblement son chemin et met toute sa joie à suivre son divin modèle pour arriver au Ciel, où son bonheur relatif trouvera son complet épanouissement.

Si la Bonté donne à l'individu la joie et la paix de l'âme, ce qui doit encore inciter davantage l'homme à la pratiquer c'est qu'elle procure ou, du moins, conserve en même temps la santé du corps ; et l'hémistiche de Juvénal : « *Mens sana in corpore sano,* » est ici d'application et pourrait se traduire ainsi : la santé de l'âme est la santé du corps. Le méchant, en effet, est fréquemment agité d'envie et de colère. Les passions qui bouillonnent dans son cœur ne lui laissent aucune trêve, ni repos ; sans cesse, elles réclament des sacrifices de plus en plus grands. Blasé par les jouissances sensuelles, l'homme voluptueux et pervers cherche sans relâche des plaisirs plus capiteux, qui l'épuisent sans jamais le satisfaire. Tous les ressorts de son organisme s'usent, ses nobles facultés s'atrophient ; la

vieillesse arrive avant l'âge et, juste couronnement d'une existence si lamentable, une mort prématurée la termine, heureux encore s'il ne l'accélère par le suicide !

Lors même que le méchant fuirait les plaisirs coupables, chose rare, les emportements dont il est coutumier à toute contradiction, à la moindre contrariété, hâteraient encore sa fin. Que de maladies sont dues à la colère, sans parler des haines que le méchant encourt et des suites qu'elles entraînent. Loin de nous d'applaudir au sang versé ; disons-le, cependant : quelles que soient les précautions dont s'entourent les tyrans inquiets et soupçonneux, tôt ou tard le bras d'un vengeur indigné les atteint. Il serait puéril de citer ici des noms : les fastes de l'histoire en fourmillent.

Au contraire, l'homme réellement bon ne craint personne ; il est aimé de tous, pour le bien qu'il répand et l'heureuse influence qu'il exerce dans son entourage. Il est pacifique, il fuit les querelles ou les apaise ; il souffre patiemment les tribulations, inévitables ici-bas. Il ne s'émeut point, il supporte les contradictions, discute avec calme, écoute avec attention et, lors même qu'il a raison, sait, pour le bien de la paix, se ranger à l'avis des autres, moins bon que le sien, si des intérêts majeurs ne sont pas en cause.

La quiétude accoutumée dont il jouit garde à son âme toute son assiette et, par répercussion, met une harmonie parfaite dans le fonctionnement de tous ses organes. Il en résulte, pour lui, la conservation d'une santé florissante jusqu'à l'âge le plus avancé. Respecté de tous, il s'éteint enfin dans une mort douce et tranquille, la fin naturelle.

Qui n'a pas connu de ces bons vieillards dont la vie s'est écoulée comme un fleuve paisible, en faisant le bien et qui sont morts, au milieu de leurs parents et amis, sans secousse, chargés d'ans, comme une lampe s'éteint doucement, l'huile en étant épuisée ?

De notre exposé, nous pouvons tirer ce principe : la longévité est souvent en raison directe de la bonté.

Nous le disions en commençant cette étude, la bonté réelle

et constante n'est guère possible sans la possession simultanée de la religion. Si donc, dans sa sagesse, l'heureux pratiquant de la Bonté pousse encore son zèle ardent et généreux jusqu'à puiser souvent à l'Océan de bonté qu'est l'Eucharistie, pour accroître la sienne, alors il jouira dans son terrestre exil d'un bonheur aussi grand que possible; et, par surcroît, ce bonheur lui méritera l'éternelle félicité, car il est tout fait de vertus, monnaie dont on achète le Ciel. Oh! oui, bienheureux les bons, les doux, les pacifiques, parce qu'ils posséderont la terre et le Ciel! Le Ciel, béatitude éternelle et parfaite, but suprême vers lequel ont convergé tout les efforts des Saints, les travaux des docteurs, les combats des vierges et l'héroïsme des martyrs! le Ciel dont l'Ecriture Sainte dit : L'oreille n'a point entendu, les yeux n'ont point vu, le cœur n'a jamais pu sentir ce que Dieu réserve à ses élus, dans son royaume!

Hélas! comme la brume, sous la Grande Ourse, interceptant les rayons de l'astre du jour, cache aux pâles habitants du Nord les splendeurs de la nature et fait régner, dans les solitudes glacées du pôle, la désolation et la mort, ainsi, pour un grand nombre, la fumée des passions obscurcit leur intelligence, leur voile les beautés de la vertu, remplit leur âme de tristesse et ruine, pour toujours, leurs destins dans le temps et dans l'éternité.

Ah! s'ils pouvaient chercher, s'ils savaient voir, s'ils voulaient lire et comprendre, ils trouveraient la clef du bonheur, qu'ils pensent rencontrer dans une voie qui conduit aux abîmes!

Pour nous, bien convaincu qu'en la Bonté l'homme trouve le plus grand facteur de sa félicité sur la terre et au delà du tombeau, quelles sont les conclusions à tirer de nos considérations. Nous allons les développer dans la quatrième et dernière partie de cette étude.

QUATRIÈME PARTIE

Conclusions pratiques à tirer de cette étude.

Ces conclusions, selon nous, se divisent en deux points : nous pouvons être bons et nous devons être bons.

Nous pouvons être bons. Il est des personnes qui possèdent une certaine bonté naturelle, résultant de leur tempérament apathique et paresseux. Cette espèce de bonté, que nous appellerons inconsciente et passive, est peu méritoire, parce qu'elle n'exige guère d'efforts individuels et, dès lors, ne produit presque pas de fruits. Comme un poète l'a dit : « A vaincre sans périls, on triomphe sans gloire [1]. » Ce n'est point là ce qui constitue véritablement la Bonté. Nous n'en parlerons donc pas.

Nous envisageons ici la classe des mortels possédant la culture intellectuelle et le don d'observation, doués de cette nature ardente qui produit les grands coupables ou les héros, suivant que leurs facultés tendent vers le mal ou vers le bien. C'est d'elle que sont sortis les Tibère ou les Titus, les Messaline ou les Hélène, les Luther ou les Dominique, les Borgia ou les Jeanne d'Arc.

Pourquoi visons-nous surtout les individus à tempérament de feu ? Parce qu'il est évident que, s'ils peuvent être constamment bons, *a fortiori* pourront l'être ceux qui possèdent l'une des natures intermédiaires, c'est-à-dire comprises entre le lymphatisme et la nervosité.

1 Pierre Corneille, dans *Le Cid* (acte II, scène II).

La source principale, unique, allions-nous dire, des difficultés que ces mortels trouvent à pratiquer la bonté réside dans le pouvoir exceptionnel qu'ils ont à ressentir les impressions résultant des multiples circonstances biologiques, bien entendu lorsqu'elles sont douloureuses, fâcheuses ou simplement désagréables.

Ces difficultés sont de deux genres : les unes physiques, les autres psychiques.

Les premières affectent le système nerveux et, par répercussion, le corps. Qui ne sait, par exemple, combien ces natures sont sensibles aux variations climatériques ? L'été, avant le déchaînement des orages, quand l'atmosphère est lourde et saturée d'électricité ; ou l'hiver, si l'aquilon souffle en tempête sur les frimas et produit un froid sec et sibérien, ces tempéraments sont exacerbés. Il semble qu'un mystérieux Paganini, célèbre pour son jeu fantastique, échevelé, tende leurs nerfs comme des cordes de violon et les râcle de son archet diabolique, pour en tirer des vibrations qui se traduisent en accès de mauvaise humeur, de brusqueries et de colère, suites de leur irritabilité.

Même phénomène si l'une ou l'autre maladie les jette sur un lit de souffrance ; si certain mal, plus anodin, mais inévitable, céphalalgie, coryza, catarrhe, les atteint ; si quelque accident vient à blesser ce misérable corps, notre idole ; enfin, si, par suite de circonstances imprévues, ce même corps est privé de satisfactions superflues et, surtout, du nécessaire.

Nous prétendons que, dans ces différentes situations, ces personnes peuvent être et demeurer inébranlablement bonnes. Comment ? Sans développer ici l'utilité d'un régime approprié, d'une sage thérapeutique (ces deux points sont du domaine de l'hygiène et de la médecine), rappelons qu'un tempérament de feu, presque toujours, est accompagné d'une grande intelligence et d'un caractère bien trempé. Voilà les deux grands moyens qu'ont ces personnes d'être et de rester bonnes. L'intelligence leur fera comprendre combien il est injuste de punir, par leurs vivacités, le prochain innocent de leurs maux petits ou grands ;

que leur irritation, loin de diminuer leurs malheurs, les accroît au contraire ; que tous nous avons souffert, souffrons et souffrirons, ici-bas, pour expier et mériter ; enfin, que la vertu pratiquée dans la lutte et la douleur devient glorieuse et méritoire. Ces vérités méditées et bien comprises rendront la paix à leur âme, et, le levier de l'énergie aidée du secours divin la soulevant au-dessus de la matière, lui rendront la pratique de la bonté douce, aisée et comme coutumière.

Elle en aura d'autant plus de force pour affronter et vaincre les difficultés, autrement redoutables, qui la touchent directement et que, pour cette raison, nous avons appelées psychiques.

Redoutables elles sont, en effet, car si celles-là s'attaquent seulement au corps et peuvent toujours être vaincues, tant que la volonté conserve ses ressorts, celles-ci s'en prennent à l'intime de notre être, l'âme, l'affaiblissent graduellement et, si l'on n'y prend garde, la tuent.

Quelles sont les deux sources principales de ces difficultés si graves ? Le don d'observation des mortels visés et leur excessive impressionnabilité.

Hélas ! il faut bien l'avouer, le spectacle qu'offre, en général, le monde aux regards du froid observateur est lamentable, écœurant. Que d'hypocrisie, d'égoïsme, d'injustices, de bassesses, de turpitudes et de crimes ! Et, comme si le tableau n'était pas suffisamment hideux, certaine presse, formidable instrument d'information qui pénètre partout, s'attache encore à le charger, par amour du lucre et pour satisfaire de malsaines curiosités. Ces mortels trop sensibles, par malheur, lisent quotidiennement ces publications et en reçoivent plus que tout autre les funestes impressions ; ils observent l'homme s'agitant plus pour le mal que pour le bien. Ils voient, d'un autre côté, leurs parents, leurs amis, les membres de leur entourage payer trop souvent leurs bienfaits et leurs marques de bonté d'ingratitude et de sarcasmes. Une immense tristesse les envahit peu à peu, puis le dégoût, l'indignation, la colère et la haine de l'humanité.

Hé quoi ! disent-ils dans leur misanthropie, être bon pour l'homme si méchant et pervers ? Non, non, c'est assez être

dupes ; fuyons-le pour ne pas lui rendre le mal pour le mal ! Parfois, hélas ! leur haine, de passive devenant active, les pousse à rendre œil pour œil et dent pour dent, bien plus, à dépasser en méchanceté leur ennemi lui-même. C'est ainsi que l'on voit des hommes, nés pour être bons, devenir des monstres d'iniquité.

Eh bien, nous affirmons qu'alors aussi ces mortels peuvent être toujours bons, souverainement bons. Ils en ont les moyens dans leur propre fonds : l'énergie et l'intelligence, secondées de la grâce divine ; et, s'ils le veulent, ce qui devait servir à leur perte les mènera, comble de gloire ! à l'héroïsme même de la Bonté.

Pour atteindre ce noble but, toutes les forces de leur volonté doivent tendre sans cesse à se cuirasser contre les impressions funestes, quelles qu'elles soient, à repousser toutes les suggestions fatales et criminelles. Cette résolution inébranlablement prise, l'intelligence, dégagée de ces ferments d'irritation et de rancune, leur présentera les choses sous leur vrai jour.

Ils se diront alors : « Le plus grand bienfaiteur de l'humanité fut le Christ, et ses insignes bienfaits ont été payés de calomnies, de sarcasmes, d'outrages, d'opprobres et de mort ; le disciple n'est pas plus que le maître. Comme nous, « l'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux, » une créature déchue, remplie d'imperfections et de misères ; supportons-la puisqu'elle doit bien nous supporter nous-mêmes. » Puis, ils ouvriront le livre d'or de la Bonté ; ils y verront les magnifiques fleurs qu'elle fait éclore aux champs de la vie, dont elle embellit et parfume ainsi l'affreuse désolation. A ce spectacle, ils se diront encore : « S'il est des méchants, il est aussi des bons en grand nombre, puisqu'ils enfantent de tels prodiges d'amour de l'humanité. Malgré les vilénies dont, en retour, on les accable comme nous, ils continuent avec abnégation leurs œuvres sublimes, dédaigneux des récompenses terrestres, pour mériter celles des cieux. » Enthousiasmés, ils s'écrieront enfin : « Ce que ces nobles cœurs font, nous aussi nous pouvons le faire ! »

Oui, vous pouvez le faire et nous ajouterons vous devez, nous devons le faire. Pourquoi ? Parce que c'est l'ordre divin.

Jéhovah le grava Lui-même sur la pierre, au Sinaï : « Vous aimerez comme vous-mêmes le prochain, quel qu'il soit. » Ce précepte, le Christ l'a confirmé par ces mots : « Aimez-vous les uns les autres. »

Vous le devez encore, parce que le simple bon sens l'indique. En effet, qui s'attriste et s'indigne des méchancetés de l'homme à qui vont ses bienfaits, le comble de joie, car le méchant voit que ses traits portent. Au contraire, un redoublement de bienfaits a pour conséquences de le lasser et de l'amender, sinon de le punir en amassant des charbons embrasés sur sa tête, pour l'éternité.

Vous le devez, enfin, parce que votre repos l'exige. Qui ne pratique pas la Bonté, qui l'abandonne, est l'artisan de son propre malheur. Et quel malheur ! Le jour, il vit dans une agitation perpétuelle ou, loin de ses semblables, il se confine en une misanthropie qui le ronge, le dessèche et lentement le tue. S'il se mêle au commerce des humains, il voit en chacun d'eux un ennemi. Tous lui portent ombrage ; il s'exagère leurs défauts, dénature leurs intentions et trouve dans leurs discours les plus inoffensifs des insinuations malveillantes. Eux le connaissent ; leur malignité, qui ne perd jamais ses droits, prend plaisir à surexciter cette susceptibilité maladive. Mais, lassé bientôt, on le fuit, on le méprise, on le hait.

La nuit même, si douce aux hommes de bien fatigués de leurs travaux, n'apporte guère de relâche à ses tourments, entrecoupée qu'elle est pour lui d'hallucinations et de rêves affreux : « L'oreiller du méchant est tout rempli d'épines. » Qui désirerait un pareil destin ?

L'histoire démontre que, toujours, les débauchés furent cruels. Tibère, Caligula, Néron, Héliogabale et combien d'autres ont été des monstres de dépravation et aussi de cruauté. Ils se riaient de la Bonté et la considéraient comme une faiblesse. Fuyez donc le contact du libertin : lui, surtout, est égoïste, cruel, irrémédiablement mauvais. Aimez la société des bons et la maison du Seigneur. Vous apprendrez là, mieux que par ces lignes, ce qu'est la Bonté, comme elle transforme la

pauvre nature humaine, comment elle seule procure le vrai bonheur, enfin de quelle manière on la conserve et l'accroît, la retrouve ou l'acquiert, si, par malheur, on l'a perdue ou ne la possède pas encore.

Puisse la lecture de notre étude graver à jamais cette dernière conclusion dans tous les cœurs, comme le burin dans le bronze : donc, que la Bonté soit le constant et l'unique moteur de notre vie ! Puisse-t-elle ainsi faire croître sans cesse le nombre des pratiquants zélés et sincères de la véritable Bonté !

Par là, nous aurons bien mérité de l'homme, de la famille, de la Patrie et de l'Eglise.

1906.

La Modération.

Chi va piano...

Jamais aucune époque n'ignora ou plutôt ne voulut méconnaître, comme la nôtre, cette sage mesure dans les désirs, les jouissances et les travaux, qui constitue la Modération. L'existence se ressent, dirait-on, des deux principales découvertes modernes : la vapeur et l'électricité ; on ne la vit plus, on la brûle. Le cœur est dévoré d'ambition, jamais satisfaite; l'âme, au mépris des joies pures et durables, s'élance vers les plaisirs âpres et funestes ; et l'intelligence tend tous ses ressorts à les briser, pour conquérir, non plus par un labeur honnête et constant, mais rapidement et par tous les moyens, la fortune, instrument des voluptés coupables et mortelles.

Pourtant, l'homme cherche le bonheur ici-bas, il vise à ce but tant désiré par toutes les aspirations de son être. Qu'il le sache : s'il n'a pas la Modération pour base, son bonheur relatif croulera sous les coups des vicissitudes humaines, comme un édifice bâti sur le sable, au choc de la tempête.

Sans développer ici combien la Modération est nécessaire aux humains pour atteindre leurs destinées éternelles, nous voulons seulement montrer, brièvement, combien sa transgression est incompatible avec leurs intérêts terrestres. Ils le comprendront déjà par la simple citation du proverbe italien complété, qui, si la Modération ne l'a pas inspirée, peut, en tout cas, être sa devise : « *Chi va piano va sano, lontano, longano.* — Qui va doucement, va sûrement, longtemps, loin. » Donc, nous pouvons dire, en renversant la proposition : « Qui précipite sa course, c'est-à-dire n'est pas modéré dans ses pensées, ses désirs et ses actes, n'ira ni loin, ni longtemps, ni sûrement.

Pourquoi tant d'existences fauchées dans leur fleur, tant d'honneurs ruinés, de familles déchues et d'États effondrés ?

Pourquoi tant de hontes, de scandales, de folies et de crimes? Défaut ou plutôt absence complète de modération.

Les annales de l'humanité, les fastes de l'histoire en fournissent des preuves sans nombre.

Les patriarches de l'Idumée, dont on exalte encore la vie heureuse et longue, étaient admirables de modération. Tous les héros du Christianisme, depuis le drame du Golghota jusqu'à nos jours et jusqu'à la fin des temps, ont été, sont ou seront des types achevés de modération.

Nous dirons plus : tout ce que l'antiquité païenne nous présente de beau, de poétique et de vertueux, elle le doit à la Modération.

Le sage Bias pratique la Modération dans le détachement des richesses, au point de jeter son or à la mer : il meurt chargé d'ans et d'honneurs.

Diogène est heureux en poussant la Modération en tout jusqu'à l'extrême limite, le renoncement complet. Il refuse même les présents d'Alexandre, dont il provoque ainsi l'envie, et meurt à l'âge de quatre-vingt-dix ans. On le traite de cynique et de fou. Peut-être ; son système outré prouve, cependant, que le bonheur se trouve dans le juste milieu de son système, c'est-à-dire dans la pratique d'une sage modération.

Lycurgue, Solon, Aristide, Miltiade, Socrate, Phocion et mille autres doivent leur gloire autant à leur modération qu'à leur génie.

Oui, tant que la Grèce antique voulut pratiquer la Modération, elle connut toutes les grandeurs ; mais, le jour où Sparte, Athènes et Thèbes se disputèrent successivement l'hégémonie, l'Hellade épuisée par tant de combats, fruits de l'orgueil ou du défaut de modération dans le désir de dominer, tomba bientôt sous le joug de la Macédoine, puis de Rome.

Rome, elle-même, la maîtresse du monde, ne fut jamais plus puissante que sous la République et ses consuls, quand la Modération était en honneur.

Cincinnatus, deux fois dictateur, conduisait sa charrue lorsque les licteurs vinrent l'investir, au nom du Sénat, des insignes de sa dignité et de la charge redoutable de sauver la patrie.

Scipion l'Africain, vainqueur de Carthage, se rendit moins grand par cette victoire que par celle remportée sur lui-même dans tout le feu de la jeunesse, en rendant sa ravissante captive au prince Celtibérien Allucius, son futur époux. Quelle modération dans la passion !

Et Caton d'Utique, digne descendant du rigide Censeur, ne peut survivre à la défaite de Thapsus, entrevoyant dans la dictature de César et l'avènement de l'empire l'asservissement et la ruine de sa patrie. Ce bouleversement fatal marque, en effet, la fin de la belle simplicité romaine, de cette modération qui rendit Rome, autant que sa valeur, la maîtresse du monde. Un faste sans égal, une corruption épouvantable succèdent graduellement aux mœurs austères de la République, et, d'étape en étape, Rome arrive enfin à l'époque de ces monstres couronnés qui lui prodiguent le pain et les jeux pour mieux l'asservir. Elle reçut des lois, au lieu d'en donner ; et, n'ayant plus de force que pour jouir, finit par tomber sous les coups des barbares, ses antiques esclaves.

Le moyen âge tant décrié, souvent à tort, nous présente de nombreux et magnifiques exemples de modération dans la vie domestique ; mais l'orgueil et l'avidité des puissants seigneurs rendent cette époque féconde en luttes acharnées et longues.

Cette soif de domination, l'intolérance et les rivalités dynastiques, donc méconnaissance entière de la Modération, ensanglantent surtout l'Europe, pendant les temps modernes.

Cet orgueil et cette intolérance sont encore les causes des luttes fratricides et des terribles guerres de religion de la Renaissance, si riche en chefs-d'œuvre artistiques et littéraires. Mais, hélas ! cette splendide efflorescence engendre aussi un faste inouï, au milieu des privations et, parfois, de la famine pour le peuple. Ce faste excessif et la corruption effroyable, surtout de la monarchie et de la Régence, au royaume de saint Louis, enfantent, plus que tous les autres facteurs, la Révolution et la Terreur, époque où, dans toutes les sphères, règne une complète anarchie, antipode même de la Modération.

Ainsi, nous arrivons à nos temps, où la Modération n'est

pas moins méconnue. Sous le nom d'impérialisme, ce mépris de toute modération dans les désirs insensés d'expansion des États provoque l'horrible guerre Russo-Japonaise, cause de ruines, de honte et de bouleversements pour l'empire des Czars, et celle plus inique encore du Transvaal, où le colosse anglais est tenu en échec par une troupe de héros, écrasés seulement sous le nombre, après deux ans de combats. Quelle gloire pour ceux-ci ! Quelle humiliation pour l'autre !

C'est encore ce mépris de la Modération qui fait se dresser le spectre rouge de la démagogie devant la Société épouvantée, qu'il menace de bouleverser de fond en comble. Ce mépris n'est pas moins grand dans la vie domestique. Pour se rendre compte des ravages de l'absence de toute modération, dans la Société contemporaine, il suffit d'étudier la vie des innombrables et tristes héros des tribunaux et des infortunés pensionnaires des maisons de santé ; vous y verrez qu'on ne transgresse pas impunément les lois de la Modération. Qui voudrait dresser le bilan de tant de ruines morales devrait accumuler pages sur pages.

Il n'en faudrait pas moins, pour décrire les avantages inestimables que la Modération procure aux nations comme aux individus. Elle est cette juste pondération entre les sujets et l'autorité à tous les degrés, entre le capital et le travail, entre les recettes et les dépenses, entre l'homme et la justice dans les relations de mortels à mortels et de peuples à peuples, qui fait les États honorés, prospères et durables. Elle est cette sage mesure dans la poursuite ou l'emploi de la richesse, dans les plaisirs, dans les travaux, en un mot, dans tout le gouvernement de la vie humaine, qui rend celle-ci respectée, heureuse et longue.

Qu'il est triste de contempler dans nos cités ces jeunes gens, précoces vieillards, anéantis par tous les excès, incapables de secouer des chaînes qui les écrasent, traîner une existence inutile et flétrie, quand elle devrait présenter à nos regards le magnifique spectacle de l'activité, de la vertu, de la jeunesse et de l'honneur !

Qu'il est consolant, au contraire, de voir ces vénérables humains, parvenus à l'âge le plus avancé après une vie que la Modération a guidée, toujours verts, actifs et joyeux ! L'aurore et le midi de leur carrière bien réglée furent utiles à tous et pleins de vrai bonheur pour eux-mêmes ; son couchant l'est encore, par l'ignorance des infirmités et l'exemple réconfortant qu'il offre à nos générations fiévreuses et névrosées.

Si l'homme est un chef-d'œuvre de structure, de force et de résistance, il faut, néanmoins, surtout en présence des dangers de toute nature qui l'environnent, que la Modération mette l'harmonie, la douceur et la durée dans le fonctionnement de ses organes et de ses facultés; sans quoi, ce prodigieux organisme languit, s'arrête ou se brise, comme une admirable machine trop longtemps surchauffée.

Nous pouvons donc conclure ces brèves considérations, en parodiant le mot célèbre du conventionnel Danton : « Voulez-vous être heureux, autant que possible, ici-bas ? Voulez-vous aller sûrement, longtemps et loin ? Dans vos pensées, vos désirs et vos actes, ayez de la modération, encore de la modération, toujours de la modération. »

1907.

Vir Justus[1].

Dans l'antiquité, nous apparaissent en quelque sorte, comme la personnification de la grandeur, Alexandre et César, par leurs exploits ; Démosthène et Cicéron, par leur éloquence ; Lycurgue et Solon, par leur législation ; Aristote et Platon, par leur science et leur sagesse ; Apelle et Phidias, par leurs chefs-d'œuvre. Mais, le plus grand de tous est Aristide, parce qu'il mérita le nom de juste, au milieu d'une civilisation égoïste et corrompue.

Intègre homme d'État, héros de Marathon, il ajoute encore à sa gloire l'honneur d'être banni pour ses bienfaits par l'ostracisme, à l'instigation de Thémistocle, son rival, et sort d'Athènes en faisant des vœux pour la prospérité de son ingrate patrie. Bien plus, ignorant toute haine, il accourt à son premier appel pour repousser Xerxès, combat vaillamment à Salamine et Platées, et meurt dans la pauvreté, après avoir géré longtemps les finances de la Grèce avec une impeccable probité. Voilà le prototype de l'homme juste dans son admirable simplicité !

Ce prodige, unique peut-être dans le monde païen, est devenu fréquent depuis l'établissement du Christianisme, qui donne les moyens de le réaliser, et l'apparition du Christ, idéal et modèle de toute justice pour l'humanité.

Efforçons-nous de le reproduire, autant que possible, en nous, quelles que soient notre situation, les vicissitudes du sort et l'ingratitude des hommes, par l'observance de ce principe, synthèse de la justice : « Ne faisons pas aux autres ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse ; » et méritons, par là, qu'on nous applique un jour aussi la belle épithète de Juste, car elle est seule un éloge complet.

1907.

1 L'homme juste.

Le Mal de mer[1].

Au moment de franchir l'Océan, je ne dis pas pour vous rendre aux antipodes, mais seulement en Amérique, certes, vous vous êtes préoccupé de savoir si la traversée serait bonne, l'hôtel confortable, et votre séjour dans la République étoilée agréable. Cependant, avouez que la principale question qui s'est posée à votre esprit anxieux, avant de mettre le pied sur le transatlantique, a été celle-ci : « Aurai-je le mal de mer ? »

C'est qu'il est justement la terreur de quiconque affronte la mer pour la première fois. Nul moyen de le prévenir ou d'en arrêter le cours. Il règne en tyran sur le steamer et lâche seulement sa victime quand elle a regagné la terre ferme. Chose bizarre : il laisse souvent indemne la personne de complexion faible et délicate, alors qu'il change l'hercule en guenille humaine. Oui, guenille humaine. Représentons-nous, en effet, le tableau d'un paquebot, pendant la durée du voyage. Il vient de quitter le port et vogue en plein océan. Bientôt, le roulis et le tangage balancent mollement le navire qui, si le vent fraîchit, est secoué comme une coquille de noix sur la crête des vagues. Le mouvement affairé des voyageurs se ralentit peu à peu, au milieu de la manœuvre des vieux loups de mer et sous le regard du commandant, impassible sur la passerelle.

Le spectacle grandiose de l'immensité intéresse, d'abord, les passagers : ils ne se lassent point de le contempler. Mais les visages, rougis par la brise océanique, pâlissent tout à coup ; les nausées, avant-coureurs de la cascade, se mettent à travailler les cœurs. Qu'est-ce ? Le mal de mer commence à exercer son empire. Le malaise augmente graduellement, jusqu'à ce que les malheureux patients, hommes, dames, enfants, s'affaissent et

1 A l'occasion du départ d'un transatlantique d'Anvers pour New-York.

se vident, ainsi que des outres, en proie à des spasmes épouvantables. Le matelot emporte paternellement les plus accablés, comme des ballots. Ils sont insensibles à ce qui les entoure : on les jetterait dans l'abîme qu'ils ne pousseraient pas un cri. Beautés de l'Océan, luxe des salons, liaisons et plaisirs du bord, liens de parenté, bonne chère et vins délicats, tout leur est devenu indifférent. Ils ne savent plus que geindre, rendre et souffrir, et ce jusqu'à la fin de la traversée. Tel est le Mal de mer.

1908.

Pensées [1].

Il est des livres dont la lecture passe sur le cœur comme le simoun sur une fraîche oasis, qui ne laisse après lui que la ruine, la désolation, la mort.

La vie est une mer orageuse, sur laquelle nous devons prendre pour pilote le devoir.

Le Christianisme est la clef de voûte de l'édifice social.

L'affliction présente est le sel du bonheur prochain.

Dans le monde, on entend dire fréquemment : Ce mortel a de la chance, tout lui réussit. Ainsi l'on attribue au hasard ce qui n'est souvent que la récompense d'une vertu constante.

Quand on pense qu'il suffit d'un instant pour perdre tout le fruit d'une vie de vertu, comment s'enorgueillir, comment ne pas trembler ?

N'est-il pas prodigieux que la doctrine du Christ, si profonde et si sublime, est appropriée à tous les âges et à toutes les conditions ? Tandis que les différentes écoles philosophiques de l'antiquité, qui n'ont guère duré plus que leurs fondateurs, ne renfermaient dans leur sein que de rares disciples, hommes

1 Beaucoup de ces pensées ont été composées pour des personnes dévotes.

faits, enflés de leur science, le Christianisme abrite sous ses rameaux puissants et immortels l'homme et la femme, l'enfant, l'adolescent et le vieillard, le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant. Tous le comprennent, l'admirent, y trouvent la source de leurs vertus.

Beaucoup de chrétiens, épouvantés de leur indignité, s'abstiennent facilement de la communion fréquente. Pour se soustraire à leur résolution fatale, qu'ils pensent à leur grande fragilité et combien le secours divin qu'ils trouveront dans l'Eucharistie leur est nécessaire pour persévérer et progresser. Ces pensées les inciteront à s'approcher souvent de ce sacrement sublime, car chaque communion sera pour eux un nouvel acte d'humilité.

Il est une pensée consolante dans la tribulation, c'est que toute peine patiemment supportée nous élève d'un degré dans la gloire céleste.

Qu'il est triste de penser que le blasphème, cette plaie contemporaine, sévisse surtout dans la classe des prolétaires ! Ces malheureux, au lieu de chercher leur refuge dans les bras de la Providence, leur plus ferme soutien, se révoltent contre Elle et s'emportent en imprécations. Funeste aveuglement ! Ils perdent ainsi tout le mérite de leur inévitable pauvreté qui, patiemment supportée, les conduirait sûrement au ciel. Infortunés ici-bas, ils assurent encore leur malheur éternel !

Le défaut capital de beaucoup de chrétiens, c'est de chercher ici-bas leur établissement, alors qu'ils devraient considérer la vie comme un moyen d'arriver à leurs destinées éternelles.

Dieu nous envoie-t-Il ses consolations, nous sommes joyeux et pleins de zèle à son service. Nous frappe-t-Il de quelque

tribulation méritée, nous nous abandonnons à la tristesse, au relâchement, à la révolte. Où sont les chrétiens qui veulent bien servir Dieu gratuitement ?

Pourquoi l'homme ne saurait-il trouver son bonheur complet dans la créature ? Parce qu'il est créé à l'image de Dieu. De même que Dieu trouve son bonheur parfait en Lui-même, ainsi l'homme ne peut trouver son entière félicité qu'en Dieu.

La régularité est à la vie ce que le balancier est à l'horloge.

Ici-bas, Dieu ne veut pas que notre malheur soit complet : nous aurions trop de peine à vivre ; Il ne veut pas que notre félicité soit parfaite : nous aurions trop de mal à mourir.

C'est un phénomène étrange que cette rage opiniâtre des impies à vouloir rendre le catholicisme responsable des fautes de certains croyants, des écarts de quelques ministres. Ils usent de cet argument fallacieux, victorieusement parfois, hélas ! auprès de quelques esprits faibles, pour s'efforcer d'anéantir le Christianisme, qui condamne ces perfides calomniateurs. Insensés, vous cherchez des défauts dans le diamant le plus pur ! Serpents, vous usez vos dents contre une lime ! Ne savez-vous pas que ces pécheurs ne sont tombés que pour avoir transgressé les saintes lois de leur religion ? Ignorez-vous que l'Église a pour elle les promesses de son divin Fondateur : « Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle ? »

Chrétiens, que les sarcasmes de l'impiété ou les tribulations de la vie soient pour vous comme les coups de marteau du forgeron sur le fer qui, d'abord masse informe, devient peu à peu un objet parfait. Ainsi votre âme, loin de se

décourager sous les coups de l'adversité, doit y puiser l'occasion d'une vertu plus généreuse et tendre sans cesse vers la perfection finale.

La vraie piété donne au corps le plus difforme, au visage le plus disgracié de la nature, un air de contentement, de calme, de majesté, auquel l'impie lui-même doit rendre hommage.

Quand on considère l'orgueil dont le cœur humain est infecté, c'est une chose inconcevable que l'acharnement de l'athée à vouloir rejeter la dignité d'enfant de Dieu, pour se ranger au nombre des animaux stupides.

Un mortel redoute d'offenser un grand de la terre et tremble devant sa colère, et un chrétien convaincu transgresse à la légère la loi d'un Dieu infiniment bon, juste et puissant, à qui rien n'est caché et qui punit toute prévarication de châtiments terribles et éternels. Funeste aveuglement ! Épouvantable folie !

Chaque créature est un miroir dans lequel se reflète un rayon de la Divinité.

Trop souvent on désire une longue vie, sans s'inquiéter de la rendre bonne ; et lorsque, vieillard, la mort frappe, on paraît devant Dieu, écrasé sous le poids de ses iniquités. Heureux qui ne s'embarrasse point du nombre de ses jours, mais s'attache à les rendre saints !

Si vous n'avez pas du bien à dire du prochain, n'en parlez point.

Que votre religion ne soit pas une espèce de sentimentalité d'un esprit malade, tantôt torturé par le scrupule ou aveuglé

par la présomption, tantôt emporté par une ardeur inconsidérée ou anéanti par le lâche découragement ; mais une conviction inébranlable, basée sur la saine raison, éclairée de la divine lumière.

Je me défie de l'homme qui n'a pas le frein de la religion pour dompter ces instincts pervers qui grondent au fond de tout cœur humain.

La foi simple et naïve du plus modeste mortel est mille fois préférable à toute la science d'un philosophe superbe et impie. La responsabilité du génial Voltaire m'épouvante ! La sainteté de l'humble Vincent de Paul me ravit !

Voulez-vous savoir si votre vie est bonne, examinez quel serait l'état de la Société si tous ses membres menaient une existence semblable à la vôtre.

La vertu de l'homme le plus saint ne tient qu'à un fil, soutenu par la grâce divine. Que celle-ci vienne à manquer, le fil se brise ; et cet homme, qui étonnait le monde par sa vie sainte, héroïque, tombe parfois dans un abîme d'iniquité : sa chute est d'autant plus profonde que sa vertu était plus élevée.

On conçoit que les infortunés, aigris par la souffrance et les privations, deviennent parfois durs, intraitables, farouches. Mais le riche et le grand, orgueilleux et sans entrailles, sont inexcusables. Leur humilité, leur douceur, leur charité doivent croître en raison de leur élévation. Malheur à ceux qui le méconnaissent !

Que sert-il à l'homme de pratiquer la vertu la plus héroïque pendant de longues années, si, tout à coup, rebelle à la grâce divine, il abandonne lâchement le combat et se livre à la fougue

de ses passions ? Sa vie ressemble alors à un torrent dévastateur, d'autant plus terrible dans ses ravages qu'il a été plus longtemps contenu. C'est là ce qui explique que des mortels, éminents en sainteté, deviennent parfois des monstres d'iniquité.

Grand Dieu ! si vos œuvres sont si belles, que n'êtes-vous vous-même !

L'écheveau de la vie serait facile à dévider, si l'homme, par ses passions, ne s'évertuait à l'embrouiller.

L'homme le plus pervers possède toujours, parmi tous ses vices, quelque vertu cachée ; souvent, il suffit de faire vibrer habilement cette corde, pour le ramener dans la voie du devoir.

Le caractère de certaines personnes est comme un fagot d'épines, qu'on ne sait jamais par quel côté prendre.

Comment nous étonner de l'ingratitude que témoignent ceux à qui nous avons fait quelque bien, quand Dieu, notre suprême bienfaiteur, a dû nous faire un commandement de l'aimer ?

Tombeau pour le juste, porte du ciel.

L'abus en tout est un défaut, sauf dans la vertu.

Notre vie est une chaîne, dont les deux mailles extrêmes sont forgées par Dieu et les intermédiaires par nous-mêmes ; à nous de faire celles-ci d'or.

Certaines bouches ressemblent à ces égouts qui, ne recevant que la fange, ne rendent que la pourriture. Fuyez, pour n'être pas éclaboussé !

Je compare volontiers le pécheur d'habitude à un criminel condamné à être précipité dans un bûcher, auquel il ajoute lui-même des aliments, pour le rendre plus ardent. La seule différence, c'est que le supplice de l'un est transitoire, alors que celui de l'autre est éternel.

La crainte de la mort est en raison inverse de la foi que l'on a.

Celui qui cherche à satisfaire, par les plaisirs du monde, son cœur avide de bonheur, ressemble à cet insensé qui voudrait remplir, par une goutte d'eau, l'océan desséché : Dieu seul est capable de combler le vide du cœur humain.

L'affection que nous témoignons au prochain nous console de celle que nous n'avons pas ou plus.

Il ne faut pas vouloir tuer la mouche avec un canon, ni l'éléphant avec une aiguille.

S'il est difficile de résister à ses passions, il est impossible de les satisfaire : chaque concession que nous leur faisons est un lien de plus qui assure notre esclavage.

Que de fois le médisant se voit lui-même dans un miroir !

Vous croyez les récits des voyageurs, bien que vous n'ayez pas vu ce qu'ils rapportent ; vous acceptez les faits décrits

par l'histoire, quoiqu'ils se perdent dans la nuit des temps. Et vous rejetez les révélations de Jésus-Christ, la vérité même !

Il n'est pas difficile à un homme peu instruit de prouver l'existence de Dieu, par la contemplation de l'univers ; mais, lorsqu'on lui demande de l'établir par des preuves métaphysiques, il est dérouté par des raisonnements captieux. Qu'il leur oppose toujours l'argument irréfutable : celui d'une cause première.

S'il est difficile de lire dans le cœur des autres, il l'est bien davantage de laisser lire dans son propre cœur.

Quand votre conduite est en accord parfait avec le devoir, bravez l'opinion publique, si elle s'élève contre vous ; Dieu dispose de vos destinées et l'homme ne peut arracher un cheveu de votre tête sans la permission du Maître de l'univers.

Deux hommes sont souverainement nuisibles à la Société : celui qui est capable de tout et celui qui n'est capable de rien.

On admire, avec raison, ces légions de martyrs des deux sexes, de tous âges et de toutes conditions qui, dans les premiers siècles du Christianisme, ont souffert les plus affreux tourments pour la Foi. Leur sacrifice fut sublime, mais il n'a demandé qu'un courage héroïque d'un instant. Il est un autre martyre qui, moins magnanime, est peut-être plus méritoire, parce qu'il est obscur et embrasse toute une vie : c'est celui que subissent, avec une constance invincible et une patience inaltérable, cette foule de chrétiens qui gardent leur foi, malgré les sarcasmes et les persécutions des impies avec lesquels les liens du mariage, de la parenté ou de la profession les obligent à vivre. Là, ce n'est point le sang qui coule, mais le cœur qui est déchiré tous les jours, pendant de longues années !

Les vices et les vertus ne sont que de mauvaises ou de bonnes habitudes. Les uns, ancrés en nous dès notre naissance, ne nous coûtent aucun effort ; les autres ne s'acquièrent et ne se conservent qu'au prix de luttes opiniâtres et de sacrifices incessants, sous l'égide de la grâce divine.

Dans le service de Dieu, faites toujours plus que vous ne devez. Qui se contente du strict nécessaire est bien près de ne plus faire ce qu'il doit.

Il est des hommes qui passent leur jeunesse et même l'âge mûr dans les désordres, pour ne donner à Dieu que le soir, c'est-à-dire le rebut de leur vie. Est-ce là une offrande digne du Tout-Puissant qui nous a créés ? De même que les patriarches de l'Idumée offraient à Jéhovah les prémices de leurs champs, donnons au Créateur non seulement le couchant, mais encore l'aurore de notre vie.

Si Dieu ne récompense pas toujours la vertu ici-bas, c'est qu'Il lui réserve les trésors de l'éternité.

Chrétien, n'oublie pas qu'on a les yeux sur toi : que ta conduite rende la religion aimable.

Il est deux sortes de calomnies : celle qui attaque l'homme et celle qui frappe la collectivité. On peut mépriser l'une : certaines personnes planent si haut que la boue ne peut les atteindre ; on ne doit pas négliger l'autre : les intérêts et l'honneur du parti exigent la répression.

Dans la pratique des beaux-arts et surtout des belles lettres, visez plutôt au beau qu'à la fécondité. Lope de Véga a com-

posé environ deux mille ouvrages ; tout ce fatras ne vaut pas l'Athalie de Racine ou le seul Polyeucte du grand Corneille.

La vie sans la foi est le plus grand des maux ; avec elle, c'est le plus grand des biens, car elle est la monnaie dont on achète le ciel.

Qu'importent des regrets chimériques ? Ici-bas, tout est vanité et, quel que soit le chemin sur lequel Dieu vous a placé, vous pouvez aller à Lui.

La vie, pour le chrétien, est l'apprentissage de la mort.

Trois mobiles nous font aimer Dieu : la crainte des châtiments, c'est l'amour servile ; la reconnaissance des bienfaits reçus, c'est l'amour noble ; la contemplation des perfections divines, c'est l'amour sublime, vers lequel tous nous devons tendre.

Celui qui cherche les règles de la morale en dehors de l'Évangile est semblable à cet insensé qui allume un flambeau pour s'éclairer quand le soleil luit dans tout son éclat.

Dans le chemin de la piété, évitez l'emballement du début : c'est un feu de paille qui jette quelques belles lueurs, mais bientôt décroît et s'éteint. Que votre marche soit lente, mais progressive jusqu'au tombeau.

Sans la foi, la science est souvent la mère de l'orgueil.

Dans la vie chrétienne, tout est inutile sans la persévérance finale.

Vous, à qui la Providence a donné une plume brillante, pensez à votre responsabilité redoutable : si vos écrits sont corrupteurs, vous rendrez compte du mal qu'ils auront causé ; si vos œuvres sont bonnes mais votre conduite détestable, vous les aurez pour juges au dernier jour.

Le bonheur des méchants scandalise les faibles, il épouvante les justes.

Nous croyons sans aucune preuve le mal que l'on dit du prochain, nous en demandons cent pour croire à sa vertu.

On ne fait pour Dieu que ce que l'on fait contre soi.

On nous dit parfois : « Chrétiens, quel mérite avez-vous dans l'accomplissement de vos bonnes œuvres ? Vous faites le bien par intérêt : pour gagner le ciel. » Noble intérêt que celui qui nous pousse à pratiquer la vertu pour l'amour de Dieu et pour arriver au séjour céleste, où cet amour aura son complet épanouissement. Le ciel n'est-il pas le royaume de la charité ?

La santé est un trésor que l'on n'apprécie que lorsqu'on l'a perdu.

Fais ton devoir et ne crains personne. Quel est l'homme assez puissant pour attenter à Dieu, qui te protège ?

La prière est la respiration de l'âme.

Ayez du succès dans le monde, on traitera de peccadilles vos fautes les plus graves ; soyez en disgrâce, on vous imputera vos moindres erreurs à crime, pour la justifier.

Je suis athée, dis-tu. De quel droit m'imposes-tu ta loi, homme faible comme moi ? Commande-moi au nom de Dieu, et je respecterai en toi l'autorité divine.

Mieux vaut être opprimé qu'oppresseur.

Notre bonheur ici-bas se mesure à notre puissance de souffrir.

La prétention à juger le prochain est souvent en raison inverse de la sagesse que l'on a ; on ne se contente pas d'agir sottement, on veut encore entraîner les autres dans ses sottises.

Nous ne pouvons arrêter le temps dans son cours : le présent même nous échappe et l'instant où j'écris appartient déjà au passé.

Certains cerveaux sont toujours en travail et roulent un monde de pensées, qu'ils brûlent d'incarner toutes dans des œuvres durables. Ils voient avec douleur qu'ils n'y parviendront jamais : la vie humaine la plus longue est si courte. Qu'ils pratiquent donc un éclectisme nécessaire. Semblable au jardinier qui ne laisse sur l'arbre que ses plus beaux fruits pour la maturité, ainsi doivent-ils donner corps seulement à leurs conceptions les plus nobles.

Il n'est pas difficile pour l'homme de foi de supporter patiemment la tribulation : Dieu existe et rien n'arrive sans sa permission. Or, Dieu est infiniment bon et sage, autrement Il ne serait pas Dieu ; donc, l'affliction qu'Il envoie est salutaire.

Certaines vérités sont tellement évidentes, qu'il est inconcevable qu'il faille parfois les démontrer à des esprits éclairés et instruits. Leur opiniâtreté ne s'explique que par la passion, la mauvaise foi ou l'amour de la contradiction.

Pour mieux commettre le mal, le méchant nie Dieu, sans penser qu'il est lui-même une preuve de son existence. En effet, comme souvent il est ici-bas heureux et prospère, malgré ses crimes, il faut nécessairement qu'il y ait, pour le punir, un juge incorruptible et éternel, qui est Dieu. Les sorts de l'heureux oppresseur et du juste opprimé seraient-ils les mêmes au delà du tombeau ?

Que de fois celui qui remet imprudemment l'accomplissement de ses bons desseins voit le plus tard se changer en trop tard.

Voulez-vous avoir une idée du châtiment qui attend le pécheur dans l'éternité ? Considérez ce que Dieu a fait, par son Fils, pour sauver le monde : des deux côtés, c'est l'infini.

S'il est difficile pour le riche de se sauver, renversons la proposition : Quel bonheur n'est pas réservé au riche qui vit et meurt chrétiennement ! Il a tout ce qu'il faut pour se faire ici-bas un lieu de délices ; mais, foulant aux pieds librement tous ses biens, il emploie son or à soulager le pauvre, sa santé à servir Dieu, son crédit à étendre le règne divin.

Vous qui vous indignez contre les défauts séniles de vos parents, contemplez un enfant sur les genoux de sa mère. Rappelez-vous que vous avez été comme lui, et pensez à ce qu'il en a coûté de soins et de sacrifices pour faire de vous ce que vous êtes : un honnête homme ou une femme vertueuse.

Chez un écrivain, l'érudition ne remplace jamais le génie, elle ne fait que le compléter. Maître Adam Billaut, menuisier de Nevers, bien que dépourvu de culture, s'est immortalisé par *Ses chevilles,* œuvres qui lui valurent le surnom de « Virgile au rabot » ; Chapelain s'est ridiculisé par son poème

de *La Pucelle,* bien qu'il fût membre de l'Académie française et l'arbitre du Parnasse, sous le règne de Louis XIV.

Nous jugeons le plus souvent les écrits des auteurs d'après l'état de notre cœur. Si corrompu et mécréant, nous trouvons ridicules les productions religieuses et morales les plus belles ; si chaste et pieux, nous méprisons les œuvres impies et licencieuses, bien que parées de toutes les fleurs de la poésie.

Quoiqu'il arrive, ne pactisez jamais avec les ennemis de votre âme : pour la sauver, ils ne vous suivront pas au delà du tombeau.

La piété de la femme est souvent plus tendre et plus touchante que celle de l'homme. Pourquoi ? C'est que sa puissance d'aimer est plus grande et sa reconnaissance plus vive : elle sait qu'elle doit son relèvement au Christianisme.

A propos de *Quo vadis ?* célèbre roman des temps néroniens, de Henri Sienkiewicz :

Quand on pense à ce qu'était le monde païen, comment ne pas tomber à genoux, dans un élan d'amour et de reconnaissance, devant le Christ, qui a tiré l'humanité de cette pourriture ?

Le méchant s'écrie en sa prospérité : « Jamais je ne serai ébranlé ! » Ne le croyez pas. Tôt ou tard, des événements imprévus provoquent sa chute ; et, souvent, il est lui-même, par ses actes imprudents et téméraires, l'auteur de sa propre ruine : *Quos vult perdere Jupiter dementat prius* [1].

Souvent, le méchant se prévaut de la foi du chrétien, pour l'accabler de vexations. S'il se révolte et se défend, le persécuteur crie à l'intolérance et à l'hypocrisie. La foi du chrétien

1 Ceux que Jupiter veut perdre, il leur ôte d'abord la raison.

ne dispense pas de l'exercice de la justice à son égard : il n'est pas hors la loi de l'équité, parce que croyant.

Quelque grande que nous paraisse une injustice ici-bas, il y a toujours une raison divine et cachée qui l'explique.

A l'œil droit des savants positivistes :

« Dans toutes les sciences, vous rencontrez des mystères que vous êtes obligés d'accepter, et vous refusez d'acquiescer aux mystères de la théologie, la Science des sciences. »

L'orgueil prend mille formes dont la fausse modestie, qui s'humilie quelque peu, pour se faire exalter d'autant plus par les autres.

La clé dont on se sert est et reste polie.

Souvent, moins on a de vigueur, plus on prend de précautions ; il s'ensuit que, souvent aussi, plus on a de robustesse, moins on a de longévité.

Rarement, nos regrets n'empoisonnent pas notre bonheur actuel, presque toujours plus grand que celui dont on jouirait si l'on était dans la situation où l'on regrette de n'être pas.

Soyez fermé à tous pour n'être l'esclave de personne.

La rancune est ridicule, en ce sens qu'elle ronge l'offensé et comble l'offenseur.

Comme le bonheur, le malheur a ses degrés ; souvent, il suffit de les compter, pour être content de celui où l'on se trouve.

Une bonne œuvre n'a de valeur qu'en raison des sacrifices qu'elle coûte et de l'obscurité qui l'enveloppe.

L'accoutumance des joies de la vie est une cuirasse qui rend insensible aux plaisirs ordinaires, si goûtés de ceux qui rarement les connaissent.

Le contact de certaines personnes agit sur nous, comme la glace des pôles ou le fluide des orages.

L'affection, pour être pure, doit passer par la religion, comme l'or par la fournaise.

Qu'un dessein accompli après mûre réflexion et sous l'inspiration divine ne cause jamais de regrets : vous ne pouviez ni vous tromper, ni l'être.

C'est une forme de l'égoïsme de se confiner dans les jouissances personnelles de la vertu, sans chercher à les communiquer aux autres.

Que sont les chefs-d'œuvre humains, en présence de l'œuvre de Dieu ? Il a jeté sur les magnificences de la nature le pavillon du ciel, enchâssé de myriades d'étoiles, comme d'autant de diamants, et berce l'immensité du formidable concert des sifflements de l'aquilon, des mugissements de l'océan et des grondements de la foudre.

Je compare volontiers la vie de certaines personnes au pendule : comme ses oscillations sont perpétuellement isochrones, ainsi leur existence oscille uniformément et toujours entre le bien et le mal, sans produire aucuns fruits.

Souvent, notre infortune est une cause de diminution du bonheur d'autrui ; il suit de là que souvent, hélas ! aussi, cette solidarité dans le malheur est la loi même de notre charité.

La mort exceptée, il n'est pas de situation si critique qui ne comporte son remède : c'est le propre de l'homme intelligent et fort de le trouver et d'en tirer parti.

Une belle pensée est comme ce bolide qui traverse le ciel : fixez-la sur-le-champ si vous ne voulez qu'elle vous échappe sans retour.

Ce n'est pas la profession qui déshonore l'homme, mais l'homme qui honore la profession.

Otez la médisance des relations sociales, qui pourra soutenir une conversation seulement pendant une heure ?

La liberté des uns est souvent l'esclavage des autres.

Je cherche vainement, en dehors du Christianisme, une religion qui ait, comme lui, la perpétuité et l'universalité : Dieu l'imposa Lui-même au commencement du monde, dans l'Eden, puis au Sinaï ; son Christ eut pour mission de le parachever. Il nous l'a transmis d'âge en âge, à travers l'effondrement des empires, et, par sa puissance mystérieuse, le maintiendra jusqu'à la fin des temps.

Dieu nous a donné la liberté ; redoutable prérogative, car Il ne nous sauvera pas malgré nous, si nous voulons nous perdre malgré Lui.

Rarement nous voyons les choses sous leur angle véritable : l'exagération dans les peines, comme dans les plaisirs, fausse presque toujours notre vie.

On croit que les circonstances tuent parfois le génie. Erreur ! Tôt ou tard il éclate, comme la lave d'un volcan trop longtemps contenue.

Notre organisme est si fragile et si compliqué, les dangers de mort nous environnent tellement, que la longévité en devient un phénomène, une merveille.

A propos du nouveau Syllabus de S. S. Pie X :

Deux choses ont lieu de surprendre : l'une que l'on puisse contester au Pape le droit de condamner des propositions en contradiction flagrante avec le dogme ; l'autre que des savants, se disant chrétiens, avancent et maintiennent, dans leurs ouvrages, des propositions si manifestement contraires au Christianisme.

L'homme est ainsi fait qu'il exige chez les autres une perfection dont il est lui-même le plus éloigné.

L'exercice de l'autorité n'est pas la tyrannie : il n'implique pas l'abstraction de la douceur et de la justice. Comme on l'a dit déjà, l'autorité pour être respectée doit être respectable.

L'avantage de la médiocrité c'est de pouvoir jouir de la comédie des grands, sans en être la victime.

Avant d'attenter à Dieu, donne-moi la genèse d'un brin d'herbe ; avant d'attribuer au hasard la gravitation stellaire, explique-moi le mécanisme d'un ciron.

Le silence est le bouclier du vrai mérite en butte à l'injustice.

Un trop long bonheur nous fait aisément oublier la loi inéluctable de la souffrance et nous endort dans une fausse quiétude. Gare au réveil !

Certains cœurs sont comme enveloppés d'une gangue de verre : ils voient tout, mais ne sont touchés de rien.

Heureuses les âmes que le génie a touchées de son aile ; elles planent au-dessus de la boue du monde, sans en être éclaboussées.

Certains dirigeants, médiocres souvent, après avoir parsemé leur carrière d'exactions et d'injustices, opprimé ou raillé le vrai mérite, arrêté ou brisé des avenirs, pratiqué le népotisme ou favorisé des créatures, se retirent tranquilles dans un repos, pensent-ils, bien mérité. Erreur ! Ils emportent dans leur retraite la responsabilité de leurs actes, qu'ils payeront au delà du tombeau.

S'il nous était donné de voir réellement le Christ en croix, nous ne pourrions supporter un pareil spectacle. On raconte que Charles-Quint demanda à certain artiste de lui représenter, autant que possible, cette affreuse réalité. Le maître donna libre cours à son imagination et produisit un chef-d'œuvre. A sa vue, le monarque recula d'horreur. Voilà donc ce qu'a fait Jésus-Christ, pour sauver l'humanité !

(Vendredi Saint.)

Le malheur nous fait bien voir combien la véritable amitié, dont il est la pierre de touche, est rare dans le monde.

Beauté, vigueur, talents, titres, gloire, puissance, richesse et plaisirs, comme leurs contraires, sont autant de rayons d'un même cercle dont le centre est la mort.

Il fut une femme, ornée de toutes les vertus, toute belle et toute pure. Malgré sa vie parfaite, Dieu l'accable de tribulations et, pour y mettre le comble, lui demande l'immolation de son fils unique, le plus beau des enfants des hommes. Mères, frémissez, car elle y consent, pour sauver le monde ; bien plus, elle assiste, sans faiblir, à la tragédie du Golgotha ! J'ai nommé la Vierge Marie. (*Mai.*)

Beaucoup d'ouvrages, bien qu'écrits dans une langue correcte et pure ne plaisent guère, parce qu'il y manque ce je ne sais quoi de nerveux et de piquant, qui est comme le sel des mets délicats.

Après lecture des œuvres de Malherbe.

Les plus beaux génies ont leurs défaillances : est-ce bien Malherbe qui a composé l'Ode à Monsieur de la Garde ?

La Foi est la dernière fleur qui reste de toutes celles qu'on cueille au jardin de la vie.

Souvent, revêtu de l'autorité, la contrainte que l'on impose à ses inférieurs est en raison directe des aises que l'on s'accorde, et fait qu'on en jouit d'autant mieux.

Pour l'artiste et pour le poète, la perte de l'une de ses œuvres est, dans l'ordre moral, ce qu'est la perte d'un membre dans l'ordre physique : ils ne s'en consolent jamais.

Les âmes superficielles aiment à se répandre, mais c'est le propre d'un esprit supérieur de se complaire dans la solitude et de n'en sortir que pour le bien commun.

Il est bon, il est nécessaire que l'artiste ou le poète sache descendre souvent, des hauteurs de son art, jusqu'aux matérialités de la vie, autrement il y paraît comme inconnu, désespéré, lorsque le cours du temps l'y fait choir malgré lui.

Chose curieuse, nous reconnaissons n'être pas sans défauts, mais c'est toujours celui que l'on découvre en nous que nous prétendons ne pas avoir.

Cet aiguillon de la souffrance qui se fait sentir, même au milieu des plaisirs, prouve bien la déchéance de l'humanité.

Les illusions sont comme les fleurs, qui charment d'autant plus qu'elles sont plus nombreuses et plus fraîches.

Au champ des belles-lettres, il arrive que les auteurs cueillent à leur insu les mêmes fleurs : ce n'est pas du plagiat, mais identité de pensées.

Le besoin du surnaturel est tellement inhérent au cœur humain que les personnes sans religion sont presque toujours superstitieuses.

Quelle que soit la complexité des affaires du monde, la justice est encore le meilleur chemin pour arriver au but.

La croix du Christ est plantée au cœur de l'humanité, comme un glaive, pour tuer l'erreur ; comme un étendard, pour exalter la vérité.

Notre esprit d'imitation n'a d'égal que notre horreur de la banalité ; comment le concilier ?

Dépassez le but, mais laissez le chemin ouvert pour la retraite.

S'il est doux pour un père de revivre en un fils digne de lui, il est ineffable pour l'homme de génie de survivre dans son chef-d'œuvre.

En observant l'humanité, nous remarquons que les actes de stoïcisme ou de vertu sont plus fréquents chez le peuple que dans les hautes sphères de la société : le savoir seul n'est donc pas toujours le criterium de la grandeur d'âme et des bonnes mœurs.

Semblable au diamant, l'âme, pour s'épanouir dans toute sa beauté, doit être, par un long travail, dégagée de la gangue du vice.

Il ne suffit pas d'un ricanement ou d'un haussement d'épaules de l'impie, pour renverser les problèmes éternels : ils n'en restent pas moins cruels et troublants.

Ce n'est pas la moindre gloire pour un homme d'État que celle de mourir pauvre.

La vengeance d'un noble cœur persécuté est celle qu'il attend de la justice de Dieu.

Auteurs, que vos œuvres soient toujours comme parfumées de l'idée de Dieu ; c'est le moyen non seulement de Le servir ici-bas, mais encore de Lui rendre une gloire posthume.

Un livre parfait sous le rapport de la typographie, du style et de la langue est sans exemple.

Les sujets les plus simples sont aussi les plus beaux, mais les plus difficiles à traiter. Un véritable auteur les affectionne particulièrement, parce que son art peut s'y déployer dans tout son éclat.

C'est le propre d'un écrivain de génie de varier ses œuvres de façon à nous faire passer, sans effort, par toute la gamme des sentiments.

J'aime un livre où l'auteur nous fait assister à l'évolution de son talent, depuis les premiers jets de la jeunesse jusqu'à la floraison complète de l'âge mûr.

De nos jours, l'anarchie dans les lettres, comme dans la Société, produit souvent des œuvres écrites en un style incohérent et barbare, véritable supplice pour le lecteur. Tenant compte du progrès dans les idées, il est du devoir de l'écrivain de remonter de plus en plus vers un « néo-classicisme », salut de notre belle langue.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

Préface de l'auteur 5
Stances à la mémoire de la mère de l'auteur. 7

PREMIÈRE PARTIE
ÉPITRES

Épître I. — De Rustique à Urbain 13
Épître II. — A mes livres 17
Épître III. — Au faible Avite ou La joie de vivre 20
Épître IV. — A Sylvain, garde-chasse, ou Clairière et sous-bois . . 24
Épître V. — A mes fleurs 27
Épître VI. — Nuit étoilée 30
Épître VII. — Elle ! 34
Épître VIII. — Les Nuages 37
Épître IX. — Bella. 40
Épître X. — La Neige. 43
Épître XI. — Dévouement sublime 46
Épître XII. — Au lecteur ou Contrastes comiques 49

DEUXIÈME PARTIE
SATIRES

Satire I. — Contre la soif de l'or 55
Satire II. — Contre la médisance 60
Satire III. — Contre le respect humain et l'hypocrisie 64
Satire IV. — Contre l'abus des décorations et la statuomanie . . 68
Satire V. — Contre le féminisme 71
Satire VI. — Contre l'illogisme 75

Pages
Satire VII. — Contre l'impiété 79
Satire VIII. — Contre l'égoïsme 83
Satire IX. — Contre les vanités du monde 86
Satire X. — Contre l'orgueil 90
Satire XI. — Contre la curiosité 94
Satire XII. — Contre le scepticisme ou satire contre les satires . 98
Dissertation sur la satire 102

TROISIÈME PARTIE
THÉATRE

Madame Touche-à-Tout, comédie en un acte, en prose . . . 113
Notice sur la mort de Socrate 137
La Mort de Socrate, pièce en un acte, en vers 139
Notice finale 155
Notice sur Éponine 157
Éponine, tragédie en trois actes 159
Notice finale 200
Hommage à Jean Racine 201
Philophone ou l'Ami moderne, comédie en un acte, en prose . . 203

QUATRIÈME PARTIE
POÉSIES DIVERSES

Premier essai 221
Stances à la mémoire du père de l'auteur 222
Veuve et orphelins (sonnet dédié à la mère de l'auteur) . . . 225

POÉSIES MYSTIQUES

Ave Maris Stella ! (sonnet) 226
Au pied du Crucifix (sonnet) 227
Souvenez-vous des captifs ! (sonnet) 228
Le Rosaire (stances) 229
Le viatique ou La mort d'un poète chrétien (stances). . . . 231
Saint Joseph (sonnet) 233

Pages

Saint Antoine de Padoue (stances). 234
Les Anges gardiens (sonnet) 236
Toussaint 237
Orgues et Nuit de Noël. 238

POÉSIES LÉGÈRES

Épigrammes, Dédicaces, etc. 239

AUTRES POÉSIES

Le Charretier et le Cheval (fable) 246
Judith (sonnet) 248
Ode à Léon XIII, à l'occasion de son Jubilé sacerdotal . . . 249
Que sera-t-il un jour ? (stances) 252
Hymne à Jéhovah 254
Ode à la Patrie. — LXXV^e^ anniversaire de l'Indépendance de la Belgique. 259
A Roosevelt (sonnet) 263
Souvenir du Tournoi donné à Bruxelles en Août 1905, à l'occasion du LXXV^e^ anniversaire de l'Indépendance nationale de la Belgique (sonnet) 264
Fragments du Poème de Bellone 265
Flore des champs (idylle) 266
L'Aurore, Flore et Pomone (sonnet en vers dyssyllabiques). . . 268
L'Hiver et l'Humanité (sonnet en vers monosyllabiques) . . . 269
Le Distrait déconfit (fable) 270
L'Ame des cloches (stances) 272
Saison des fruits 274
Le Saint-Bernard (stances) 276
Aristée 278
Musca ou l'Impatient puni (fable) 280
Le Rossignol 281
Spartacus 283
L'Éphéméride (stances) 284
Les Yeux (stances) 286
La Faune 288
Regrets ? (stances) 290
La Diva 291
La Psyché (stances) 293
Le Cygne 295
Épaves ! (stances) 297
Aux Muses 299

CINQUIÈME PARTIE

PROSE

	Pages
L'Enfant et la Balle (fable)	305
Réflexions provoquées par la lecture des satires de Juvénal. — Court parallèle entre le paganisme et la religion chrétienne	306
Le Hasard ?	309
L'Infini	310
Jésus-Christ	312
De la Bonté (étude morale)	315
La Modération	338
Vir Justus	343
Le mal de mer	344
Pensées	346

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PQ 2637 C58M4
Schmits, Eugène
Mélanges poétiques & littéraires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY